VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

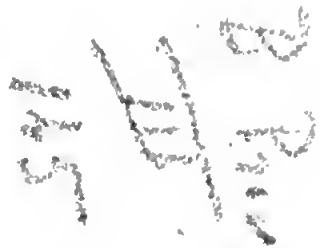
NAZIONALE
B. Prov.
II
145
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio X X X

Palchetto X

Num.° d' ordine 241 B 19



ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME XVIII.

G 11684

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

AVEC

M. D'ALEMBERT.

TOME II.

Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. D'ALEMBERT.

LETTRE LXXXVIII.

Du Roi.

Ce 7 avril 1772.

JE ne ſais par quel haſard il ſe rencontre toujours des obſtacles, quand il s'agit de répondre à vos lettres. Tantôt la goutte me tenoit garrotté ſur le grabat, enſuite c'étoit le ſéjour de la reine douairière de Suède & de la ducheſſe de Brunſwick qui m'ont empêché de vous écrire. Vous n'y perdez pas grand'choſe : au contraire, vous y gagnez de n'être pas aſſommé d'un fatras de mauvais vers. Voici encore un chant de ce poëme que je vous envoie : j'eſpère que rempli d'une vertu narcotique, il vous tiendra lieu des pavots que Morphée vous refuſe. Nous autres Allemands, comme l'a très-bien dit le bon père Bouhours, nous ne ſommes guère propres à la poéſie, encore moins au poëme épique. Nous n'avons que

l'inſtinct groſſier du bon ſens, & notre Pégaſe n'a point d'ailes. Je pourrois vous dire ce que van Haren répondit à Voltaire, qui le louoit ſur ſon poëme de Léonidas : *Mes vers ſont bons*, dit-il, *car je n'ai point d'imagination.*

On dit que le bon Helvétius a laiſſé dans ſes papiers un poëme ſur le bonheur. Je vous prie de me dire ce qui en eſt ; j'avoue que je ſerois curieux de l'avoir, ſi ce n'eſt être trop indiſcret que de le demander. J'ai bien regretté ce vrai philoſophe, qui a donné des marques d'un parfait déſintéreſſement, & dont le cœur étoit auſſi pur que l'eſprit facile à s'égarer ; mais les philoſophes ne ſont pas moins ſujets aux loix éternelles que les autres hommes, qui ſages & fous, grands & petits ſont obligés de payer ce tribut à la nature, ou plutôt de lui reſtituer ce qu'elle leur avoit prêté pour un temps. Il eſt très-probable que le bon Helvétius ne lit plus les gazettes, ni les nouvelles eccléſiaſtiques, & qu'ainſi il ne s'embarraſſe guère des Confédérés ni des Turcs ; cependant, ſi quelque nouvelliſte de Paris envoie des nouvelles dans le pays où il eſt, il pourra lui apprendre que tous ces troubles vont s'appaiſer, & qu'une paix générale va fermer les plaies que les calamités paſſées avoient ouvertes ; & le ſort des Confédérés ſera ſans doute d'être cocus, battus & contens ; il n'y aura que les gazetiers de mécon-

tens de la fin de cette guerre ; elle mettra fin à leur bavardage ſur les conjectures qu'ils font au haſard & ſur les fauſſes nouvelles qu'ils débitent pour les révoquer l'ordinaire ſuivant. Voilà ma confeſſion de foi ſur les gazetiers, pour répondre à ce que vous me demandez. Mais ſi vous voulez ſavoir ce que je penſe de la liberté de la preſſe, & des ouvrages ſatyriques qui en ſont une ſuite inévitable, je vous avouerai (ſans vouloir cependant choquer meſſieurs les encyclopédiſtes, que je reſpecte) que connoiſſant les hommes, pour m'être aſſez long-temps occupé d'eux, je ſuis très-perſuadé qu'ils ont beſoin de remèdes réprimans, & qu'ils abuſeront toujours de toute liberté dont ils jouiront, de ſorte qu'il faut en fait de livres que leurs ouvrages ſoient aſſujettis à l'examen, non pas fait à la rigueur, mais tel cependant qu'il ſupprime tout ce qu'il ſe trouve de contraire à la tranquillité publique, comme au bien de la ſociété, à laquelle la ſatyre eſt contraire. Mais en même temps je ne vous diſſimule pas que je trouve bien fade à la famille d'un petit avocat de ſe formaliſer ſur une généalogie mal faite ; au contraire, votre avocat ou ſes parens devroient ſe réjouir de ce que Loiſeau de Mauléon ſe trouve dans le cas des grands hommes dont on a donné également une généalogie peu exacte. Si cependant il s'agit de contenter cette famille éplo-

rée, nous trouverons ici en Allemagne des érudits qui feront deſcendre défunt l'avocat en droite ligne des anciens rois de Léon & de Caſtille, & j'oſe aſſurer que le Courrier du Bas-Rhin inſérera cette belle découverte dans ſes feuilles. Voilà tout ce que je puis opérer pour la conciliation de ces deux illuſtres parties : j'en tirerai vanité, & je mettrai dans mes mémoires qu'ayant contribué à pacifier les troubles de la Pologne & de la Turquie, j'avois été encore aſſez favoriſé de la fortune pour réuſſir à rétablir la paix entre les Mauléon & le Courrier du Bas-Rhin. Tenez, mon cher Anaxagoras, après ceci j'eſpère que votre philoſophie ſera contente de la mienne. Je travaille, autant qu'il eſt en moi, à concilier les eſprits ; je propoſe des expédiens, & j'eſpère que la famille de Mauléon ne ſera pas plus intraitable que le grand-ſeigneur & ſon divan. Muni de mes pleins-pouvoirs, vous pouvez ſigner cet acte important pour le bien de l'Europe, & rendre par-là au Courrier du Bas-Rhin, la tranquillité & la liberté d'eſprit qu'il lui faut pour débiter ſes balivernes.

Il ne me reſte, après avoir parlé d'auſſi grands intérêts, qu'à faire des vœux pour votre conſervation, à vous faire ſouvenir du petit troupeau de philoſophes établis aux bords de La Baltique, & à vous aſſurer de mon eſtime ; ſur quoi je prie Dieu, &c.

LETTRE LXXXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 mai 1772.

SIRE,

PErmettez-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. ſur les ſuccès d'un ſavant que ſes bontés ont fait connoître à l'Europe, ſuccès dont la gloire rejaillit ſur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place diſtinguée. M. de la Grange vient de remporter pour la quatrième ou cinquième fois le prix de notre académie des ſciences, avec les plus grands éloges & les mieux mérités; & je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il ſera élu dans peu de jours aſſocié étranger de notre académie. Ces places ſont très-honorables, parce qu'elles ſont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les ſavans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieilleſſe, au-lieu que M. de la Grange n'a pas, je crois, 35 ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre académie un philoſophe auſſi eſtimable par ſes rares talens, par ſes connoiſſances profondes, & par ſon caractère de ſageſſe & de déſintéreſſement. Je ne doute

point que V. M. ne veuille bien lui témoigner ſa ſatisfaction. Cette eſpérance eſt fondée, & ſur l'eſtime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, & ſur le beau diſcours qu'elle vient de faire lire à ſon académie, & qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avois déja lu, Sire, cet excellent diſcours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux Deux-Ponts, & j'avois admiré la ſaine philoſophie qui y règne, les vues juſtes & dignes d'un grand roi qu'il préſente, l'éloquence avec laquelle il eſt écrit, & la force avec laquelle V. M. y foudroie les *charlatans ſacrés & profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine; & les détracteurs des ſciences, autre eſpèce de charlatans non moins dangereux, & hypocrites d'une autre eſpèce, auſſi mépriſables que les premiers (*a*).

Je n'ai pas lu avec moins de plaiſir & d'admiration le cinquième chant du poëme contre les Confédérés. Je devrois peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre ſi plaiſamment la gloire & les exploits à Rosbach, à Créfeld, & ailleurs. Mais, Sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette

(*a*) C'eſt le *Diſcours ſur l'utilité des Sciences & des Arts dans un État*: il ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8°. 1790.

honte eſt ſi petite, que je ne cours pas après, & que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni miniſtre, ni général, je les laiſſe jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; & quelque choſe qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme diſent les mendians aux gueux de leur eſpèce qui trouvent & ramaſſent quelque guenille dans la rue.

Au reſte j'avouerai, Sire, que le plaiſir que me donnent vos vers & votre proſe, quelque grand qu'il ſoit, n'eſt pas plus vif que celui que je reſſens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M., & cette circonſtance de ſa vie n'en ſera pas la moins glorieuſe.

Le poëme du pauvre Helvétius *ſur le bonheur* eſt reſté imparfait à ſa mort. Cependant on aſſure qu'il ſera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il eſt actuellement ſous preſſe en Hollande. V. M. pourra aiſément en ſavoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle; celle de ſecrétaire de l'académie françoiſe; cette place demande plus d'aſſiduité que de travail; les émolumens en ſont d'ailleurs très-peu de choſe, & j'ajoute, les dégoûts &

les déſagrémens aſſez grands dans les circonſtances préſentes, où la littérature eſt plus opprimée & plus perſécutée parmi nous que jamais. Je ne ferai point à V. M. le détail des traverſes de tout genre que la philoſophie & les lettres eſſuient ; ce détail ne feroit que l'affliger, puiſqu'elle ne peut y apporter de remède ; elle ſe contente de protéger dans ſes États les ſciences & les arts, de gémir ſur le ſort qu'ils éprouvent ailleurs, & d'encourager par ſes leçons & par ſon exemple ceux qui les cultivent. Au reſte, pourquoi les ſages ſe plaindroient-ils de leur ſort ? Ils liront le beau morceau qui commence le cinquième chant de votre poëme ſur le malheur commun à tous les états ; ils jeteront les yeux ſur tout ce qui les environne, & ils répéteront ce beau vers de V. M. :

C'eſt même joie & ce ſont mêmes pleurs.

Je ſuis avec tous les ſentimens de profond reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LETTRE LXXXIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce premier juin 1772.

SIRE,

UN jeune militaire, plein d'ardeur, d'eſprit & de connoiſſances, nommé M. de Guibert, déſire de mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doivent tous les militaires & tous les philoſophes. Il prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui eſt joint ici, & dont il eſt l'auteur (*a*); & comme il connoît les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir ſon livre & ſon profond reſpect.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaiſir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle ſemblable des progrès qu'on a fait dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, Sire, que M. de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il eſt pénétré pour le génie que V. M. a ſu porter dans cet art néceſſaire & funeſte. C'eſt au Céſar de notre ſiècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelqu'eſtime, l'auteur ſeroit infiniment flatté du témoignage que Céſar voudroit

(*a*) L'Eſſai général de Tactique, 2 vol. in-4to.

bien lui en donner ; ce ſeroit la plus noble récompenſe de ſon travail.

L'académie des ſciences de Paris a élu pour aſſocié étranger M. de la Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à V. M. ; il a dû l'unanimité des ſuffrages à ſon mérite ſupérieur, & en même temps à l'aſſurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feroient une choſe agréable à V. M., dont le nom eſt ſi cher & ſi précieux aux ſciences par la protection qu'elle leur accorde, & les lumières qu'elle y répand.

L'Europe eſpère, Sire, que V. M. ne ſe contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte & la Ruſſie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne ceſſe point d'avoir à cœur, c'eſt d'obtenir de Sultan Muſtapha la réédification du temple de Jéruſalem, pour l'embarras de la Sorbonne, & le menu plaiſir de la philoſophie. Mais ce que je déſire encore plus, c'eſt que l'Être, quel qu'il ſoit, qui préſide à l'univers, conſerve longtemps V. M. pour l'avantage de cette pauvre philoſophie, perſécutée ou vilipendée preſque par-tout ailleurs que dans vos États.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XC.

Du Roi.

Ce 30 juin 1772.

JE commence par vous féliciter de votre nouvelle dignité académique, qui montre que le mérite eſt encore récompenſé en France & qu'on ſait diſcerner ceux dont les grands talens ſont dignes de récompenſe. Vous ſavez que tout ce qu'Apollon promet à ſes nourriſſons, ſe borne à quelques feuilles de laurier & à de l'encens. Vous en jouiſſez à préſent dans la plus célèbre académie de l'Europe, & delà vous diſtribuez des brevets de grands hommes à ceux qui ſe diſtinguent parmi les nations étrangères. Je ſuis bien aiſe que notre la Grange ſoit de ce nombre. Je ſuis trop ignorant en géométrie pour juger de ſon mérite ſcientifique; mais je ſuis aſſez éclairé pour rendre juſtice à ſon caractère plein de douceur & à ſa modeſtie.

L'approbation que vous donnez au petit diſcours académique lu en préſence de la reine de Suède, me le rend ſupportable, car au fond cette matière eſt uſée; tout le monde devine ce qu'on peut dire ſur un pareil ſujet; il ne me reſtoit que de préſenter ce tableau ſous un autre point de vue & relativement au bien d'un État. Mes ſuccès ſurpaſſeroient mes eſpérances, ſi

ce morceau pouvoit réveiller dans l'eſprit des lecteurs l'amour des ſciences & le goût des beaux-arts ; mais je ne m'attends pas à de tels miracles. Pourvu que ce goût prenne chez nous, comme je fais tous mes efforts pour le répandre, cela doit me ſuffire : car les ſciences voyagent ; elles ont été en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre, pourquoi ne ſe fixeroient-elles pas pour un temps en Pruſſe ? Il faut s'en flatter, & l'idée ſeule de cet événement me réjouit.

Savez-vous bien que vous venez de m'enorgueillir ? Quoi ! un des quarante de l'académie françoiſe cite mes vers tudesques ? Je commence à me croire poëte, & dès que cette paix, dont vous voulez me faire l'honneur, ſera conclue, vous aurez le ſixième chant. J'ai fait écrire en Hollande pour avoir ce qu'on imprime des Œuvres poſthumes du pauvre Helvétius ; mais je n'ai point encore de réponſe ; apparemment que l'impreſſion n'en eſt pas tout-à-fait achevée. C'étoit un ſi honnête homme, que je relirai avec plaiſir ſes ouvrages. J'aurai dans peu de jours grande compagnie. La reine de Suède vient ici avec une partie de ſa famille. Je lui donne Phèdre & Mahomet. Les acteurs qui joueront ces pièces ne font que d'arriver ; ainſi je ne ſaurois juger de leurs talens. A propos, nous venons de perdre Touſſaint ; il me faut un bon rhétoricien à ſa place ; j'ai penſé

à

à ce Delille, traducteur de *Virgile* ; je vous prie de lui en faire la propoſition ; il ſeroit en même temps membre de notre académie avec les émolumens. En cas qu'il refuſe, je vous prie de me propoſer quelqu'autre ſujet de mérite, & qui puiſſe figurer pour les belles-lettres dans notre académie. Voilà des commiſſions ; mais qui eſt plus capable de les remplir que vous ? Ainſi j'eſpère que vous voudrez bien vous en charger. Sur ce, &c.

LETTRE XCI.

Du Roi.

Ce 23 juillet 1772.

JE ne m'attendois pas à recevoir un ouvrage de tactique des mains d'un philoſophe encyclopédiſte : c'eſt comme ſi le pape m'adreſſoit un ouvrage ſur la tolérance. Je n'ai pas lu en entier le livre du jeune militaire ; mais en jetant les yeux ſur la préface, j'y ai trouvé des choſes qui méritent sûrement d'être corrigées, pour rendre hommage à la vérité. Le jeune auteur avance inconſidérément que les Pruſſiens ne ſont pas braves ; & c'eſt cependant à leur valeur que j'ai dû tous les ſuccès que j'ai eus à la guerre. Ce jeune-homme devroit avoir compris que quelqu'adreſſe & quelque dextérité qu'aient les troupes, elles ne battront jamais

l'ennemi qu'en le dépoſtant du terrein où il ſe trouve, & cela ne peut s'exécuter que par des hommes braves & déterminés; ce paſſage, digne de cenſure, devroit être effacé, car en parcourant les titres des chapitres, j'ai vu que c'eſt l'ouvrage d'un génie qui travaille à s'éclairer & à éclairer les autres, & qui n'attend que les occaſions pour ſe diſtinguer. Vous aurez la complaiſance d'avaler ce petit détail d'une profeſſion que vous n'aimez pas, ſous l'abri de laquelle cependant toutes les autres s'exercent.

Vous me faites bien de l'honneur de m'attribuer un ſi grand crédit auprès de Muſtapha; il n'a pas été difficile de lui inſpirer des ſentimens pacifiques, parce qu'il n'avoit plus les moyens de continuer la guerre, & qu'il riſquoit en la prolongeant encore, le bouleverſement entier de ſon empire. Je vous réponds d'avance que les abîmes de la terre ne s'ouvriront pas pour vomir des flammes & conſumer les ouvriers qui rebâtiront le temple de Jéruſalem. Muſtapha n'a point aſſez de fonds, après les énormes dépenſes qu'il a faites dans cette guerre, pour ſe charger d'une pareille entrepriſe. Les Juifs de Conſtantinople ne ſont pas aſſez riches pour l'entreprendre; il faudroit pour y réuſſir que les encyclopédiſtes fiſſent une quête dans tout l'univers & impoſaſſent une taxe aux francs-penſeurs, & de cet

argent nous éléverions cet édifice en bravant les flammes. Cependant ne penſez pas que ce temple édifié démontât meſſieurs de la Sorbonne ; ils ſe jeteroient dans des diſtinctions, dans des ſophiſmes, & ils trouveroient le moyen de perſuader qu'on n'a pas bâti ce temple ſur la place où il fut autrefois ; ils feroient à Paris des cartes de Jéruſalem ſans y avoir jamais été, & démontreroient aux dévots que Dieu par un miracle, abuſant les incrédules, leur auroit ſi bien faſciné les yeux, qu'ils auroient pris pour fonder un édifice un terrein tout oppoſé à celui du temple de Salomon. Des cagots, qui veulent toujours avoir raiſon, qui ne reſpectent pas la vérité & qui ſont dans l'uſage de mentir impunément, ne demeurent jamais ſans replique. Mais ces bons meſſieurs ſont ſi fort vilipendés, ſi décrédités dans l'eſprit des penſeurs, qu'on ne ſauroit les avilir plus qu'ils ne le ſont déja. Laiſſons donc au docteur Tamponet, au docteur Riboulet, aux Garaſſes modernes, le foible argument d'Ammien Marcellin, pour étayer leur vieux palais magique qui s'écroule.

Ce ſont les philoſophes, ces ames divines, nées de la raiſon univerſelle, qui en apprenant à penſer aux hommes, ont enfin nettoyé leur eſprit des contes de peau d'âne & de barbe bleue, ſi long-temps conſacrés par des frippons en ſoutane. Voilà pourquoi j'aime ces philoſo-

phes, & pourquoi tout homme ſenſé devroit leur ériger des autels ; j'en dédie un petit à l'Anaxagoras de l'Encyclopédie, & je lui dis : Mon bon ſens bénit ta raiſon ſupérieure, qui dérouille les reſſorts engourdis de l'entendement des hommes, & qui leur apprend à examiner, à combiner, à ſe défier d'eux-mêmes, & à ne croire que des faits conſtatés par l'expérience. J'adreſſe enſuite une petite prière au Génie heureux de la France, & je lui dis : Oh ! Génie, ſi tu protèges l'empire Gaulois, veille ſur les jours d'Anaxagoras ; c'eſt le ſeul grand homme qui lui reſte ; ne permets pas que la mort, de ſa faulx tranchante, le moiſſonne au milieu de ſa courſe ; raffermis ſa ſanté, & qu'il voie autour de lui s'élever des rejetons de ſa ſcience, capables de le remplacer un jour ! Sur ce, &c.

LETTRE XCII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 août 1772.

SIRE,

JE n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont V. M. a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choiſir un profeſſeur de rhétorique & de logique pour ſon académie

des gentilshommes. Après les informations & les perquiſitions les plus exactes, je crois y avoir réuſſi, & j'ai l'honneur d'envoyer ce profeſſeur à V. M. Je crois pouvoir lui répondre de ſa capacité, de ſon caractère & de ſa conduite. J'écris ſur ce ſujet plus en détail à M. de Catt, qui en inſtruira V. M.

Ce n'eſt point, Sire, comme *philoſophe encyclopédiſte*, que j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. l'*Eſſai de Tactique* de M. Guibert; c'eſt comme admirateur avec toute l'Europe des grands & rares talens militaires de V. M., que j'ai cru devoir lui faire connoître un ouvrage où l'on rend à ſes ſublimes talens les hommages qu'ils méritent; un ouvrage dont V. M. eſt le meilleur juge que l'auteur puiſſe déſirer, & celui dont le ſuffrage peut être le plus honorable & le plus flatteur pour lui. Ce ſuffrage, Sire, pourroit, en cas de beſoin, être mis dans la balance contre celui de tout le reſte de l'Europe, comme Lucain y a mis le ſuffrage de Caton contre celui des dieux. Je vois avec peine que V. M. n'a pas été contente d'un endroit du diſcours préliminaire, où elle a cru voir que les Pruſſiens étoient accuſés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage ſous les yeux pour juſtifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, & à qui je ne puis demander raiſon de ce reproche. Mais je ſuis bien sûr

au moins que ſon intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gagné au moins douze batailles. Je ſuis perſuadé qu'il a voulu dire ſeulement que les Pruſſiens n'auroient pas eu tant de ſuccès, s'ils n'euſſent été que braves, & s'ils n'euſſent eu à leur tête un général auſſi conſommé dans les manœuvres militaires, devenues aujourd'hui plus néceſſaires que jamais; & cette aſſertion, bien loin d'être un reproche, me paroît au contraire un nouvel éloge, & de ces braves troupes, & ſur-tout du héros qui les commande. Voilà, Sire, ce que ma *philoſophie encyclopédiſte* croit pouvoir répondre à V. M. pour juſtifier un jeune militaire, dont je connois toute l'admiration pour elle, & toute l'eſtime qu'il fait de ſes troupes. Je ne ferai pas auſſi empreſſé à me juſtifier moi-même de ce que V. M. ajoute, que je *n'aime pas la guerre*; & comment pourrois-je m'en juſtifier auprès d'un prince philoſophe, qui a ſi bien peint dans ſes ouvrages les maux que la guerre fait à l'humanité, qui ne l'a jamais entrepriſe que forcé par les circonſtances; qui depuis quatre à cinq ans ne paroît occupé qu'à l'éviter, & qui s'eſt conduit pour y parvenir avec une ſageſſe & une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration?

Je ne doute point que Muſtapha ne faſſe le mieux du monde de ſe conformer aux ſentimens

pacifiques que V. M. lui a inſpirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne ſerai point content que V. M. ne lui ait fait dire un petit mot du temple de Jéruſalem. Cette réédification, Sire, eſt ma folie, comme la deſtruction de la religion chrétienne eſt celle du patriarche de Ferney. Je ſais bien que ſi la Sorbonne voyoit ce temple debout, elle trouveroit moyen d'éluder la prophétie; elle a répondu, Dieu merci, à des objections tout auſſi preſſantes; mais j'ai encore cependant aſſez bonne opinion d'elle, pour préſumer qu'au moins dans les premiers momens de l'objection, elle auroit quelque petit embarras; & je déſirerois fort que Muſtapha eût l'eſprit de lui jouer ce petit tour de page; après quoi nous irions à la meſſe comme à l'ordinaire, en riant ſeulement un peu plus de ceux qui la diroient.

Je ne ſais ſi V. M. oſera faire part aux Ruſſes, ſes chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes. Il avoit, dit-on, paſſé quelques mois à Paris, où il avoit appris à s'habiller avec élégance. Il a donc fait faire un habit, du verd le plus élégant du monde; un cheval, qui l'a vu habillé de la ſorte, a pris le tout pour une botte de foin, & l'a mordu ſi vivement à l'épaule, que le pauvre habillé de verd en eſt ſérieuſement malade. Je crois que

l'infanterie Ruſſe eſt habillée de verd : cet événement, Sire, ne ſeroit-il pas une bonne raiſon pour lui faire changer d'uniforme ?

Hélas ! Sire, je ris, & je n'en ai pas trop d'envie. Car ſi les chevaux de Spa prennent les Ruſſes pour des bottes de foin bonnes au moins à manger, les inquiſiteurs de France prennent les philoſophes pour des bottes de foin qui ne ſont bonnes qu'à brûler. Je ſuis dégoûté d'écrire, & malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me réfugierois dans cet aſile, ſi ma pauvre tête pouvoit encore ſupporter l'application qu'elle exige. Je vais cependant eſſayer la continuation de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe : mais combien de peine il faudra que je me donne pour ne pas dire ma penſée ! Heureux même, ſi en la cachant, je puis au moins la laiſſer entrevoir !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive reconnoiſſance & la plus immuable admiration, &c.

LETTRE XCIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 22 août 1772.

SIRE,

CEtte lettre ſera préſentée à V. M. par M. Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu M. Touſſaint, à l'académie royale des nobles, & à l'académie royale des ſciences, deux établiſſemens qui honorent également V. M., l'un par ſon inſtitution, l'autre par ſon renouvellement & par la protection que lui accorde le philoſophe des rois, & le roi des philoſophes. M. de Catt a déjà dû, Sire, rendre compte à V. M. des informations exactes & multipliées que j'ai priſes au ſujet de M. Borrelly. Je ſuis perſuadé, Sire, & d'après ces informations, & d'après ce que je connois par moi-même de ſes talens & de ſon caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie V. M. de vouloir bien l'honorer. J'ai été aſſez heureux juſqu'à préſent pour répondre à la confiance de V. M. dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, & j'ai tout lieu d'eſpérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci.

M. Borrelly, en préſentant cette lettre à V. M., s'eſt chargé de lui remettre en même

temps un ouvrage que l'auteur, qui eſt de mes amis, m'a chargé de préſenter à un auſſi excellent juge (*a*). Cet auteur, Sire, eſt M. le chevalier de Chatelux, homme de qualité, & d'une des plus anciennes maiſons de France, brigadier des armées du roi, homme d'ailleurs de beaucoup d'eſprit & de mérite, & pénétré d'admiration pour V. M. L'application conſtante que M. le chevalier de Chatelux donne à ſon métier, ne l'empêche pas, Sire, à l'exemple de V. M., de cultiver avec ſuccès les lettres & la philoſophie. L'ouvrage qu'il a l'honneur d'offrir à V. M. lui prouvera qu'il joint à une connoiſſance très-étendue de l'hiſtoire, des vues philoſophiques, l'amour de l'humanité & le talent d'écrire. Il ſe propoſe de prouver que l'eſpèce humaine eſt moins malheureuſe qu'autrefois, & que ſon malheur ira toujours en diminuant, grâce aux progrès des lumières. Je le ſouhaite encore plus que je ne l'eſpère. Mais de quelque manière que V. M. penſe à ce ſujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui inſpirera de l'eſtime pour l'auteur, qui ſeroit infiniment flatté que V. M. voulût bien l'en aſſurer elle-même. Il mérite d'autant plus, Sire, de recevoir de vous cette marque flatteuſe de bonté, qu'il eſt preſqu'aujourd'hui la ſeule perſonne diſtinguée par ſa naiſ-

(*a*) De la félicité publique, 2 vol. in-8°.

ſance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres & ceux qui les cultivent. Ah ! Sire, que ces lettres infortunées ont beſoin de conſerver long-temps un protecteur tel que vous ! Il y a long-temps, à dater du miniſtère du cardinal de Fleury, & même de plus loin, qu'elles ſont en France ſans encouragement & ſans conſidération. Aujourd'hui on fait plus, on les hait, & il n'y a pas un homme en place qui ne ſoit leur ennemi ſecret ou déclaré. V. M. qui a eu la bonté de me marquer ſa ſatisfaction de ma nouvelle & très-mince dignité de ſecrétaire de l'académie françoiſe, ne peut pas imaginer toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aie eu l'unanimité des ſuffrages ; j'avois contre moi tous nos académiciens de cour & d'égliſe, c'eſt-à-dire près d'un tiers ; mais ce qui me conſole & me flatte, parce qu'enfin il eſt agréable d'être jugé par ſes pairs, j'avois pour moi tous mes confrères les gens-de-lettres, excepté un ſeul qui eſt prêtre & dévot politique ; & un habitant de Verſailles m'a aſſuré que malgré la pluralité des ſuffrages, j'aurois eu l'excluſion de la part de la cour, ſi les marques de bonté & d'eſtime que j'ai reçues des étrangers, & ſur-tout de V. M., n'avoient été ma ſauve-garde. Ce n'eſt pas la première fois, Sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de V. M., pour me mettre

à l'abri de la perſécution dans mon propre pays. Le maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philoſophie, & de toute eſpèce de mérite, cet homme ſi gratuitement célébré par le philoſophe de Ferney, étoit à la tête de la cabale ; outré de n'avoir pu réuſſir, il s'en eſt vengé ſur le pauvre Delille, auteur des *Géorgiques*, qu'il a fait exclure de l'académie, quoiqu'il eût eu preſque l'unanimité des ſuffrages, & qu'il ſoit auſſi eſtimable par ſon caractère & par ſa conduite que par ſes talens. Il eſt bien flatté, Sire, & bien honoré du déſir que V. M. lui témoigne de voir une traduction entière de Virgile de ſa façon ; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La ſuperſtition aura beau faire, les gens-de-lettres ſont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite.

On m'a aſſuré qu'on trouvoit aux Deux-Ponts le poëme du *Bonheur* de M. Helvétius, & qu'il y a une très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'aſſure auſſi qu'on imprime actuellement un autre ouvrage en proſe & beaucoup plus conſidérable du même M. Helvétius. J'en ignore juſqu'au titre, mais c'eſt, dit-on, une eſpèce de ſupplément au livre de l'*Eſprit*.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de joindre à ce long & ennuyeux verbiage en proſe un portrait qu'on vient de graver ici, & au bas duquel on a mis des vers que ma muſe géométrique a oſé faire pour V. M., à qui je crois que ces mauvais vers ſont déja connus. Ce portrait, Sire, m'eſt précieux, en ce qu'il ſera un monument des ſentimens que j'ai voués depuis ſi long-temps à V. M. Je voudrois que ces vers fuſſent meilleurs, mais cependant j'oſerai dire avec Deſpréaux dans un ſujet bien différent :

Non, non, ſur ce ſujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au ſommet du Parnaſſe ;
Et ſans aller rêver dans le double vallon,
Le ſentiment ſuffit, & vaut un Apollon.

J'ai placé, Sire, ce portrait dans mon cabinet, entre Deſcartes, Newton, Henri IV & Voltaire, & j'eſpère que V. M. ne me reprochera pas de l'avoir miſe en mauvaiſe compagnie. J'en reſte-là, Sire, honteux d'abuſer ſi long-temps du temps précieux de V. M. J'ajouterai ſeulement que ſi V. M. avoit encore beſoin de quelques bons ſujets pour ſon académie des nobles, ou pour quelqu'autre objet, je ne déſeſpère pas de pouvoir les lui procurer.

LETTRE XCIV.

Du Roi.

Ce 17 ſeptembre 1772.

LE profeſſeur en rhétorique dont vous venez de faire l'emplette, ajoute aux obligations que je vous avois déjà, & contribuera à perfectionner une académie que j'ai beaucoup à cœur, & dont les progrès ont juſqu'ici aſſez bien répondu à mon attente. Le ſoin de l'éducation eſt un objet important que les ſouverains ne devroient pas négliger, & que j'étends juſques aux campagnes. Ce ſont les hochets de ma vieilleſſe, & je renonce en quelque manière à ce beau métier dont M. de Guibert donne de ſi éloquentes leçons. La guerre demande une jeuneſſe vive, & ma vieilleſſe peſante n'y convient plus : d'ailleurs me conformant aux ſentimens de nos maîtres les encyclopédiſtes, je ne me contente pas de maintenir mon petit domaine en paix, je prêche encore cette paix aux autres. J'eſpère que le Turc m'en croira, quoique bien d'autres qui ſe mêlent du métier, lui prêchent la guerre. Cependant j'ai encore une péroraiſon en poche, qui j'eſpère l'emportera ſur les phraſes des prédicans guerriers. Enfin vous aurez ce ſixième chant des Confédérés, pour qu'il ne vous manque aucune des ſottiſes qui m'ont paſſé par la tête.

En qualité de prophète j'annonce la paix, quoiqu'elle ne ſoit point encore conclue ; s'il y avoit moins de difficultés à la déterminer, le temple de Jéruſalem pourroit être réédifié par un des articles ; mais il ne faudroit pas à préſent ajouter une condition pareille, qui ne feroit qu'embrouiller les choſes ; ce pourroit être le ſujet d'une négociation particulière ; que la Sorbonne cependant n'en ait pas le moindre ſoupçon, ou vous la verrez épuiſer les bourſes dévotes, envoyer le plus pur de votre or en Turquie, pour contrecarrer les protecteurs du temple : enfin ce temple exiſteroit, & les ſorbonniqueurs ſoutiendroient avec leurs ſophiſmes uſités & une noble effronterie, qu'il n'en eſt rien. Tant les prêtres, ſur-tout les docteurs, ont la cervelle dure & s'opiniâtrent. On les a vus ſoutenir ſouvent leurs opinions malgré l'évidence. Vous rirez d'eux & ils vous anathématiſeront, mais riez toujours à bon compte.

Je ne ſais ſi les chevaux de Spa mangent les Ruſſes ; mais ce que je ſais certainement, c'eſt que les janiſſaires ne les mangent pas. J'eſpère que cette aventure ne ſera pas inſérée dans l'hiſtoire de votre académie, dont vous vous acquitterez auſſi bien que de toutes les choſes dont vous vous êtes chargé juſqu'à préſent. Il eſt ſûr que l'académie ne pouvoit pas faire un meilleur choix de ſecrétaire perpétuel ; c'étoit le ſeul moyen de faire lire ſes mémoires depuis que

Fontenelle n'y eſt plus : je ſerai un de vos lecteurs, de vos admirateurs, & de ceux qui s'intéreſſent à tout ce qui concerne votre contentement & votre conſervation. Sur ce, &c.

LETTRE XCV.

Du Roi.

Ce 6 octobre 1772.

MOnſieur Borrelly vient d'arriver. Il m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé. Autant que j'en puis juger, il paroît habile & plein de bonne volonté. Je l'ai d'abord mis au fait de la beſogne dont il doit être chargé ; & comme dans le plan d'éducation qui eſt reçu à l'académie, il y a des méthodes qui diffèrent beaucoup des autres écoles, je les lui ai indiquées, & je ne doute pas qu'il ne rempliſſe l'attente que donne ſa bonne réputation, ſur-tout votre ſuffrage. Le déſir que j'ai de voir réuſſir ma petite inſtitution de l'académie des nobles, me rend d'autant plus reconnoiſſant des moyens que vous me fourniſſez de la perfectionner. Plus on avance en âge & plus on s'apperçoit du tort que font aux ſociétés les éducations négligées de la jeuneſſe : je m'y prends de toutes les façons poſſibles pour corriger cet abus. Je réforme les collèges ordinaires, les univerſités, & même les écoles de village ; mais il faut trente années

pour

pour en voir les fruits ; je n'en jouirai pas, mais je m'en conſolerai en procurant à ma patrie cet avantage dont elle a manqué.

Je ne comprends en vérité rien à vos François. Ces gens penſent-ils donc que la haute réputation où ils étoient du temps de Louis XIV, étoit fondée ſur autre choſe que ſur l'avantage que leur donnoit ſur les autres nations la culture des arts & des ſciences, en y ajoutant cet air de grandeur que Louis XIV ſavoit donner à toutes ſes actions? On devroit ſe ſouvenir à Paris qu'autrefois Athènes attiroit le concours de toutes les nations, & même de ſes vainqueurs les Romains, qui rendoient hommage à leurs connoiſſances & y venoient pour s'inſtruire. A préſent cette ville devenue agreſte, n'eſt plus viſitée de perſonne. Le même ſort menace Paris, s'il ne ſait pas mieux conſerver les avantages dont il jouit. Vous recevrez ci-joint une lettre pour le chevalier de Châtelux ; ſes ſemblables ſe trouvoient autrefois abondamment en France, la nobleſſe dépourvue de connoiſſances n'eſt qu'un vain titre qui place un ignorant au grand jour & l'expoſe au perſifflage de ceux qui s'en amuſent.

Je vois par ce que vous me mandez, que l'académie a ſes intrigues comme la cour ; des perſonnes nées avec un eſprit inquiet tracaſſent par-tout, mais le vrai mérite ſurmonte tous ces obſtacles ; il perce, il ſe fait jour, il triomphe

à la fin. Voilà ce qui vous eſt arrivé & ce qui ne manquera pas d'arriver à M. Delille, qui eſt à mes yeux plus académicien que la moitié de vos quarante. Je vois par votre apoſtille que vous avez placé très-honorablement mon eſtampe dans la compagnie de gens bien ſupérieurs à ce que je ſuis & à ce que je puis être. Je vous envoie une médaille qu'on vient de frapper par rapport à un événement qui intéreſſe les Sarmates & je ne ſais qui. Je voudrois que c'eût été à l'occaſion de la paix que cette médaille ſe fût faite ; mais quoi qu'on machine, quoi qu'on intrigue, cette paix ſe fera pourtant, & s'il plaît au *fatum*, bientôt : je me flatte qu'alors, ſelon que me l'a fait eſpérer M. Borrelly, j'aurai le plaiſir de vous voir & de pouvoir vous aſſurer moi-même de toute l'eſtime que j'ai pour vous. Sur ce, &c.

LETTRE XCVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 9 octobre 1772.

SIRE,

J'Ai reçu la nouvelle *diatribe* de V. M. contre les *pauvres* & très-pauvres confédérés Polonois, & leurs non moins *pauvres* alliés ; ſi pourtant on doit donner à un excellent morceau de poéſie le triſte nom de *diatribe*. Si les objets

de cette plaiſanterie méritent par leur ridicule conduite de n'eſſuyer que des *diatribes*, la plaiſanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de fineſſe, de gaieté & de légéreté dont elle eſt remplie. Cependant, Sire, permettez-moi d'ajouter, comme bon & même brave François, que j'aurois autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaiſanterie : je n'examine point s'ils la méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire ; je ſuis ſeulement fâché que le bout du bâton dont V. M. a frappé les Polonois, ſoit allé juſqu'aux *Chevaliers* qui les ont ſecourus ; quoi qu'il en ſoit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des naſardes qu'on leur donne ; c'eſt à eux à voir s'ils les acceptent.

Ce qui me plaît le plus, Sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'eſt la paix qu'elle nous annonce. Car quoique je me pique, tout géomètre que je ſuis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la paix & l'union entre les hommes. La lettre que V. M. me fait l'honneur de m'écrire, me confirme dans cette douce eſpérance, en me faiſant enviſager cette paix comme prochaine. On nous aſſure pourtant ici que le congrès eſt rompu ; mais ſur la parole de V. M., que je crois comme la vérité même, j'eſpère que s'il eſt rompu, il ſe renouera bientôt, grâce à la *péroraiſon en poche*

dont V. M. me fait l'honneur de me parler, & qui, autant que je puis le deviner, doit être une péroraiſon très-efficace. Plein de confiance, Sire, en cette éloquente péroraiſon, je me ſuis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les *encyclopédiſtes*, qui ont avec l'Egliſe cela ſeul de commun, d'abhorrer le ſang comme elle. Plaiſanterie à part, Sire, cette paix comblera de gloire V. M., qui joue dans toute cette affaire un rôle ſi grand & ſi digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à V. M. eſt, comme on dit, *de l'eau portée à la rivière*; mais cette eau, Sire, eſt toujours bonne, quand elle vient d'une auſſi bonne ſource, & qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je ſuis ſeulement fâché, & mes confrères les encyclopédiſtes partagent ma peine, que la *réédification* de ce temple ſi *édifiant* de Jéruſalem ne puiſſe pas faire dans le traité un petit article ſecret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir ſur les bords du Jourdain; j'eſpère au moins que les Turcs ſe feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philoſophe en effet, & chrétien pour la forme, & que ce héros philoſophe & mauvais chrétien rendra ce petit ſervice aux Juifs, dont il pourroit même tirer quelqu'argent à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnoiſſance.

Le profeſſeur que j'ai eu l'honneur d'en-

voyer à V. M., doit actuellement, ſi je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'eſpère que V. M. l'aura vu, & je ne doute point qu'il ne juſtifie par ſon travail & par ſa conduite ce que j'ai annoncé de lui. Je ne ſais ſi V. M. eſt informée que M. Thiriot, chargé ici de ſa correſpondance littéraire, tire abſolument à ſa fin; en cas que V. M. ne lui ait pas déjà deſtiné un ſucceſſeur, & qu'elle veuille bien avoir ſur ce ſujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui propoſer pour remplacer M. Thiriot, & aux mêmes conditions, M. Suard, homme d'eſprit, de goût & de probité, qui a travaillé long-temps avec ſuccès au *Journal étranger* & à la *Gazette littéraire*, & qui eſt auteur d'une excellente traduction françoiſe de l'hiſtoire de Charles-Quint par Robertſon. J'oſe aſſurer V. M. qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer M. Thiriot, & j'oſe de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zèle qu'elle me connoît pour ce qui l'intéreſſe, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention ſcrupuleuſe que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive reconnoiſſance, & la plus ſincère admiration, &c.

LETTRE XCVII.

Du Roi.

Ce 27 octobre 1772.

J'Ai conçu toute la témérité d'un Allemand qui envoie des vers françois à un académicien à Paris, & de plus encore à un des quarante. J'ai ſenti toute l'impertinence qu'il y a d'envoyer à une des premières têtes de la littérature françoiſe une ſatyre ſur des aventuriers de ſa nation; mais ſi j'excepte de ces aventuriers trois ou quatre perſonnes de mérite, le gros de leurs compagnons n'étoit compoſé que de la lie des dernières réductions de vos troupes; & quant aux vers, comme ils ne s'élèvent pas plus haut que le ton du vaudeville, il m'a paru qu'un poëte tudeſque, muni d'effronterie, pouvoit les haſarder.

Cette paix à laquelle vous vous intéreſſez s'achemine à grands pas; le congrès vient de renouer les négociations, & avant la fin de l'hiver les troubles de l'orient ſeront pacifiés. Je ne ſuis qu'un foible inſtrument, dont la Providence ſe ſert pour coopérer à cette œuvre ſalutaire. Les diſpoſitions pacifiques de l'impératrice de Ruſſie ſont tout dans cette affaire; le ſeul honneur qui peut m'en revenir, eſt d'avoir ſoutenu les intérêts de l'impératrice par des négociations à Conſtantinople & dans d'au-

tres cours. La paix eſt ſans doute le but où tous les politiques doivent tendre ; mais que de matières combuſtibles répandues dans le monde, & que d'embrâſemens nouveaux à craindre ! Toutes les eaux de l'océan ne ſeroient peut-être pas ſuffiſantes pour les éteindre, & tous les encyclopédiſtes armés de ſeaux & de ſeringues ſe conſumeroient dans les plus durs travaux avant que d'y réuſſir. J'enverrois volontiers au nouveau temple de Jéruſalem une vermine hébraïque, dont je ſerois bien aiſe de me défaire, ſi l'on pouvoit perſuader à M. Muſtapha d'en permettre la réédification. Ce bon ſultan eſt plus embarraſſé de reconquérir l'Égypte que de ce qui ſe paſſe à Sion. Si un juif bien riche d'Amſterdam & de Londres lui propoſoit (en lui offrant une groſſe ſomme) de permettre de rebâtir ce temple, je crois que le ſultan ne s'y oppoſeroit pas ; mais les juifs riches aiment mieux les eſpèces que les ſynagogues, & d'ailleurs il y a ſi peu de zèle dans les ſectes, que dans ce ſiècle elles n'acheteroient pas à vil prix des libertés pour leſquelles elles ſe ſont fait égorger autrefois. Il n'y a de zélateurs en Europe qu'en France ; Amiens & Toulouſe en ont naguère fourni des exemples. L'Eſpagne eſt glacée, Vienne ſe refroidit chaque jour, & les Anglois ont même fait mettre dans leurs gazettes, que le pape s'étoit fait calviniſte. Je ne garantis pas le fait, mais je l'ai vu imprimé.

Votre profeſſeur eſt arrivé & vous en aurez déjà reçu mes remerciemens. Il a bien débuté, & je ne doute pas que votre choix n'ait été auſſi bon qu'éclairé. Le pauvre Thiriot s'en va donc ? Il y a quarante ans que je le connois, ſans l'avoir vu. On l'appelloit dans ſa jeuneſſe le colporteur des ouvrages de Voltaire : il baiſſoit notablement, ſes feuilles étoient ſtériles, & ne contenoient rien de piquant ni d'amuſant. Que celui que vous me propoſez m'envoie une feuille de ſa façon, pour voir s'il me conviendra, mais ſur-tout qu'il n'omette pas les hiſtoriettes de Paris, ſi elles ſont plaiſantes ; car les bons livres deviennent ſi rares, qu'à peine en paroît-il un dans l'année, tandis que la gaieté, qui fait le caractère de la nation, lui reſte. Que vous dirai-je d'ici, ſinon qu'on m'a donné un bout d'anarchie à morigéner ? J'en ſuis ſi embarraſſé, que je voudrois recourir à quelque légiſlateur encyclopédiſte pour établir dans ce pays, des loix qui rendroient tous les citoyens égaux, qui donneroient de l'eſprit aux imbécilles, qui déracineroient l'intérêt & l'ambition du cœur de tous les citoyens, & qui ne préſenteroient qu'un fantôme de ſouverain qu'on mettroit dehors au premier ordre, où perſonne ne connoîtroit de taxes ni d'impôts & qui ſe ſoutiendroit de lui-même. Voilà les hautes penſées qui m'occupent maintenant. Quelque beau que ſoit ce gouvernement, je déſeſpère de mon peu de

capacité pour le monter sur le pied que vos savans législateurs (qui n'ont jamais gouverné) prescrivent. Enfin, il en arrivera ce qu'il pourra, & l'on me tiendra compte de ma bonne volonté, à peu-près comme à un écolier qui veut donner des leçons dans l'absence de ses maîtres, & qui ne les ayant pas assez bien compris, les rend de travers.

Portez-vous bien, conservez votre santé, pour que j'aie encore le plaisir de vous voir. Sur ce, &c.

LETTRE XCVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 20 novembre 1772.

SIRE,

JE viens de recevoir la belle médaille que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, & qui a pour objet les nouveaux États qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato*, prouve que V. M. n'a fait que rentrer dans des possessions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, si je ne me trompe, maîtresse en grande partie du commerce de la Baltique, & j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me semble, encore eu un maître si couvert de gloire; j'espère qu'elle s'en trouvera bien, & l'Europe aussi, quant au commerce qui en dépend, &

je ſouhaite ardemment pour l'un & pour l'autre la continuation des jours glorieux de V. M. Je me doutois bien que la *péroraiſon* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ſes dernières lettres, ſeroit efficace pour engager à la paix M. Muſtapha, & je me réjouis pour le bien de l'humanité que cette paix ſi déſirée & ſi néceſſaire ſoit enfin ſûre & prochaine, comme V. M. veut bien me le faire eſpérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combuſtibles*, & peut-être même aſſez près de vos États; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a ſu jeter ſi efficacement de l'eau ſur le feu qui brûloit depuis quatre ans, ſera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore. Il vaut mieux pour V. M. de s'occuper, comme elle le fait avec tant de ſuccès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'eſpère qu'elle ſera contente du profeſſeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que V. M. recevra par ce courrier-ci une feuille littéraire de la part de M. Suard, que j'ai eu l'honneur de propoſer à V. M. pour remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, & j'ai lieu de croire que V. M. ne ſera pas mécontente de la feuille que M. Suard lui envoie. Il ſe conformera avec autant de zèle que d'in-

telligence à tout ce que V. M. pourra désirer, & je prends la liberté en conséquence de renouveller à V. M. mes très-humbles prières, pour lui demander en faveur de M. Suard les mêmes bontés dont elle honoroit M. Thiriot. J'attends à ce sujet ses derniers ordres, & j'ose me flatter qu'ils seront favorables.

J'ai envoyé à M. le chevalier de Chatelux, qui en ce moment n'est point à Paris, la lettre dont V. M. l'a honoré, & je ne doute point qu'il n'ait l'honneur d'en faire incessamment lui-même ses très-humbles remerciemens à V. M. Il est digne de ses bontés & de son estime par ses connoissances, son caractère, son ardeur pour s'instruire, & son application à son métier, qui ne souffre point de ses autres études; & il n'est que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de ses semblables. La plupart de nos courtisans sont même plus qu'indifférens aux lettres; ils en sont les ennemis déclarés, parce qu'ils sentent au fond de leur cœur que les hommes éclairés les mépriſent, & il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, & nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe; c'est dommage, car nous étions faits pour être aimables.

V. M. ne veut donc pas encore donner à la Sorbonne, ou lui procurer au moins par l'entremiſe de Muſtapha la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle ſeroit un peu embarraſſée de retrouver debout? Je me ſoumets à tout pour la plus grande gloire de notre ſainte religion, qui eſt pourtant plus intolérante & plus perſécutrice que jamais. Dieu-merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux; des inſomnies preſque continuelles m'annoncent une diſpoſition inflammatoire qui ſe terminera vraiſemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes poſſibles. Je me conſolerai ſans peine, ſi le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de V. M. ce qu'il paroît vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus ſincère, du plus reconnoiſſant, & du plus dévoué de ſes admirateurs. C'eſt avec ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XCIX.

Du Roi.

Ce 4 décembre 1772.

VOus nous faites trop d'honneur & à la Baltique & à moi, de vous intéreſſer à notre ſort; toutefois je ſais bien, nonobſtant notre union, que je n'aurois pas envie de conſommer mon

mariage au fond de cette mer, ni de m'y promener beaucoup, comme le doge de Veniſe. Le climat de ces parages eſt rude, & le voiſinage tient un peu de vos Iroquois, à préſent aſſujettis aux Anglois. Je ne ſais ce que feront ces autres barbares, habitans de Byzance, & ſi ma péroraiſon fera plus d'impreſſion ſur eux que les harangues factieuſes de quelques-uns de leurs ſoi-diſant amis, qui voudroient je crois les voir expulſés de l'Europe, pourvu que les troubles continuaſſent d'agiter le nord. Il a toute apparence que la Sorbonne verra d'un œil tranquille cette guerre, & la paix, ſi elle ſe fait, & qu'il ne ſera pas plus queſtion de rebâtir le temple de Jéruſalem que de reconſtruire la tour de Babel. Pendant toutes ces agitations diverſes, on va entiérement abolir l'ordre des jéſuites, & le pape, après avoir biaiſé long-temps, cède enfin à ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de ſon Égliſe. J'ai reçu un ambaſſadeur du général des Ignatiens, qui me preſſe pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorſque Louis XV avoit jugé à propos de ſupprimer le régiment de Fitz-James, je n'avois pas cru devoir intercéder pour ce corps, & que le pape étoit bien maître chez lui de faire telle réforme qu'il jugeoit à propos, ſans que des hérétiques s'en mêlaſſent.

Vous vous plaignez toujours du peu de cas

que vos François font préſentement de la littérature. Bien des raiſons y contribuent. La nation, avide de gloire, protégea les premiers grands hommes qui, après la renaiſſance des lettres, illuſtrèrent leur patrie par leurs écrits, & dont quelques-uns ne le cédèrent pas en mérite aux plus célèbres auteurs anciens; enſuite on ſe raſſaſia de ces chef-d'œuvres; les auteurs qui ſuivirent ces grands hommes, ne les égalèrent pas; les études furent moins profondes, & tout le monde ſe mêla d'écrire & d'imprimer. La plupart de ces auteurs, décriés par leurs mœurs, ne ſauroient mériter l'eſtime du public, & l'on paſſe du mépris de la perſonne au mépris de l'art. Ajoutez à ces conſidérations que Paris eſt un gouffre de débauche, dans lequel ſe précipite votre jeuneſſe ardente; beaucoup y périſſent ou perdent le goût de l'application; & comme les hommes n'aiment que les choſes dans leſquelles ils eſpèrent de réuſſir, cette jeuneſſe frivole ne connoiſſant que les plaiſirs groſſiers des ſens, n'aime point les arts qu'elle ne connoît pas aſſez pour en juger, & il lui eſt plus facile de mépriſer ce qu'elle n'a point étudié que de convenir de ſon ignorance; car quel temps reſte-t-il à un homme du grand monde à Paris, je ne dis pas pour étudier, mais pour penſer? La matinée, des viſites, un déjeûner, enſuite le ſpectacle, delà au jeu, au ſouper, encore juſqu'à deux

heures du matin, puis bonnes aventures, enſuite on ſe couche ; on ſe lève à onze heures ; ainſi tous les momens ſont pris, & l'on eſt fort occupé ſans rien faire. Mais je ne ſais à quoi je penſe. Ce n'eſt certainement pas à moi à vous faire la deſcription de Paris, que vous connoiſſez mieux que moi. L'éclat que la France jeta au ſiècle de Louis XIV étoit trop grand pour pouvoir ſe ſoutenir long-temps : il y a un certain point d'élévation qu'il ne nous eſt pas poſſible de ſurpaſſer. Les matières les plus intéreſſantes ſont épuiſées, il ne reſte plus qu'à glaner ſur les pas de ceux qui ont fait d'amples moiſſons, & avec un génie auſſi élevé que le leur, on ne les égaleroit pas, parce que le ſuccès des ouvrages dépend en grande partie du choix judicieux de la matière qu'on traite. A préſent ce qui me dégoûte de cette petite correſpondance littéraire que j'ai entretenue en France, ce ne ſont pas ceux qui écrivent, mais les matières qui leur manquent. Lorſqu'un Fontenelle, un Voltaire, un Mairan, un Crébillon encore, & même l'auteur de *Ver-Verd* compoſoient, c'étoit un plaiſir d'apprendre des nouvelles de la France, qui étoient celles du Parnaſſe, parce que les ouvrages de ces auteurs méritoient d'être lus par tout le monde ; mais aujourd'hui qu'il ne paroît que des compilations ou des recueils de 23,633 grands hommes que la France a produits, &

de 8.566 femmes illuſtres, il n'y a plus moyen de ſoutenir les journaux qui en font les extraits. Qui, par exemple, s'aviſera de s'inſtruire de la méthode nouvelle de donner des lavemens, d'un nouvel art de raſer dédié à Louis XV, pour lui apprendre à ſe faire la barbe lui-même, de dictionnaires & d'encyclopédies en tout genre ? Tout cela me cauſe des dégoûts, & comme je n'entretiens plus de correſpondant à Athènes depuis qu'elle eſt devenue Sétines, je n'en veux plus avoir à Paris, parce qu'on n'y trouve plus la marchandiſe dont je fais cas; mais cela ne m'empêche pas de dormir. Souvenez-vous que le ſommeil & l'eſpérance ſont les deux calmans que la nature a daigné accorder à l'humanité, pour lui faire ſupporter les maux réels qu'elle endure. Dormez & eſpérez, & tout ira bien. Vivez, car votre exiſtence fera plus de peine à vos envieux ou bien à vos ennemis, que votre mort ne leur feroit de plaiſir. Souvenez-vous que l'univers n'eſt pas concentré dans Paris, & que ſi l'on ne connoît pas dans votre patrie le prix que vous valez, l'on vous rend plus de juſtice ailleurs. Sur ce, &c.

LETTRE

LETTRE C.

De M. d'Alembert.

Paris, ce premier janvier 1773.

SIRE,

PÉnétré, comme je le ſuis, des ſentimens auſſi tendres que reſpectueux que V. M. me connoît depuis long-temps pour ſa perſonne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire, à peu-près comme Démoſthènes commence ſa Harangue pour la Couronne : *Je prie d'abord tous les dieux & toutes les déeſſes de conſerver* dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince ſi précieux aux lettres, à la philoſophie, & à moi chétif perſonnage en particulier. Je prie encore ces mêmes dieux, s'il eſt vrai que *le cœur des rois* ſoit *entre leurs mains*, de vouloir bien conſerver ce grand & digne prince dans les ſentimens de bonté dont il m'a honoré juſqu'ici, & dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne, par la vivacité de ma reconnoiſſance, de mon dévouement & de mon admiration pour lui.

Cette admiration, Sire, augmenteroit, s'il eſt poſſible, par la lecture que j'ai faite de la lettre charmante que V. M. vient d'écrire à

M. de Voltaire. Comme il ſait toute mon amitié pour lui, & tout ce que je ſens pour V. M., il n'a pas cru faire une indiſcrétion de m'envoyer copie de cette lettre, dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à perſonne, mais que je voudrois faire lire à tous les gens-de-lettres, pour les pénétrer des ſentimens qu'ils vous doivent. L'eſtime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnoiſſance, & la manière dont vous exprimez cette eſtime eſt pleine de cette grâce & de ce charme que toutes les lettres de V. M. reſpirent. L'article des Turcs battus, *quoiqu'ils n'aient point de philoſophes*, eſt ſur-tout charmant, ainſi que l'article de la *lyre de la Henriade*, d'*Amphion*, & du poiſſon qui le porta, & ce que V. M. ajoute, que *c'eſt tant pis pour les princes s'ils n'aiment pas les grands hommes*, eſt digne de faire proverbe parmi les gens-de-lettres. Pour moi, ce ſera déſormais le refrain de tous mes diſcours, en voyant les lettres opprimées & perſécutées comme elles le ſont.

Il faut que ces pauvres Ignatiens ſoient bien malades, puiſqu'ils ont recours à un médecin tel que V. M., qui en effet n'a guère de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils ſoient contens de la réponſe de V. M., & qu'ils lui faſſent l'honneur de *l'affilier* à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui auroit bien pu ſe paſſer de cet honneur, &

au pauvre miſérable roi Jacques II, qui étoit plus fait pour être frère jéſuite, que pour être roi. Quoi qu'il en ſoit, je ne penſe pas que le roi d'Eſpagne, qui ſollicite vivement la deſtruction de cette vermine, ſoit fort édifié de l'ambaſſade qu'elle a envoyée à V. M. pour ſe mettre ſous ſa protection ſpéciale. Je ne doute point que quand il ſaura cette nouvelle intrigue jéſuitique, qui leur a valu de la part de V. M. un ſi excellent perſifflage, il ne redouble ſes efforts auprès du ſaint-père pour leur deſtruction & pour notre délivrance. Je ſais qu'après l'anéantiſſement de cet ordre, la philoſophie & les lettres n'en ſeront guère mieux dans la plus grande partie de l'Europe; mais enfin ce ſera un nid de chenilles de moins, & de chenilles très-pullulantes & très-dangereuſes.

Le jugement que V. M. porte du poëme de M. Helvétius, dans ſa lettre à M. de Voltaire, eſt, comme tous ſes autres jugemens, très-juſte, dans les deux ſens de *juſtice* & de *juſteſſe*. Je ſuis perſuadé, ainſi que V. M., que l'auteur auroit retouché ce poëme avant que de le publier, s'il eût aſſez vécu pour faire ce préſent aux lettres. Mais V. M. n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a miſe à la tête de cet ouvrage, & qui me paroît pleine de goût, de philoſophie, de ſenſibilité, & très-bien écrite? Nos prêtres n'en

ſont pas contens, & c'eſt pour cette préface un éloge de plus.

V. M. ne veut donc plus de correſpondant littéraire. J'avoue que notre littérature eſt un peu en décadence, nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien paſſagères, & peu de fruits ; cependant ce qui doit nous conſoler, c'eſt qu'il me ſemble que les autres peuples ne ſont pas mieux que nous, & que ſi nous ſommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus diſtinguée. J'ai peur que nous ne conſervions pas même long-temps cet avantage, & que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût, & à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait ſa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le ſilence ſur le ſort qui menace notre littérature ; & ma ſeule conſolation eſt de ſavoir qu'il y a encore dans le nord un héros philoſophe qui connoît le prix des lumières, qui aime & protège les lettres ; & qui ſert tout à la fois de chef & d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CI.

Du Roi.

Ce 28 janvier 1773.

J'Implore, moi, (au-lieu des dieux auxquels s'adreſſoit Démoſthènes) les loix du mouvement, ces principes vivifians de toute la nature (dont vous avez ſi ſavamment calculé les effets) pour qu'ils prolongent en vous, autant qu'il eſt poſſible, leur activité, afin que vous éclairiez encore pendant longues années vos contemporains, & nous autres ignorans qui n'avons pas l'honneur d'être géomètres. Je ſouhaite en même temps que la Fortune, déeſſe à laquelle vous ne ſacrifiez guère, répande ſes heureuſes influences ſur vos jours prolongés; car ſans le bonheur la vie n'eſt qu'un fardeau, & un fardeau ſouvent inſupportable. Si vous me demandez ce que j'entends par la Fortune? Ce ſera tout ce que vous voudrez, le deſtin, le *fatum*, la néceſſité, en un mot, ce qui rend heureux. Et voilà, non pas pour la nouvelle année, mais pour un grand nombre de ſuivantes.

J'ai été flatté de l'approbation que vous donnez à ma façon de penſer au ſujet du patriarche de Ferney. La poſtérité éclairée enviera aux François ce phénomène de la littérature,

& les blâmera de n'en avoir pas assez connu le prix. De pareils génies ne naissent que de loin en loin. L'antiquité grecque nous fournit un Homère ; c'étoit le père de la poésie épique ; un Aristote, qui avoit, quoique mêlées d'obscurités, des connoissances universelles ; un Épicure, auquel il a fallu un commentateur comme Newton pour qu'on lui rendît justice. Les Latins nous fournissent un Cicéron, aussi éloquent que Démosthènes & qui embrassoit beaucoup d'érudition dans la sphère de sa capacité ; un Virgile que je regarde comme le plus grand des poëtes. Il se trouve ensuite une très-grande lacune jusqu'aux Bayle, aux Leibnitz, aux Newton, aux Voltaire ; car une infinité de beaux esprits & de gens à talens ne peuvent se ranger dans cette première classe. Peut-être faut-il que la nature fasse des efforts pour accoucher de ces génies sublimes, peut-être y en a-t-il beaucoup d'étouffés par les hasards de la naissance & par des jeux de la fortune qui les détournent de leur destination, peut-être y a-t-il des années stériles pour la production des esprits, comme il y en a pour les semences & pour les vignes. La France, comme vous le dites, se sent de cette stérilité. On y voit des talens, mais peu de génies. Quoique cette stérilité s'apperçoive chez les voisins, ces voisins mêmes n'en sont pas mieux pourvus. L'Angleterre & l'Italie sont languissantes ; un

Hume, un Metaſtaſio ne peuvent entrer en parallèle, ni avec le lord Bolinbrocke, ni même avec l'Arioſte. Pour nos Tudeſques, ils ont vingt idiomes & n'ont aucune langue fixée : cet inſtrument eſſentiel qui manque, nuit à la culture des lettres. Le goût de la ſaine critique ne leur eſt pas encore aſſez familier. J'eſſaie de rectifier les écoles ſur cette partie ſi eſſentielle des humanités ; mais peut-être ſuis-je un borgne qui veut enſeigner le chemin à des aveugles. Quant aux ſciences, nous ne manquons ni de phyſiciens ni de méchaniciens ; mais le goût de la géométrie ne prend pas encore. J'ai beau dire à mes concitoyens qu'il faut des ſucceſſeurs à Leibnitz, il ne s'en trouve point. Quand des génies naîtront, tout cela ſe trouvera. Je crois cette chance ſupérieure à votre calcul. Il faut attendre que la Nature, libre dans ſes opérations, agiſſe ; nous autres pauvres créatures nous ne pouvons ni réclamer ſes efforts, ni prévenir les mouvemens qu'elle s'eſt propoſés pour opérer ces productions tant déſirables. Il y a encore des érudits ; cependant croiriez-vous bien que je ſuis obligé d'encourager l'étude de la langue grecque, qui ſans les ſoins que je prends, ſe perdroit tout-à-fait ?

Vous jugerez vous-même par cet expoſé véridique que votre patrie ne doit pas craindre encore que les autres nations la ſurpaſſent. Pour

moi, je bénis le Ciel d'être venu au monde au bon temps. J'ai vu les reſtes de ce ſiècle à jamais mémorable pour l'eſprit humain : tout dépérit à préſent, mais la génération ſuivante ſera plus mal que la nôtre. Il paroît que cela n'ira qu'en empirant, juſqu'au temps où quelque génie ſupérieur s'élevera pour réveiller le monde de ſon engourdiſſement, & lui rendre ce *ſtimulus* qui le porte à l'amour de ce qui eſt eſtimable, & utile à toute l'eſpèce humaine. En attendant, jouiſſons du préſent, ſans nous embarraſſer du paſſé, ni de l'avenir. Voyez avec des yeux ſtoïques tout ce qui peut vous faire de la peine, & ſaiſiſſez avec empreſſement ce qui peut vous être agréable : après bien des réflexions il en faut venir là; je ſouhaite de tout mon cœur que les objets du plaiſir l'emportent chez vous ſur les déſagréables, ou que vous vous faſſiez illuſion à vous-même; car quoi qu'on en diſe, il vaut mieux être heureux par l'erreur que malheureux par la vérité. Sur ce, &c.

LETTRE CII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce ſaint Vendredi, 9 avril 1773.

SIRE,

LEs nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois de grandes occupations de V. M., que j'ai reſpecté ces occupations, & craint d'importuner V. M. par mes bavarderies philoſophiques ou littéraires. Ce n'eſt pas que je n'aie été fort occupé du grand prince, qui après avoir été ſi long-temps le héros du nord, ſemble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, ſans ceſſer d'en être le héros. Mais, Sire, quelqu'intérêt que je prenne à la gloire de V. M., je déſirerois fort, pour ſon repos & ſa conſervation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de ſes voiſins, & que les circonſtances ne la forçaſſent pas à ſe montrer encore une fois héros à la guerre. On nous menace ſi fort de ce fléau, *que moi, qui Dieu-merci de courage me pique* comme le ſouriceau de la Fontaine, *j'en ſuis preſque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fuſil n'ont pas l'air d'atteindre ſi-tôt, mais pour V. M., qui a maintenant beaucoup plus à craindre de la fatigue que de ſes ennemis, ſi elle peut en avoir. Le philoſophe Fontenelle, dans le temps des troubles du ſyſtême,

alla un jour à l'*audience* ou à l'*audience* du régent qui l'aimoit, & lui dit : *Permettez-moi, Monſeigneur, de vous demander en toute humilité, ſi vous eſpérez vous en tirer ?* Je ne ferai pas la même queſtion à V. M., qui s'eſt tirée d'affaires plus difficiles ; je prendrai ſeulement la liberté de lui dire, ſi elle nous conſerve la paix, *Dieu vous béniſſe !* & ſi elle eſt forcée à la guerre, *Dieu vous conſerve !*

Si je jugeois des occupations de V. M. par la lettre pleine de philoſophie & de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, je croirois qu'elle n'eſt livrée qu'à la littérature & aux beaux-arts ; on ne ſoupçonneroit pas que les choſes dont elle parle ſi bien & avec un détail ſi profond, ne fuſſent qu'un délaſſement pour elle, & un délaſſement de quelques inſtans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer V. M. ; mais cette admiration ſera pour moi un ſentiment douloureux, tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, Sire, de la philoſophie & des lettres, qui crient à V. M. comme David fait à ſon Dieu dans ſes Pſeaumes : *Ne m'abandonnez pas, Seigneur, car je n'eſpère qu'en vous.*

Cette pauvre philoſophie a déjà eu cet hiver une alarme aſſez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney, qui a été ſérieuſement malade, & pour la damnation duquel les ames pieuſes faiſoient déjà les prières les

plus touchantes. Il eſt mieux ; & j'eſpère qu'il pourra encore, comme il le dit, *donner quelques façons à la vigne du Seigneur.* La littérature & la nation feroient en lui une perte immenſe & irréparable, & d'autant plus cruelle dans les circonſtances préſentes, que notre pauvre littérature eſt en ce moment livrée plus que jamais aux ours & aux ſinges. V. M. n'a pas d'idée de la déteſtable inquiſition qu'on exerce ſur tous les ouvrages, & des mutilations intolérables qu'on fait eſſuyer à tous ceux qu'on croit capables de dire quelques vérités. Il me ſemble que cette rigueur eſt bien mal-adroite ; car ceux qui par complaiſance & pour avoir la paix, ſe ſeroient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout-à-fait, prendront le parti de ne ſe rien ôter, & de ſe livrer à Marc Michel Rey, ou à Gabriel Cramer (*a*), tels que Dieu les a faits, & avec toute leur virilité. Je ne ſais pas ſi c'eſt l'uſage chez V. M. comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la caſtration ; on traite ici les gens-de-lettres comme les chats ; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me concentrerois dans cette étude, ſi ma pauvre tête me le permettoit ; le calcul intégral & la préceſſion des équinoxes

(*a*) Imprimeurs Hollandois & Suiſſe.

n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paiſible, mais fatigante, je m'amuſe à écrire l'hiſtoire de l'académie françoiſe, dont j'ai l'honneur d'être le ſecrétaire, & dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du ſiècle. Je ne ſais ſi cet ouvrage ſera jamais fini, encore moins s'il paroîtra de mon vivant; ſi tous ceux dont j'ai à parler reſſembloient à V. M., l'écrivain ſeroit ſoutenu par ſa matière; mais quand je penſe que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à diſſéquer, & de l'autre de plats cenſeurs à ſatisfaire, la plume me tombe des mains preſqu'à chaque inſtant. Continuez, Sire, à tenir la vôtre, comme vous tenez votre épée; mais continuez-moi ſur-tout les bontés dont V. M. m'honore, & dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne par la tendre & profonde vénération avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE CIII.

Du Roi.

Ce 27 avril 1773.

JE partage ma lettre entre vous à qui j'écris, & les commis des bureaux des poſtes qui ouvrent les paquets. J'envoie à ces commis deux pièces en vers qui pourront peut-être les ſcan-

daliſer, ce dont je me ſoucie fort peu, & amuſer les encyclopédiſtes, ce qui me fera plaiſir. Vous verrez par ces pièces, qui peut-être ne ſeroient pas aſſez exactes pour ſoutenir la réviſion des Vaugelas & des d'Olivet, que les chaudronniers Tudeſques ne châtrent pas en Teutonie les chats qui veulent penſer; & comme Dieu-merci nous n'avons point de Sorbonne, ni de bigots aſſez autoriſés pour oſer ſe mêler de cenſurer les penſées, vous verrez par les pièces que je vous envoie, que moi & tous les Pruſſiens nous penſons tout haut. Cependant je ne ſaurois vous diſſimuler que le ſecrétaire perpétuel de notre académie s'eſt aviſé de faire imprimer je ne ſais quelle confeſſion d'un incrédule, qui comme de raiſon ſe convertit *in articulo mortis* de ſes débauches par peur du diable: c'eſt ce qui m'a donné lieu de vous adreſſer l'épitre ci-jointe; il n'y manque qu'un meilleur poëte pour mettre les matériaux en œuvre.

Vous voyez, mon cher d'Alembert, que m'occupant de pareilles niaiſeries, le poids de l'Europe que vous me ſuppoſez porter, ne m'accable guère. Comment pouvez-vous croire qu'un ſouverain des anciens Obotrites s'émancipe à jouer un rôle en Europe? Je ne ſuis en politique qu'un poliſſon, qui me contente de garder mon coin, & de le défendre contre la cupidité & l'envie des grandes puiſſances. Je me ſuis ingéré, il eſt vrai, à vouloir rétablir la

paix en Europe ; l'argent de vos Welches a prévalu à Conſtantinople chez les Ulemas, contre des raiſons plus valables que des louis ; & pour toutes les rodomontades de vos compatriotes & les prétendus mouvemens que les gazetiers prétendent qu'ils feront dans le nord, je vous aſſure qu'on s'en moque à Berlin, tout comme à Pétersbourg & à Copenhague. Nous demeurerons très-pacifiques ; perſonne ne penſe ici à aiguiſer ſes couteaux, & ceux qui par étourderie voudroient ſe frotter à nous, trouveroient à qui parler. Prenez pour vous la moitié de ce que je viens de vous écrire, & cédez le reſte à ceux qui, ſans doute admirateurs de mon beau ſtyle, ſont curieux de me lire furtivement ; ils peuvent faire courir cette lettre comme d'autres, qu'ils ont répandues où bon leur ſembloit ; & s'ils en veulent une autre, j'ai aſſez de loiſir pour en compoſer une, qu'ils ne montreront pas.

Sans plus vous parler de ces faquins qui m'ennuient, je vous aſſure que je m'intéreſſe beaucoup à la conſervation de Voltaire. C'eſt le ſeul grand génie de ce ſiècle ; il eſt vieux à la vérité, mais il a encore de beaux reſtes ; il nous rappelle le ſiècle de Louis XIV, duquel le nôtre n'approche pas ; il a le bon ton & ces agrémens de l'eſprit qui manquent à tous les prétendus beaux eſprits de notre âge : enfin il habite ſur les confins d'une république, & il

écrit librement, en obſervant cependant de certaines bienſéances que je crois que tout écrivain doit obſerver, pour qu'une liberté permiſe ne dégénère pas en cyniſme effronté.

Si vous travaillez à préſent ſur les traces de Fontenelle, pour tranſmettre à la poſtérité les hauts faits de vos académiciens, je vous trouve à plaindre ; car Fontenelle avoit à parler tour-à-tour de grands hommes & d'académiciens aſſez ridicules. Ce mêlange piquoit & excitoit la curioſité du lecteur, au-lieu que vous n'aurez ni grandes découvertes à relever, ni grands talens à louer, & que ne vous occupant que de la vie de gens très-médiocres, perſonne ne s'empreſſera à ſavoir ce que vous en direz : c'eſt le défaut de la matière, & ce ne ſera pas le vôtre : cependant cela fait une grande différence. Tout le monde lira avidement la vie d'un Newton, d'un Pierre-le-Grand, d'un Caſſini ; mais qui s'aviſera de s'inſtruire des hauts faits & geſtes d'un abbé Coyer, d'un Marmontel, d'un la Harpe & gens de leur acabit ? Croyez que tout dépend du moment où l'on vient au monde. Un Alexandre-le-Grand, né de nos jours en Macédoine, ne feroit qu'un poliſſon ; & ſi votre Louis XIV étoit le petit-fils de Louis XV, il débuteroit en montant ſur le trône par une banqueroute générale, qui ne lui donneroit pas beaucoup de célébrité. Les talens ne ſuffiſent pas ſeuls, s'ils n'ont les moyens pour les mettre

en œuvre. Si le grand Condé avoit été capucin, il n'auroit jamais fait parler de lui en Europe, & ſi Voltaire étoit né vigneron en Bourgogne, il n'auroit jamais écrit la Henriade. Si Céſar naiſſoit à préſent à Rome, il deviendroit peut-être un des Monſignori qui ſe morfondent dans l'anti-chambre du cordelier Ganganelli, &... *Ceci eſt pour les commis des poſtes, qui, s'ils le jugent à propos, peuvent l'imprimer pour l'édification des fidèles.* Vous voyez que je ne néglige aucun de mes correſpondans, & que ces meſſieurs ont leur portion de ma lettre; puiſqu'ils ont eu l'impertinence d'en ouvrir quelques-unes, il eſt juſte qu'on s'adreſſe directement à eux & aux ſupérieurs non moins inſolens, à l'inſtigation deſquels ils agiſſent.

Grimm vient faire un tour ici: il accompagne le prince héréditaire de Darmſtadt. J'eſpère d'apprendre par lui de vos nouvelles; en attendant vous pouvez être dans la plus grande tranquillité pour ce qui me regarde, & en vous recommandant à la protection d'Uranie & de Minerve, je fais mille vœux pour votre proſpérité. Sur ce, &c.

LETTRE

LETTRE CIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 mai 1773.

SIRE,

IL paroît bien, par les deux pièces que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers Tudeſques, comme on craint en France les chaudronniers Welches; car aſſurément dans ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours* (a); & ce chat teutonique ſi redoutable, n'éviteroit pas dans notre terrible Gaule le couteau ſacré des druides. Mais auſſi ce chat teutonique eſt à la tête de cent cinquante mille dogues, à qui il commande, & qui ne lui laiſſeroient couper ni les griffes, ni quelque choſe de plus précieux encore, dont ſes écrits ſont bien pourvus. Je n'en voudrois pour preuves, Sire, entre mille autres, que ces deux pièces, ſi pleines d'eſprit, de raiſon, d'une philoſophie auſſi ſaine qu'éloquente, & de vers excellens. Je remercie très-humblement V. M. de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adreſsât des vérités ſi utiles, & ſi heureuſement exprimées. J'ai ſur-tout été

(a) Voyez-les ci-devant, tome VII, pages 143 & 258.

enchanté, en digne géomètre que je ſuis, du petit calcul des trois cent trente écus comptés au-lieu de mille, & je penſe comme V. M., que ce petit calcul, ſi on en faiſoit éprouver à nos druides le réſultat fâcheux, ſeroit le meilleur moyen de les dégoûter des ſottiſes qu'ils nous débitent. L'Épître au marquis d'Argens, ou plutôt à ſon ombre, eſt pleine de poéſie, de facilité & d'imagination ; & la philoſophie, qui eſt obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la Providence d'avoir dans le héros de ce ſiècle, un ſoutien tel que vous, & de pouvoir s'exprimer ſi fortement, ſi librement & ſi noblement à l'ombre de votre trône & de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à V. M. de l'aſſurance qu'elle veut bien lui donner, que le nord, & par conſéquent l'Europe, reſteront en paix. Elle craindroit moins la guerre, Sire, ſi elle ne devoit ſe faire qu'entre des druides ; la philoſophie reſpireroit tandis qu'ils s'égorgeroient ; mais les druides, entr'autres tours qu'ils ont joués au genre-humain, ont trouvé le ſecret de ſe faire diſpenſer de ſe battre ; & ils ſont en effet ſi précieux à l'eſpèce humaine, qu'on ne ſauroit trop les conſerver. Quoi qu'il en ſoit, Sire, c'eſt du moins une conſolation pour la philoſophie de ſavoir que les pauvres peuples ſe contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire, par les druides, & qu'ils feront trève pour s'égorger. Que Dieu

& Fréderic les maintiennent en de ſi bonnes diſpoſitions !

Je n'aurai donc, Sire, grâces à Dieu & à vous, aucune idée triſte qui me trouble dans la *confection* de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe ; je me ſers du mot *confection*, parce que je regarde cette hiſtoire comme une eſpèce de pilule que le ſecrétaire eſt obligé de faire & d'avaler. Je tâcherai néanmoins, comme de raiſon, de la dorer le mieux qu'il me ſera poſſible, & pour moi-même, & pour ceux qui voudront en goûter après moi ; & je ferai comme Simonide, qui n'ayant rien à dire de je ne ſais quel athlète, ſe jeta ſur les louanges de Caſtor & de Pollux.

V. M. a bien raiſon ſur notre littérature ; Voltaire en ſoutient encore l'honneur, quoique foiblement : mais il laiſſe bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le ſuivre. Il eſt vrai, comme V. M. le remarque, que c'eſt principalement aux circonſtances qu'il faut s'en prendre. Nous ſommes raſſaſiés de chef-d'œuvres ; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux ; & d'ailleurs l'inquiſition littéraire, qui eſt plus atroce que jamais, tient tous les eſprits à la gêne. V. M. n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites & des fanatiques contre la malheureuſe philoſophie. Comme ils voient que leur maiſon brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées ſur les paſſans.

Toute la baſſe littérature eſt à leurs ordres, & crie ſans ceſſe, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les ſermons. La plupart ſont des hommes décriés pour leurs mœurs, & quelques-uns des voleurs de grand chemin ; mais n'importe, notre mère la ſainte Égliſe emploie ce qu'elle peut pour ſa défenſe ; & en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philoſophie peut bien dire à Dieu avec Joad :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.

Ce malheur, Sire, ne ſera pas grand, tant qu'il plaira à l'Être-Suprême, qui a juſqu'ici conſervé la philoſophie au milieu de tant de brigands, de conſerver V. M., dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, ſont ſi néceſſaires à la bonne cauſe. Je ne ſais ſi les commis des bureaux ouvrent les lettres : j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique ; mais ſuppoſé qu'ils aient pris copie des deux épîtres de V. M., & qu'ils en faſſent part au grand aumônier, je doute que ce diſcret *Flamen* les faſſe courir à Verſailles parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, Sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les liſant : Vive notre chef, notre protecteur & notre modèle ! Je porte d'avance aux pieds de V. M. tous les vœux qu'ils feront pour ſa précieuſe conſervation, &

j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont miſe depuis ſi long-temps dans mon cœur. C'eſt avec ce ſentiment que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 17 mai 1773.

SIRE,

MOnſieur de Guibert, colonel-commandant de la légion Corſe, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M., eſt l'auteur de l'*Eſſai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philoſophe indigne, d'envoyer de ſa part l'année dernière à l'illuſtre fondateur de la tactique moderne, & que ce grand maître m'a paru honorer de ſon ſuffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre ſiècle, a déſiré, Sire, de venir mettre ſa perſonne même aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le ſpectateur des qualités ſublimes de *Fréderic-le-Grand*, & de pouvoir dire, *je l'ai vu*. J'oſe aſſurer V. M. que M. de Guibert eſt bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il eſt pénétré pour elle, par l'étendue & la variété de ſes connoiſſances, par le déſir qu'il a de les éclairer des lumières ſu-

périeures de V. M., enfin, par les vertus que V. M. préfère au génie même, par la candeur, & l'honnêteté de ſon caractère, la ſimplicité de ſes mœurs, & la nobleſſe de ſon ame. Quoiqu'il faſſe, comme il le doit, de l'étude de ſon métier ſa principale & ſa plus chère occupation, il a ſu donner aux lettres & à la philoſophie, & avec le plus grand ſuccès, tous les momens que cette étude a pu lui laiſſer : il vient chercher dans votre perſonne le modèle & l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre pluſieurs grands hommes, & il mérite, Sire, d'admirer également en vous le général & l'écrivain, le monarque & le philoſophe. Après avoir pris V. M. pour juge de ſes eſſais militaires, il oſeroit auſſi, s'il ne craignoit de lui dérober des inſtans précieux, lui ſoumettre ſes eſſais dans un genre bien différent, mais où les leçons de V. M. ne lui ſeroient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le ſujet eſt *le Connétable de Bourbon*, & dont il ſeroit très-flatté que l'auteur du *Poëme de la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, Sire, à un humble & timide géomètre de prévenir le jugement que V. M. portera de cette tragédie. Mais j'avoue que je me ſerois bien mépris ſur le plaiſir qu'elle m'a fait, ſi les ſentimens de grandeur & de vertu dont elle eſt remplie, ne méritoient pas à M. de Guibert votre eſtime & vos bontés.

Une des marques les plus flatteuſes, Sire, que V. M. pût lui en donner, ce ſeroit de lui permettre d'être témoin de ces manœuvres ſavantes qui rendent les Pruſſiens ſi célèbres & ſi formidables. J'ai lu, je ne ſais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, ſe rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manœuvrer ces troupes Macédoniennes qui avoient fait repentir ſon maître d'avoir attaqué le leur; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la réponſe qu'Alexandre-le-Grand devoit lui faire : *Venez & voyez*; & que l'officier, après avoir admiré cette belle & grande machine, dit en prenant congé du prince : *J'ai vu les roues & les reſſorts; mais l'art de les faire mouvoir eſt un ſecret dont le génie ſeul a la clef; je ne trouverai qu'ici celui à qui la nature a donné ce ſecret; & malheureuſement pour le roi de Perſe mon maître, il ne ſauroit l'avoir pour général.*

Je ne dois pas oublier, Sire, de prévenir V. M. que M. de Guibert, en venant auprès d'elle admirer & s'inſtruire, déſire ſur-tout d'effacer juſqu'aux plus légères traces du reproche qu'une phraſe de ſon livre a mérité de votre part. Il rend juſtice, avec toute l'Europe, à la valeur ſi généralement reconnue des troupes Pruſſiennes, & ſeroit d'autant plus honteux de penſer autrement, qu'il ſe verroit ſeul

de ſon avis. Cependant il oſera dire à V. M., dût-il courir le riſque d'être contredit par elle, qu'il croit que les ſuccès de ces braves troupes ſont encore moins dûs à leur courage, qu'à la ſupériorité des talens qui l'ont dirigé ; il oſera même ajouter, peut-être encore au riſque de vous déplaire, qu'il eſt perſuadé que nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils ſe ſont montrés à Rosback, auroient été vainqueurs, s'ils avoient ſeulement changé de général avec les Pruſſiens. La géométrie, Sire, qui ne ſe connoît pas en manœuvres de guerre, mais qui ſe connoît en calcul, prendroit la liberté de parier ici pour M. de Guibert ; & après avoir gagné le pari, comme elle oſe s'en flatter, elle répéteroit aux Welches le mot de Louis XIV au duc de Vendôme, vainqueur à Villa-Vicioſa : *Il n'y avoit pourtant qu'un homme de plus.* Je ſuis, &c.

LETTRE CVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 juillet 1775.

SIRE,

MOnſieur de Guibert eſt pénétré de reconnoiſſance de la bonté avec laquelle V. M. a bien voulu le recevoir. Cette bonté, Sire, augmenteroit encore, s'il eſt poſſible, les ſenti-

mens dont il eſt depuis ſi long-temps rempli pour votre perſonne, & couronne à ſes yeux les vertus & les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnoiſſance de M. de Guibert, quelque perſuadé que je ſois que depuis que V. M. l'a vu, il n'a plus beſoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant il s'en faut bien, Sire, & cela même ajoute encore à ſon mérite, qu'il ſoit auſſi ſatisfait de lui que V. M. me paroît l'être. *Quoique ce héros*, m'écrit-il, *m'ait témoigné une bonté bien propre à me raſſurer, je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettoit pas de répondre, comme je l'aurois déſiré, aux queſtions qu'il vouloit bien me faire; une eſpèce de nuage magique l'environnoit à mes yeux; c'eſt, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour de meſſieurs les ſaints, & la gloire autour d'un grand homme.* Je ſuis perſuadé, Sire, que V. M. en revoyant M. de Guibert, ſe confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a priſe, & que j'étois bien ſûr qu'elle en auroit. Je déſire avec impatience de ſavoir le jugement que V. M. aura porté de ſa tragédie, & j'avoue que je ſerois bien trompé ſi elle n'entend cet ouvrage avec plaiſir, & avec eſtime pour l'auteur; mais ce que j'attends, Sire, avec plus d'impatience encore, ce ſont les nouvelles qu'il me dira de la ſanté de V. M., qui me paroît s'affermir par l'augmen-

tation de ſes ſuecès & de ſa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Ruſſie, à la Pologne, aux Turcs même, tout Turcs qu'ils ſont, la paix dont ils ont tous ſi grand beſoin, & qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plus tôt; & que V. M. ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis ſi long-temps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, eſt pour moi un garant précieux de la ſanté dont elle jouit, & qui m'eſt ſi chère ainſi qu'à tant d'autres. Quand je me ſens tenté de bouder contre la nature de ce qu'elle m'a donné un ſi triſte & ſi frêle individu, je lui pardonne en penſant qu'elle conſerve V. M., & je me dis tout bas à moi-même: *Tais-toi, & ne te plains pas; car le grand homme ſe porte bien.* Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, duſſent les *curieux impertinens* qui ont mis V. M. de mauvaiſe humeur, les trouver aſſez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* reſſemblent à M. Van-Haaren, & qu'ils puiſſent ſe vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas aſſez dépourvus

pour ne pas ſentir celle qui a dicté vos vers. V. M. ne ſera jamais dans le cas de donner à ſes vers le même éloge que ce poëte très-hollandois donnoit aux ſiens, ni de dire d'aucun de ſes ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat inſtituteur de princeſſes très-reſpectables, diſoit en parlant de je ne ſais quel mauvais livre qu'il venoit de faire : *Il n'y a point d'eſprit là-dedans* ; le pauvre homme diſoit bien plus vrai qu'il ne penſoit ; & on auroit été tenté de lui répondre : *On le voit bien*, ſi on n'avoit craint qu'à force d'eſprit, il ne prit encore cette réponſe pour un compliment.

Je ne ſais où cette lettre trouvera V. M., je déſire cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de M. Guibert, afin que V. M. adouciſſe, s'il lui eſt poſſible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant *l'auréole*. Je lui envie bien, Sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, duſſé-je en la revoyant moi-même éprouver le même trouble que lui. Il eſt vrai que le trouble ſeroit bien tempéré en moi par un ſentiment plus doux, & bien fait pour commander à ce trouble par celui de la vive reconnoiſſance, & de la tendre vénération dont je ſuis pénétré pour V. M. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE CVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 27 ſeptembre 1773.

SIRE,

JE ne crains point d'abuſer des bontés dont V. M. m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des perſonnes dignes de la voir & de l'entendre. De ce nombre eſt M. le comte de Crillon, colonel au ſervice de France, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M. L'admiration & le reſpect dont il eſt pénétré pour les grands hommes, & le prix qu'il ſait mettre au bonheur de les approcher, lui fait déſirer de rendre à Fréderic-le-Grand ſon reſpectueux hommage, non pour ſatisfaire une vaine curioſité, mais pour vous écouter & s'inſtruire, & pour puiſer des lumières à cette même ſource où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, Sire, nom ſi cher à toutes les ames nobles & honnêtes, ſeroit déjà ſans doute une recommandation ſuffiſante auprès du héros dont il eſpère les bontés. Mais à ce titre eſtimable, M. le comte de Crillon en joint d'autres qui lui ſont perſonnels, & plus faits encore pour toucher un monarque philoſophe: des connoiſſances peu

communes à ſon âge, l'amour le plus vif pour les ſciences, pour les lettres & pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent & dégradent ſi fort la plus grande partie de la nobleſſe Françoiſe, une honnêteté de caractère & une ſimplicité de mœurs, dont ſes pareils ne lui offrent guère l'exemple; enfin, la candeur & la vertu mêmes, jointes à un eſprit juſte, ſage & cultivé. Tel eſt, Sire, M. le comte de Crillon; & je ne doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire ſa cour pendant ſon ſéjour dans vos États, il ne juſtifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. V. M. le trouvera digne de ſes illuſtres ancêtres, & deſtiné à marcher ſur leurs traces; ſi Henri IV donnoit à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui eſt devenu comme ſon nom propre, j'eſpère que V. M., quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui préſenter, l'appellera le *ſage & vertueux Crillon*; ce nom, Sire, en vaudra bien un autre, ſur-tout s'il lui eſt donné par vous.

M. le comte de Crillon oſeroit peut-être offrir encore à V. M. d'autres titres, pris dans ſa propre maiſon, où les actions de courage & de vertu ſont héréditaires. C'étoit M. le duc de Crillon ſon père qui commandoit au pont de Weiſſenfels dix-ſept compagnies de grenadiers François, dont la bravoure mérita les éloges

de V. M. Mais M. le duc de Crillon mérita lui-même perſonnellement dans cette circonſtance, par une action digne de ſes aïeux, la reconnoiſſance de tous ceux qui s'intéreſſent à la conſervation des grands hommes. Il avoit placé dans une petite isle deux officiers qui obſervoient votre armée, lorſqu'on brûloit le pont. Un des deux vint dire à M. le duc de Crillon, qui leur avoit recommandé de ſe tenir cachés, que s'il le vouloit, ils tueroient un général qu'ils jugeoient être le roi de Pruſſe, par le reſpect que les officiers lui témoignoient. M. le duc de Crillon le leur défendit ; il ne ſavoit pas, Sire, en ce moment qu'il préparoit à ſon fils l'honneur qu'il eſpère, de voir le plus grand roi de l'Europe, & peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

M. de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, & ſur-tout de ce qu'il a vu dans V. M., m'écrit qu'il conſervera toute ſa vie la plus vive reconnoiſſance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, & des grâces ſignalées que vous avez bien voulu lui accorder. M. le comte de Crillon oſe ſe flatter, Sire, d'obtenir de V. M. les mêmes grâces ; après avoir admiré le digne chef des troupes Pruſſiennes, il déſire ardemment de voir & d'admirer auſſi ces troupes ſi célèbres, qui doivent à V. M. ce qu'elles ſont, & qui ſous vos ordres ont

acquis une gloire immortelle. J'oſe demander pour lui cette grâce à V. M., comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour M. de Guibert, & je lui réponds de la même reconnoiſſance. Mais, Sire, ce qui me touche encore davantage, c'eſt qu'à leur retour M. de Guibert & M. le comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de V. M., telles que je les attends & les eſpère. Ces nouvelles ſatisferont le tendre & profond intérêt que je prends à votre conſervation, à votre bonheur & à votre gloire; elles conſoleront & encourageront la philoſophie, qui dans toutes ſes traverſes a plus beſoin de V. M. que jamais, & dont vous êtes par vos écrits & par vos lumières le chef, le ſoutien & le modèle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 décembre 1773.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a plus de deux mois une lettre que j'eſpérois qu'elle recevroit beaucoup plus tôt. M. le comte de Crillon, jeune officier François plein de mérite, en eſt le porteur. Il ſe flattoit d'avoir l'honneur de la préſenter à V. M. dans le mois d'octobre; mais des circonſtances im-

prévues l'ont obligé, Sire, de retarder ſon arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, & je prends la liberté de demander d'avance à V. M. ſes bontés pour ce jeune-homme, qui en eſt digne par le nom qu'il porte, par ſes talens & par ſes vertus.

Le retard imprévu de l'arrivée de cette lettre a été cauſe, Sire, du ſilence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de V. M., ne voulant pas l'importuner trop ſouvent au milieu des grandes, & même des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nombre de ces dernières le *petit* tour que V. M. joue au cordelier Ganganelli, en recevant ſes gardes prétoriennes jéſuites qu'il a eu la mal-adreſſe de licencier. Je ne ſais ſi ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, & je crains que François d'Aſſiſe & Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de poing comme les héros du Roman comique; ce que je ſouhaite plus ſérieuſement, Sire, c'eſt que V. M. ou ſes ſucceſſeurs, ne ſe répentent jamais de l'aſile que vous donnez à ces intrigans, qu'ils vous ſoient à l'avenir plus fidèles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Siléſie, comme V. M. m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, & qu'ils effacent par leur conduite ſage & honnête le nom de *vermine malfaiſante* dont V. M. les gratifioit il y a quatre ou cinq ans dans une des lettres qu'elle

m'a

m'a fait l'honneur de m'écrire. Je ſerois curieux de demander à préſent aux jéſuites ce qu'ils penſent de la philoſophie & de la tolérance, contre laquelle ils ſe ſont tant déchaînés. Où en ſeroient-ils dans leur agonie, s'il n'y avoit en Europe un roi philoſophe & tolérant? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de V. M. à l'abbé Colombini, entr'autres de la juſtice qu'elle rend aux bons pères, en aſſurant qu'elle *ne connoît point de meilleurs prêtres à tous égards*. Cela me fait ſouvenir d'un certain philoſophe, très-incrédule de ſon métier, en préſence duquel on tournoit en ridicule je ne ſais quelle preuve de ce que Voltaire appelle ***. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philoſophe; *pour moi je ne connois pas de meilleure preuve que celle-là*. Je n'ai pas moins ri de ce que V. M. ajoute, que *comme elle eſt dans la claſſe des hérétiques, le ſaint-père ne peut pas la diſpenſer de tenir ſa parole*; mais tout en riant, je ne dois pas diſſimuler à V. M. que la philoſophie a été un moment alarmée de la voir conſerver cette graine. Heureuſement elle s'eſt raſſurée bientôt, en conſidérant que la vipère eſt actuellement ſans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, & qu'au moyen de cette amputation, le reſte du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que V. M. eſpère ſans doute en tirer. Ainſi ſoit-il!

J'ai fait paſſer à M. le marquis de Puyſégur, qui en ce moment n'eſt point à Paris, ce que V. M. m'a chargé de lui dire de ſa part. Je ne ſais ce qu'il peut répondre à l'objection très-ſolide que V. M. lui fait ſur la prétendue différence des ſoldats anciens & des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces matières, je penſe que les ſoldats même du cordelier deviendroient les ſoldats de Paul-Émile, s'ils avoient un Fréderic à leur tête, & que la ſuperſtition pour l'antiquité n'a pas plus de raiſon de la croire ſupérieure aux modernes en force de corps, qu'en talens & en génie.

M. de Guibert eſt revenu comblé de reconnoiſſance de toutes les bontés dont V. M. l'a honoré. Il ne parle qu'avec admiration de ſa perſonne & de ce qu'il a vu; il n'a qu'un regret, mais ce regret eſt très-grand, c'eſt de n'avoir pu profiter des conſeils que V. M. auroit pu lui donner ſur ſa tragédie; car il attendoit bien plus des conſeils de V. M. que des éloges. Il a vu en revenant le patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainſi que moi aux dépens du pape, du petit embarras que V. M. lui cauſe. Car il doit, en honnête pape qu'il eſt, excommunier les jéſuites s'ils vous obéiſſent; & s'il les excommunie, la philoſophie eſpère voir beau jeu. V. M. ſe ſouvient peut-être d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le roi jéſuite Nicolas, dans laquelle le

père feld-maréchal avoit eu trois capucins tués ſous lui. Je mande au philoſophe de Ferney que V. M., en établiſſant ce nouveau régiment dans ſes États, ne peut guère ſe diſpenſer de faire une recrue de capucins pour remonter cette troupe. J'invite ſeulement V. M. à retrancher à ſes nouveaux ſoldats les carabines dont on prétend que le roi de Portugal s'eſt mal trouvé.

Quoi qu'il en ſoit, Sire, comme il n'eſt pas à craindre que V. M. prenne jamais un jéſuite ni pour confeſſeur, ni pour général, ni pour premier miniſtre, ni pour maîtreſſe, je penſe que la philoſophie doit être bien tranquille ſur l'uſage que V. M. en veut faire, & qu'elle ſaura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel eſt le réſultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment ſur leur compte & ſur celui du cordon de S. François qui les frappe & qui les diſperſe. Mais, Sire, ce qui eſt vraiment admirable, vraiment précieux à la philoſophie, vraiment digne de V. M., c'eſt la belle inſcription qu'elle vient de faire mettre à l'égliſe catholique de Berlin, & que je n'ai appriſe que depuis quelques jours : *Fréderic, qui ne hait pas ceux qui ſervent Dieu autrement que lui.* Voilà, Sire, une des plus grandes & des plus utiles leçons que V. M. ait données à ſes confrères les rois, tant ſes contemporains que ſes ſucceſſeurs. Voilà une leçon dont ſûrement ils profiteront un jour, ſoit par principe

de juſtice, ſoit par principe au moins de vanité, & pour reſſembler en quelque choſe au héros de ce ſiècle. Voilà une inſcription qui mérite bien d'être célébrée par une médaille, dont V. M. imaginera mieux que perſonne le corps & la deviſe.

Je prie V. M. de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens ſur la naiſſance du prince dont votre auguſte maiſon vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer & l'étendre eſt pour moi l'objet du plus vif intérêt, & j'oſe croire que V. M. en eſt bien perſuadée.

Un des plus eſtimables membres de votre académie, M. Bitaubé, vient de m'envoyer le poëme de *Guillaume* dont il eſt l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéreſſant, & la lecture m'en a fait plaiſir. L'auteur déſireroit de le rendre plus parfait à une ſeconde édition, & m'a fait part du déſir qu'il a témoigné à V. M. de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer ſon ouvrage par les conſeils de nos principaux gens-de-lettres. Je crois en effet, Sire, que cet ouvrage y pourroit gagner beaucoup; mais ce qui peut-être y gagneroit encore davantage, c'eſt la nouvelle édition que l'auteur a entrepriſe de ſa traduction de *l'Iliade*. Il déſire d'autant plus de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il ſe ſent capable, que l'ouvrage eſt dédié à V. M., & qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'eſt une entrepriſe ſi difficile,

qu'il n'oſe s'en fier à ſes ſeules forces ; en voulant donner une traduction plus fidelle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du ſuccès ; & pour éviter cet écueil, il croit avoir beſoin de conſulter les vrais juges de la langue. Tels ſont, Sire, les motifs qui lui font déſirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, & il oſe ſe flatter que V. M. voudra bien ſe rendre à ces raiſons.

Puiſſe la deſtinée, qui veille ſur les grands hommes, conſerver V. M. dans l'année où nous allons entrer, & dans celles qui la ſuivront ! Puiſſe-t-elle, en pacifiant le nord, mettre le comble à ſes ſuccès & à ſa gloire ! Ce ſont les vœux de celui qui ſera toujours avec la plus vive reconnoiſſance & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CIX.

Du Roi.

Ce 16 décembre 1773.

MOnſieur de Crillon m'a rendu votre Crillonnade qui m'a mis au fait de l'hiſtoire de tous les Crillon du comtat d'Avignon. Il ne s'arrête point ici & pourſuivra ſon voyage en Ruſſie, de ſorte que ſur votre parole je le crois, & le prends pour le plus ſage des Crillon, perſuadé que vous avez toiſé & calculé toutes ſes courbes,

ainſi que ſes angles d'incidence. Il trouvera Diderot & Grimm en Ruſſie tout occupés de l'accueil favorable que l'impératrice leur a fait, & des choſes dignes d'admiration qu'ils y ont vues. On dit que Grimm pourroit bien ſe fixer dans ce pays, qui deviendra l'aſile des Chaumeix & des encyclopédiſtes.

Il paroît ici un Dialogue des Morts dont les interlocuteurs ſont la Vierge & la Pompadour. On l'attribue à différens auteurs; je vous l'enverrai, ſi vous ne l'avez pas. Cependant la crainte de ſcandaliſer vos viſiteurs de lettres ou vos illuſtres commis des poſtes, m'empêche de haſarder le paquet.

M. Guibert a paſſé par Ferney, où l'on aſſure que Voltaire l'a converti, c'eſt-à-dire l'a fait renoncer aux erreurs de l'ambition, lui faiſant abjurer le métier affreux de bourreau mercenaire, pour le rendre ou capucin ou philoſophe; de ſorte qu'il aura déjà publié une déclaration comme Greſſet, avertiſſant le public qu'ayant eu le malheur d'écrire un ouvrage de tactique, il s'en repentoit du fond de ſon cœur, en y joignant l'aſſurance que de ſa vie il ne donneroit des règles de meurtres, d'aſſaſſinats, de ruſes, de ſtratagêmes & de pareilles abominations. Pour moi, dont la converſion n'eſt pas avancée, je vous prie de me donner les détails de celle de Guibert, pour amollir mon cœur & pénétrer mes entrailles.

Nous avons ici la landgrave de Darmſtadt qui revient de Pétersbourg, où elle a marié ſa fille : elle ne tarit point ſur les louanges de l'impératrice, ni ſur toutes les belles fondations que cette princeſſe a faites dans ce pays. Voilà ce que c'eſt que de voyager. Pour nous qui vivons comme des rats de cave, les nouvelles ne nous viennent que de bouche en bouche, & le ſens de l'ouie ne vaut pas celui des yeux. Je fais en attendant des vœux pour le ſage Anaxagoras, & je dis à Uranie : C'eſt à toi de ſoutenir ton premier apôtre, pour maintenir une lumière ſans laquelle un grand royaume tomberoit dans les ténèbres ; & je dis au grand Demiurgos : Conſerve toujours le bon d'Alembert dans ta ſainte & digne garde.

LETTRE CX.

Du Roi.

Ce 7 janvier 1774.

VOus pouvez être ſans appréhenſion pour ma perſonne ; je n'ai rien à craindre des jéſuites, le cordelier Ganganelli leur a rogné les griffes, il vient de leur arracher les dents machelières, & les a mis dans un état où ils ne peuvent ni égratigner ni mordre, mais bien inſtruire la jeuneſſe, de quoi ils ſont plus capables que toute la maſſe des *cuculati*. Ces gens,

il eſt vrai, ont tergiverſé pendant la dernière guerre; mais réfléchiſſez à la nature de la clémence. On ne peut exercer cette admirable vertu à moins que d'avoir été offenſé; & vous philoſophes, vous ne me reprocherez pas que je traite les hommes avec bonté & que j'exerce l'humanité indifféremment envers tous ceux de mon eſpèce, de quelque religion & de quelque ſociété qu'ils ſoient. Croyez-moi, pratiquons la philoſophie & métaphyſiquons moins. Les bonnes actions ſont plus avantageuſes au public que les ſyſtêmes les plus ſubtils & les plus déliés de découvertes dans leſquelles pour l'ordinaire notre eſprit s'égare ſans ſaiſir la vérité. Je ne ſuis pas cependant le ſeul qui ait conſervé les jéſuites; les Anglois & l'impératrice de Ruſſie en ont fait tout autant; & même dans ces trois États, Londres fait corps enſemble. Voilà pour les jéſuites.

Pour M. Guibert, j'ai cru qu'il avoit abjuré ſon art inhumain entre les mains de Voltaire. Je n'ai pas eu le temps d'entendre ſa tragédie, il m'a dit qu'il méditoit pour l'année prochaine un voyage au nord, qu'il paſſeroit par ici, & qu'alors il me liroit ſa pièce. Je ne ſuis fait que pour admirer & non pour critiquer ceux qui en ſavent plus que moi: quelques vers compoſés pour mon amuſement dans une langue étrangère ne me rendent pas aſſez préſomptueux pour me croire maître de l'art; la tra-

gédie m'a paru ſur-tout difficile à traiter ; je n'ai pas eu le courage de m'eſſayer en ce genre, parce qu'il ne ſouffre rien de médiocre, & qu'il faut un eſprit plus libre de ſoins que le mien pour ſe flatter d'y réuſſir.

A propos d'ouvrages nouveaux, j'ai lu celui d'Helvétius, & j'ai été fâché pour l'amour de lui qu'on l'ait imprimé. Il n'y a point de dialectique dans ce livre, il n'y a que des paralogiſmes & des cercles de raiſonnemens vicieux, des paradoxes & des folies complètes, à la tête deſquelles il faut placer la république Françoiſe. Helvétius étoit honnête homme, mais il ne devoit pas ſe mêler de ce qu'il n'entendoit pas ; Bayle l'auroit envoyé à l'école, pour étudier les rudimens de la logique, & cela s'appelle des philoſophes ! Oui, dans le goût de ceux que Lucien a perſifflés. Notre pauvre ſiècle eſt d'une ſtérilité affreuſe en grands hommes comme en bons ouvrages. Du ſiècle de Louis XIV, qui fait honneur à l'eſprit humain, il ne nous eſt reſté que la lie, & dans peu il n'y aura plus rien du tout.

Diderot eſt à Pétersbourg, où l'impératrice l'a comblé de bontés. On dit cependant qu'on le trouve raiſonneur ennuyeux ; il rabâche ſans ceſſe les mêmes choſes. Ce que je ſais, c'eſt que je ne ſaurois ſoutenir la lecture de ſes livres, tout intrépide lecteur que je ſuis ; il y règne un ton ſuffiſant & une arrogance qui ré-

volte l'inſtinct de ma liberté. Ce n'étoit pas ainſi qu'écrivoient Ariſtote, Cicéron, Lucrèce, Locke, Gaſſendi, Bayle, Newton. La modeſtie va bien à tout le monde, elle eſt le premier mérite du ſage : il faut raiſonner avec force, mais ne pas décider impérieuſement. Cela vient de ce qu'on veut être tranchant, l'on croit qu'il ſuffit de prendre un ton déciſif pour perſuader ; ce ton peut aider à la déclamation, mais il ne ſe ſoutient pas à la lecture. Quand on a le livre à la main, on juge des raiſons, & l'on ſe moque de l'emphaſe : l'auteur a beau ſe targuer, on l'apprécie & on réduit ſes argumens à leur juſte valeur. Je m'apperçois que ma lettre eſt bien longue, j'en ai honte, je vous en demande pardon. En finiſſant je n'ajouterai qu'un mot, ce ſont mes vœux pour la conſervation & la proſpérité d'Anaxagoras, tant pour cette année que pour une longue ſuite d'autres.

Sur quoi je prie la Nature & l'Eſprit qui préſident au grand Tout, de vous conſerver dans leur ſainte garde.

P. S. Pour votre Crillon, il eſt allé crillonner en Ruſſie ; il y a un mois qu'il n'en eſt plus queſtion chez nous.

LETTRE CXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 février 1774.

SIRE,

JE reſſemble au maître de philoſophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière ; j'ai lu, comme ce grand philoſophe, *le docte traité que Sénèque a fait de la colère*, & je conviens avec V. M., au ſujet des jéſuites dont elle ſe fait le général, que s'il n'y avoit point de coupables, il n'y auroit point de clémence. On aſſure d'ailleurs que les jéſuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour V. M. le tort déja un peu vieux des jéſuites de Siléſie ; & V. M. ne ſauroit mieux faire que de reſſembler à Dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, ſur-tout quand il ſe ſauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'eſt-à dire bien fâchés ; & d'autant plus fâchés, que V. M. ayant l'honneur & le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'obſerve très-bien, qu'être utiles dans ſes États, ſans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui alloient à la meſſe & à confeſſe.

Vous prétendez, Sire, que Diderot ne l'eſt pas autant ; je ne le nierai pas à V. M. ; mais

s'il paſſe par Berlin, je déſire que V. M. lui permette d'approcher d'elle ; j'oſe l'aſſurer qu'elle jugera plus favorablement de ſa perſonne que de ſes ouvrages, & qu'elle lui trouvera, avec beaucoup de fécondité, d'imagination & de connoiſſances, une chaleur douce & beaucoup d'aménité.

Je conviens avec V. M. qu'il y a dans l'ouvrage de M. Helvétius bien des opinions fauſſes & haſardées, bien des redites & des longueurs ; que ce ſont plutôt des matériaux qu'un ouvrage, & que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près. Mais il y a, ce me ſemble, quelques vérités utiles & bien rendues, & l'ouvrage auroit d'ailleurs quelque prix à mes yeux, ne fût-ce que par la juſtice qu'il rend à V. M.

Notre ſiècle, j'en conviens encore avec V. M., ne vaut pas le ſiècle de Louis XIV pour le génie & pour le goût ; mais il me ſemble qu'il l'emporte pour les lumières, pour l'horreur de la ſuperſtition & du fanatiſme, pour l'amour des connoiſſances utiles ; & ce mérite, ce me ſemble, en vaut bien un autre.

M. de Guibert, Sire, n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puiſé les leçons dans les ouvrages & les États de V. M. ; il eſpère que V. M. lui permettra de venir encore l'entendre & l'admirer, quand les circonſtances le lui permettront, & recevoir ſes

conſeils ſur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je ſuis perſuadé de toutes les belles choſes que Diderot & Grimm écrivent ſur la Sémiramis du nord. Il me ſemble pourtant que ces Ruſſes, qui, comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à V. M., ſe laiſſent manger à Spa par les chevaux, commencent à ſe laiſſer manger par les janiſſaires. Si V. M. ne vient à leur ſecours pour renvoyer les Turcs & les Ruſſes chez eux, je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Ruſſes ni Turcs, & ce ſeroit grand dommage. Je me ſouviens qu'après la bataille de Zorndorf, où V. M. avoit aſſommé 30,000 Ruſſes, un grand Danois me diſoit froidement : *Il n'y a pas de mal; il eſt ſi aiſé à Dieu de refaire des Ruſſes !*

J'ai grand déſir de lire le Dialogue dont V. M. me fait l'honneur de me parler, & dont la bienheureuſe Vierge Marie eſt un des interlocuteurs. Ne pourroit-elle pas trouver quelqu'occaſion de me l'envoyer, ſans qu'il paſsât par les mains des Cerbères ?

M. le comte de Crillon, Sire, eſt digne des bontés & de l'eſtime de V. M., par ſon ardeur pour s'inſtruire, par ſes connoiſſances, par ſes vertus, & par ſon reſpect pour les grands hommes. C'eſt le ſentiment que vous inſpirez, & avec lequel je ſerai toute ma vie, ainſi qu'avec la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE CXII.

Du Roi.

Ce 11 mars 1774.

VOus pouvez être entiérement tranquille ſur le ſujet des jéſuites qui ne ſont plus jéſuites que chez moi. Ils ſont plus néceſſaires que vous ne le penſez en France, pour l'éducation de la jeuneſſe dans un pays où les maîtres ſont rares, & où parmi les laïques, on auroit bien de la peine à en trouver, ſur-tout dans la Pruſſe occidentale. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez d'accord avec moi, qu'on ne peut exercer la clémence qu'après avoir été offenſé. Je ſuis fort étonné des remèdes dont le roi de Sardaigne ſe ſert pour ſes fluxions, & je croirois preſque, que c'eſt un conte fait à plaiſir. Pour moi j'ai eu la goutte, dont je me ſuis guéri par le régime, ſans invoquer S. Antoine de Padoue. Il eſt bien ſûr qu'un homme qui ſe ſert de remèdes qu'on dit que le roi de *** a pris, n'eſt pas fait pour être entouré par des d'Alembert & des La Grange. Notre académie a ſi peu à perdre, que nous devons conſerver les bons ſujets que nous avons, ſans nous en départir.

Les lettres de Pétersbourg nous annoncent que Diderot & Grimm ſont ſur leur départ ; leur intention eſt de paſſer par Varſovie, avant

de ſe rendre ici ; je ſuppoſe qu'ils pourront arriver au commencement du mois d'avril ; je les verrai certainement à leur paſſage, & je vous écrirai ſur Diderot quand je lui aurai parlé, avec toute la ſincérité que vous me connoiſſez. J'aurois ſouhaité, pour la mémoire du bon M. Helvétius, qu'il eût pu conſulter quelques-uns de ſes amis ſur ſon ouvrage, avant que de le publier. Il me ſemble qu'il s'étoit formé un certain ſyſtême en faiſant ſon livre ſur l'eſprit, qu'il a voulu ſoutenir par ce dernier ouvrage, ce qui a produit les fautes que tous les ouvrages ſyſtématiques font ordinairement commettre ; c'eſt faire des efforts inutiles que de vouloir donner aux paradoxes les caractères de la vérité. Je verrai, quand Grimm paſſera ici, s'il voudra ſe charger de ce Dialogue de la Vierge Marie jouant un ſi beau rôle. Je crains, quand vous l'aurez lu, que vous ne diſiez : N'eſt-ce que cela ? Ce Dialogue n'eſt bon que pour amuſer un moment.

Il paroît ici une nouvelle brochure de Voltaire ſous le titre du *Taureau blanc*, écrite avec toute la gaieté & la fraîcheur qu'il a eue dans ſa jeuneſſe ; la fin en eſt édifiante : le taureau redevient homme & même roi. Toutes les fois qu'il a fait des ſottiſes & qu'il les répare, le peuple s'aſſemble autour de ſon palais & s'écrie : Vive notre grand roi qui n'eſt plus bœuf ! Si vous n'avez pas cet ouvrage à Paris, il y aura moyen

de-vous le faire tenir par la même voie. J'attends ici le non-converti Guibert, qui ſera bien reçu lui & ſa tragédie, & je ne doute pas que cet ouvrage, dont quelques perſonnes m'ont parlé, ne mérite d'être approuvé. Pour M. de Crillon, il a eu le nez gelé à Pétersbourg : mais heureuſement à l'aide de la neige on le lui a ſauvé ; il doit repaſſer ici ce printemps, dirigeant ſa route par la Laponie, la Suède & le Danemarck : lui & le prince de Salm pourront bien revenir glacés ici ; nous aurons tout le ſoin poſſible de les dégeler, & de les remettre, s'il eſt poſſible, dans leur état naturel. Pour moi, qui ne ſuis point à la glace & qui vous eſtime très-chaudement, je fais des vœux pour que le grand Demiurgos protège Anaxagoras, & ſur ce, &c.

LETTRE CXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 25 avril 1774.

SIRE,

CE n'eſt point pour V. M. que je crains le rétabliſſement des *ci-devant ſoi-diſant jéſuites*, comme les appelloit le feu parlement de Paris ; quel mal en effet pourroient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les François & les Suédois réunis, n'ont pu dépouiller d'un

d'un ſeul village ? Mais je crains, Sire, que d'autres princes que vous, qui ne réſiſteroient pas de même à toute l'Europe, & qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'aient un jour la fantaiſie de vous en emprunter de la graine pour la reſſemer chez eux. Je déſirerois, Sire, que V. M. fît un édit, pour défendre à jamais dans ſes États l'exportation de la graine jéſuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore ſi on a défendu à M. de Guibert l'exportation de ſa perſonne dans les États du nord ; mais je ſais qu'il n'aura pas l'honneur de faire ſa cour cette année à V. M., comme il le déſiroit & l'eſpéroit. Il ſouhaitoit ardemment de revoir les manœuvres admirables de vos troupes, il ſouhaitoit ſur-tout de revoir le Dieu qui fait mouvoir cette belle & grande machine, & de ſoumettre ſa tragédie du *Connétable de Bourbon* au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars.

M. le comte de Crillon ſera plus heureux, Sire ; il aura le bonheur de revoir V. M., il lui dira des nouvelles de ces Ruſſes qui devroient bien faire la paix, & de ces Suédois qui feront bien de ne point faire la guerre ; mais ce qui m'intéreſſe infiniment, il me dira des nouvelles de V. M., & lui renouvellera l'hommage des ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau M. le comte de

Crillon aux bontés de V. M. ; j'oſe lui répéter, que plus elle le connoîtra, plus elle l'en trouvera digne, & qu'elle le diſtinguera de cette horde de jeune nobleſſe Françoiſe, qui lui a donné à juſte titre ſi mauvaiſe opinion du reſte.

On m'écrit que Diderot eſt à La Haye ; la maladie du pays le preſſoit de revenir en France : j'aurois fort déſiré que V. M. l'eût vu & jugé, & je ſuis perſuadé qu'il lui auroit plu, par la douce chaleur de ſa converſation & par l'aménité de ſon caractère.

Je ſuis chargé, Sire, de préſenter à V. M. une requête de la part d'un jeune-homme du plus grand mérite, nommé M. de Villoiſon, que ſon profond ſavoir a fait recevoir à l'académie des belles-lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans ; il eſt à cet âge ce que les Grotius, les Petau, les Scaliger, ont été à cinquante, mais avec plus de goût & d'eſprit que ces meſſieurs. Il ſeroit très-flatté d'obtenir une place d'aſſocié étranger dans l'académie que la protection de V. M. rend ſi floriſſante. Il vient de donner un ouvrage ſur Homère, que tous les ſavans regardent comme un prodige de ſavoir & de travail, & qu'il prendroit la liberté de préſenter à V. M., s'il ne craignoit que le grec dont cet ouvrage eſt hériſſé, ne la fît reculer deux pas en arrière. J'oſe aſſurer à V. M. que le nom de ce rare jeune-homme ne déparera

point la liſte de ſon académie ; & je lui demande cet honneur pour M. de Villoiſon.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de parler à V. M. du poëme de *Guillaume*, qui m'a paru intéreſſant & bien écrit ; l'auteur déſire de le perfectionner par les conſeils des gens-de-lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles ; il ſouhaiteroit en conſéquence de faire le voyage de Paris ; & je ſuis perſuadé, Sire, que ce voyage ſeroit très-avantageux pour M. Bitaubé, que ſon poëme y gagneroit beaucoup, ainſi que d'autres ouvrages qu'il ſe propoſe de publier, & qu'il recueilleroit à Paris de nouvelles richeſſes littéraires dont il pourroit faire un très-bon uſage dans ſes travaux pour l'académie.

J'attends, Sire, avec impatience ce Dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui V. M. ſait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taureau blanc* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, & qui m'a fait beaucoup rire ; le grand roi qui n'eſt plus bœuf, les prophètes changés en pies, & qui n'en parlent que mieux, & mille autres traits de gaieté, ſont inconcevables dans un homme de 80 ans, & dans l'auteur de la Henriade & d'Alzire. Il faut dire avec Térence : *Homo homini quid præſtat ! Qu'il y a de diſtance entre un homme & un autre !* Ce proverbe, Sire, eſt plus fait pour V. M. que pour perſonne. Ceux qui, comme moi, ſont dans la claſſe com-

mune, ne peuvent même eſpérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'eſt un ſentiment qu'ils partagent avec tout le reſte de leur malheureuſe & chétive eſpèce.

Leur conſolation eſt d'avoir des pareils, même dans les eſpèces, comme l'on dit, *les plus haut hupées*. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à V. M. de la dévotion d'un certain prince d'Italie à S. Antoine de Pade eſt très-vrai, & n'eſt que trop vrai, malheureuſement pour ce prince, & heureuſement pour l'académie de Berlin, qui conſervera M. de La Grange, & qui ſe paſſera de S. Antoine de Pade.

V. M. a ſans doute déja appris que M. de La Grange vient de remporter, pour la cinquième ou ſixième fois, car j'en ai perdu le compte, le prix de notre académie des ſciences de Paris. Je ne puis trop me féliciter d'avoir procuré à l'académie de Berlin un homme d'un talent ſi éminent & ſi rare, & plus eſtimable encore par ſa modeſtie & par la douceur de ſon caractère que par ſon ſavoir & ſon génie.

Je m'apperçois toujours trop tard, que j'abuſe du temps précieux de V. M. & je finis en lui renouvellant les très-humbles aſſurances de la vénération profonde & de l'attachement inviolable avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE CXIV.

Du Roi.

Ce 15 mai 1774.

TAnt de fiel entre-t-il dans le cœur d'un vrai ſage ? diroient les pauvres jéſuites, s'ils appreneient comme dans votre lettre vous vous exprimez ſur leur ſujet. Je ne les ai point protégés tant qu'ils ont été puiſſans; dans leur malheur je ne vois en eux que des gens-de-lettres qu'on auroit bien de la peine à remplacer pour l'éducation de la jeuneſſe. C'eſt cet objet précieux qui me les rend néceſſaires, parce que de tout le clergé catholique du pays, il n'y a qu'eux qui s'appliquent aux lettres : auſſi n'aura pas de moi un jéſuite qui voudra, étant très-intéreſſé à les conſerver.

Depuis que je vous ai écrit, un grand phénomène encyclopédique en décrivant une ellipſe, a friſé les bords de notre horiſon ; les rayons de ſa lumière ne ſont pas parvenus juſqu'à nous ; les aſtronomes de Stettin l'ont obſervé & ont calculé ſa marche, qui ſe dirigeoit ſur Hambourg ; les obſervateurs de La Haye l'ont depuis vu ſur leur horiſon, d'où ſon influence bénigne s'eſt répandue ſur les libraires Hollandois. Pompée fut aſſez heureux pour voir & pour entendre Poſidonius, quoique

le philoſophe eût la goutte ; pour moi je n'ai vu ni entendu le grand Diderot, quoi qu'il fût plein de ſanté ; mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Athènes, & la fatalité encyclopédique qui décide du deſtin des hommes, ne m'a pas favoriſé, apparemment parce que je protège les jéſuites. Votre brave Crillon, après avoir crillonné en Ruſſie, en Finlande, en Laponie, en Suède, en Danemarck, vient d'arriver à Berlin. Je m'imagine qu'il faudra l'échauffer pour refondre tout l'air congelé qu'il a reſpiré en chemin ; il voyage en compagnie d'un prince Salm, qui eſt fort aimable & qui a remporté l'approbation de toutes les cours où il s'eſt produit. Votre Crillon peut avoir des qualités occultes admirables, mais on le trouve un peu ennuyeux, & il n'y a que les bâilleurs qui s'amuſent avec lui. Ce n'eſt pas moi qui parle ; pour avoir vu un homme une fois, on ne décide pas de lui ; mais c'eſt le public qui juge ainſi, & je ne ſuis que ſon écho. J'attendrai intrépidement M. Guibert & ſa tragédie, tant que le Ciel me donnera vie, diſpoſé à applaudir à l'un & à l'autre autant que les élans d'admiration peuvent s'exhaler d'une ame tudeſque. Vous le ſavez, le père Bouhours l'a dit, que nous avons la forme furieuſement enfoncée dans la matière ; il faut des ſecouſſes fortes pour mettre nos fibres groſſières en vibration, & encore quand nous avons

cette perception, elle n'eſt pas de la vingtième partie auſſi forte que les tranſports & les extaſes & les convulſions qu'éprouve l'ame d'un petit-maître François; ſon ſang eſt du vin de Champagne mouſſeux, ſes nerfs ſont plus fins que des toiles d'arraignées, ſon *ſenſorium* eſt auſſi facile à ébranler qu'une girouette au ſouffle du zéphir. C'eſt à de tels juges qu'il faut offrir du beau, de l'élégant, du parfait, & non à des maſſes à demi animées.

Notre académie ne doit pas être rangée ſous cette catégorie, elle eſt compoſée d'étrangers qui ont le droit de penſer & qui peuvent avoir quelques prétentions modeſtes à l'eſprit. Votre M. La Grange brille par des choſes admirables, des *a* plus *b* auxquels je n'entends goutte, ni le roi de Sardaigne non plus. Je ne ſais ſi ce dernier ſe livre à préſent à la dévotion tranſcendante & myſtique; au moins étant encore duc de Savoie il n'y penſoit pas. Je le plains, c'eſt tout ce que je puis faire; car la grande dévotion ou des tranſports au cerveau ſont à mon ſens des ſynonymes, ſi la dévotion n'eſt pas pire; car elle reſte, & les tranſports ſe perdent auſſi-tôt que la fièvre eſt calmée. Mais pour en revenir à notre académie, je ne doute pas qu'elle n'accepte avec plaiſir le nouveau confrère que vous lui offrez; il leur ſera propoſé, & muni de votre recommandation, l'académie auroit auſſi mauvaiſe grâce à le refuſer, que ſi Charles XII eût

rejeté un officier approuvé par le grand Condé. Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois d'un valétudinaire, qui tant que durera ſon exiſtence, s'intéreſſera au ſort & à la proſpérité de l'Anaxagoras moderne. Sur ce, &c.

LETTRE CXV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 1 juillet 1774.

SIRE,

LA dernière fois que V. M. me fit l'honneur de m'écrire, elle étoit près de partir pour toutes ſes revues. Je les crois finies actuellement, & V. M. de retour dans ſa retraite philoſophique, où je viens un moment la troubler pour lui renouveller mes profonds reſpects & ma vive reconnoiſſance.

Il s'eſt paſſé chez nous un grand événement depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. Nous en attendons les ſuites, politiques, civiles, morales, littéraires, philoſophiques, & ſur-tout économiques. On nous en promet beaucoup, & c'eſt de quoi nous avons le plus de beſoin. L'inoculation du roi & de la famille royale, à laquelle on étoit bien éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la raiſon eſt écoutée, & donne tout-à-la-fois bon eſpoir & bon exemple. Qu'on nous préſerve

de la guerre, des fanatiques & des frippons, & tout ira bien.

Je ne penſe pas qu'on redemande jamais de France des jéſuites à V. M. Je plains bien l'Allemagne catholique de n'avoir pas mieux que ces intrigans ignorans pour l'inſtruction de la jeuneſſe. V. M. ne me rend pas juſtice, ſi elle croit que j'ai du fiel contre eux. Perſonne au contraire ne s'eſt élevé avec plus de force contre la barbarie avec laquelle les individus de cette eſpèce ont été traités en France. Mais je voudrois qu'en rendant les particuliers auſſi heureux qu'ils peuvent l'être ſans ſe mêler de rien, on ne fournît jamais au corps les moyens de renaître, ſur-tout dans les pays où il ne peut être que dangereux, & où il n'a jamais été autre choſe. Si tous les princes étoient des Fréderic, je verrois l'Europe pavée de jéſuites ſans les craindre ou ſans m'en ſoucier; mais les Fréderic paſſent, & les jéſuites reſtent.

Je ſuis fâché que le *phénomène encyclopédique* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, n'ait fait que raſer l'horiſon de Berlin. Je ſuis perſuadé que V. M. en l'obſervant de plus près, l'auroit trouvé digne de quelqu'attention. Je l'avois fort exhorté & fort invité à ſe laiſſer voir du plus grand aſtronome de notre ſiècle; je l'avois aſſuré que les lunettes de cet aſtronome étoient très-bénévoles, quoique très-exactes. Il a eu peur de l'aſtronome, & j'en ſuis fâché;

car je ſuis bien ſûr que l'aſtronome n'auroit pas été mécontent de ſon obſervation, & qu'il m'auroit fait l'honneur de m'écrire : j'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique*.

Le jeune Crillon n'eſt pas un auſſi grand phénomène ; mais j'oſe aſſurer V. M. qu'il n'en a pas moins ſon prix, & je déſirerois fort auſſi que V. M. eût pu le juger par elle-même. Si les Ruſſes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Ruſſes. Je voudrois pouvoir faire part à V. M. d'une lettre qu'il m'a écrite, & dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos États. Je ne répondrois pourtant pas que les Ruſſes fuſſent contens de cette lettre ; car aſſurément il ne penſe & ne parle pas d'eux comme de V. M.

Quant à M. de Guibert, V. M. n'entendra pas cette année ſa tragédie ; il me paroît parler ton ſur lequel elle me fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage & l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à ſa perſonne, & je crois, Sire, que V. M. penſeroit de même de la pièce. Je vois avec une ſorte de douleur que V. M. eſt depuis quelque temps peu favorable à la nation Françoiſe ; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, & perſonne ne voit mieux que moi les atrocités & les abſurdités de toute eſpèce qui déshonorent ma chère patrie.

Mais Dieu avoit dit qu'il pardonneroit à Sodome s'il s'y trouvoit ſeulement dix juſtes ; & il me ſemble que la pauvre France n'en eſt pas encore à ce point d'indigence & de diſette. Si le père Bouhours a dit une ſottiſe, il faut la pardonner à ceux qui ne font pas plus de cas que V. M. des jugemens & des écrits du père Bouhours.

M. de Villoiſon me charge de mettre aux pieds de V. M. ſon profond reſpect & ſa vive reconnoiſſance. Il attend, ainſi que moi, avec impatience, la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire, en l'admettant dans ſon académie.

Je ſuis avec tous les ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LETTRE CXVI.

Du Roi.

Ce 28 juillet 1774.

VOus avez deviné juſte. Il y a trois ſemaines que je ſuis de retour de mes courſes & que je jouis ici de la ſatisfaction de poſſéder la ducheſſe de Brunſwick, à laquelle j'ai fait entendre le *Duc de Foix* & *Mithridate* déclamés par Aufrène. J'avois appris encore avant mon départ la mort de Louis XV, dont j'ai été ſin-

cérement touché ; c'étoit un bon prince, un honnête homme, qui n'eut d'autre défaut que de ſe trouver à la tête d'une monarchie dont le ſouverain doit avoir plus d'activité qu'il n'en avoit reçu de la nature. Si tout n'a pas été également bien pendant ſon règne, il faut l'attribuer à ſes miniſtres plutôt qu'à lui. A préſent la malignité publique ſe déchaîne contre ce bon prince. Que l'inquiétude des François n'aille pas les mettre dans le cas des grenouilles de la fable que Jupiter punit de leur inconſtance ; mais c'eſt ce qu'ils n'ont pas à craindre. On dit des merveilles de Louis XVI ; tout l'empire des Welches chante ſes louanges. Le ſecret pour être approuvé en France, c'eſt d'être nouveau. Votre nation, laſſe de Louis XIV, penſa inſulter ſon convoi funèbre. Louis XV également a duré trop long-temps. On a dit du bien du feu duc de Bourgogne, parce qu'il mourut avant de monter ſur le trône, & du dernier dauphin par la même raiſon. Pour ſervir vos François ſelon leur goût, il leur faut tous les deux ans un nouveau roi ; la nouveauté eſt la déité de votre nation, & quelque bon ſouverain qu'ils aient, ils lui chercheront à la longue des défauts & des ridicules, comme ſi pour être roi on ceſſoit d'être homme.

Quel homme eſt ſans erreur, & quel roi ſans foibleſſe ?

Si j'étois M. de Sartines, je ferois afficher cette ſentence à toutes les places publiques

& aux coins de tous les carrefours. Les ſouverains nos devanciers, nous & nos ſucceſſeurs nous ſommes tous dans la même catégorie, des êtres imparfaits, compoſés d'un mêlange de bonnes & de mauvaiſes qualités; il n'y a que votre vice-dieu ſiégeant à la ville aux ſept montagnes qui ſoit infaillible & regardé comme tel par ceux qui ont une foi robuſte. Moi qui ai la foi débile & de petits nerfs comme le duc de Nivernois, quand je conſidère un Alexandre VI, tyran, barbare, hypocrite & inceſtueux, j'ai de la peine à reconnoître ſon infaillibilité: je range vos Suiſſes du paradis au niveau des autres hommes & cent piques au-deſſous des philoſophes.

Toutes ces réflexions puiſées dans la connoiſſance du cœur humain rendent indulgent, & ce ſupport que les hommes ſe doivent mutuellement, achemine à la tolérance. Voilà pourquoi vos ennemis les jéſuites ſont tolérés chez moi; ils n'ont point uſé du coutelet dans ces provinces où je les protège; ils ſe ſont bornés dans leurs collèges aux humanités qu'ils ont enſeignées. Seroit-ce une raiſon pour les perſécuter? M'accuſera-t-on pour n'avoir pas exterminé une ſociété de gens-de-lettres, parce que quelques individus de cette compagnie ont commis des attentats à deux cents lieues de mon pays? Les loix établiſſent la punition des coupables, mais elles condamnent en même

temps cet acharnement atroce & aveugle qui confond dans ſes vengeances les criminels & les innocens. Accuſez-moi de trop de tolérance, je me glorifierai de ce défaut ; il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne pût reprocher que de telles fautes aux ſouverains.

Voilà pour les jéſuites. A l'égard de M. de Crillon, ne vous fâchez pas de ce que je vous ai écrit ſur ſon ſujet : je le crois très-vertueux & tel que vous le dépeignez ; je ne ſuis pas aſſez téméraire pour juger du mérite d'un étranger ſans le connoître ; j'ai fait le rapporteur de la voix publique & de ce qu'on écrit de lui de Pétersbourg, du Danemarck, & d'autres lieux qu'il a traverſés pendant ſon voyage. Je me garde bien auſſi de prendre M. de Guibert pour un homme indifférent ; ce héros, quoiqu'en herbe, ſauvera peut-être un jour la France & remplira l'univers du bruit de ſes exploits. Cela ſe trouve dans le cas des poſſibilités, & par conſéquent cela peut arriver ; pour ſa tragédie, je n'en ai pas entendu le mot, je la crois bonne & excellente ſur la foi du charbonnier. D'Alembert a du goût, il a approuvé ce drame, donc je dois l'en croire ſur ſa parole. Pour l'inviſible Diderot, je ne ſais que vous en dire ; il eſt comme ces agens céleſtes dont on parle toujours & qu'on ne voit jamais. Un de ſes ouvrages me tomba naguère entre les mains ; j'y trouvai ces paroles : *Jeune-homme*,

prends & lis. Sur cela je fermai le livre, comprenant bien qu'il n'avoit pas été fait pour moi, qui ai paſſé ſoixante ans. Des lettres de Pétersbourg marquent que l'impératrice lui a fait faire un habit & une perruque, parce qu'il étoit fagoté de façon à ne pouvoir pas ſe produire à ſa cour ſans cette nouvelle décoration. Si après cette apologie, vous ne me croyez pas encore aſſez bon François, j'ajouterai pour ma juſtification que j'admire beaucoup vos Welches, quand ils ont du bon ſens & de l'eſprit; que je fais grand cas des Turenne, des Condé, des Luxembourg, des Gaſſendi, des Bayle, des Boileau, des Racine, des Boſſuet, des Deshoulières même; & dans ce ſiècle, des Voltaire & des d'Alembert; mais que ma faculté admirative ou admiratrice étant reſtreinte à de certaines bornes, il m'eſt impoſſible d'englober dans ces actes de vénération, des avortons du Parnaſſe, des philoſophes à paradoxes & à ſophiſmes, de faux beaux eſprits, des généraux toujours battus & jamais battans, des peintres ſans coloris, des miniſtres ſans probité, des &c. &c. &c. Après cette confeſſion, condamnez-moi, ſi vous le pouvez; & en ce cas je me ferai abſoudre par l'Arétin, qui loin d'admirer rien, paſſa ſa vie à tout critiquer.

Je ne ſais ſi Paris peut ſe comparer à Sodome, ou Sodome à Paris; toutefois il eſt certain que je n'aurois envie de brûler ni l'une

ni l'autre de ces villes, & que je dirois avec l'ange Ituriel : Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

Vivez heureux & content ſous le règne du ſeizième des Louis ! Que votre philoſophie vous ſerve à vous égayer ! c'eſt le plus grand bien qu'on en puiſſe attendre, & c'eſt celui que je vous ſouhaite ſincérement. Sur ce, &c.

LETTRE CXVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 12 ſeptembre 1774.

SIRE,

JE crois en ce moment V. M. plus occupée que jamais, & je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de ſe conclure entre la Ruſſie victorieuſe, & la très-ſublime & très-mépriſable Porte, doit donner à V. M. plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que ſoit la philoſophie, je ne ſais encore ſi elle doit ſe réjouir de cette paix, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien aſſurée que la tranquillité de l'Europe n'en ſouffrira pas ; car s'il falloit abſolument avoir la guerre, elle aimeroit encore mieux la voir entre les Turcs & les Ruſſes qu'entre des nations plus dignes de jouir & de profiter des avantages de la paix.

On aſſure que notre jeune monarque, en cela ſemblable

ſemblable à ſon aïeul, n'aime pas plus la guerre que lui ; & toute la France bénit dans ſon roi cette diſpoſition, ſi néceſſaire aux peuples ; diſpoſition dont V. M. donne l'exemple, quoi qu'en diſent ceux qui ne la connoiſſent pas, & qui ne veulent pas ſentir que plus l'on hait la guerre, plus on ſe tient prêt à la faire avec ſupériorité. C'eſt ce qui manquoit au roi que nous avons perdu, & ſur lequel V. M. penſe avec tant de vérité & de juſtice. La fermeté lui manqua ; ce défaut a cauſé les malheurs de ſon règne ; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son ſucceſſeur, qui ne règne que depuis quatre mois, montre une volonté bien décidée de faire le bien, & de ne vouloir que d'honnêtes gens pour miniſtres. Il y paroît par tous les choix qu'il a faits juſqu'à préſent. Il vient ſur-tout de prendre pour contrôleur-général un des hommes les plus éclairés & les plus vertueux de ce royaume ; & ſi le bien ne ſe fait pas, il faut en conclure que le bien eſt impoſſible. Les miniſtres qu'il a renvoyés étoient l'horreur de la nation, & leur expulſion a cauſé une joie univerſelle. D'autres grands frippons, quoique ſubalternes, mais dans des places importantes, ont auſſi été chaſſés ; & comme il en reſte encore quelques-uns, le public eſpère que le roi fera enfin maiſon nette. Je ne ſuis ni enthouſiaſte ni flatteur, mais je fais avec toute la France des vœux pour ce

prince, qui s'annonce d'une manière ſi déſirable.

Je ne parle plus des jéſuites ; j'eſpère que la conduite de V. M. à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont ſi peu pratiquée. Mais tout éloigné que je ſuis de leur vouloir aucun mal, au moins comme citoyens & comme hommes, je ſerois très-affligé de les voir comme jéſuites dans des États où ils pourroient faire à leur aiſe tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oſeront faire dans les États de V. M.

Quoi qu'on ait pu écrire de Ruſſie, de Danemarck même, & de Laponie ou d'Islande ſur M. de Crillon, je prends la liberté, Sire, de perſiſter dans ce que je penſe de lui, & je ſuis ſeulement fâché que le grand Fréderic ne l'ait pas aſſez vu pour lui rendre la juſtice que des juges aſſez peu redoutables lui ont refuſée.

Quant à M. de Guibert, comme V. M. le connoît, & que les Ruſſes & les Islandois n'en ont point écrit de mal, je ſuis encore plus tranquille ſur le jugement que j'en ai porté, après celui que V. M. en a porté elle-même. Il déſiroit beaucoup d'aller encore s'inſtruire & s'éclairer auprès de V. M. ; mais M. le duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus mauvaiſes raiſons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, & je conviens que tout ce que V. M. en dit n'eſt

que trop vrai. Cependant je crois que nos ſottiſes & notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère ; & ce qui étonnera peut-être V. M., c'eſt que pendant plus de ſix ſemaines que les ſpectacles ont ceſſé à Paris, depuis le commencement de mai juſqu'au 15 de juin, perſonne ne les a regrettés, n'y a penſé même, parce qu'on étoit occupé des grandes eſpérances que donnoit le nouveau règne, & que le roi commence à réaliſer. Tant il eſt vrai, ce me ſemble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles & plus raiſonnables, que de grands intérêts dont ils puiſſent s'occuper avec plus de ſérieux qu'ils n'en ſont ordinairement capables.

Je finis, Sire, en me reprochant les momens que je fais perdre à V. M., en lui ſouhaitant la ſanté, la paix & le bonheur, car elle n'a plus de gloire à déſirer; elle en a de toutes les ſortes, & de quoi faire la renommée de pluſieurs monarques.

M. de Catt rendra compte à V. M. de ce que j'ai fait à l'égard du ſculpteur qui déſire d'entrer à ſon ſervice. Je ne veux point ennuyer V. M. de ce détail.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CXVIII.

Du Roi.

Sans date du jour, octobre 1774.

MEs occupations ne ſont pas auſſi conſidérables que vous les imaginez ; la paix conclue avec les Turcs en diminue une partie, & après tout, l'homme eſt né pour l'ouvrage ; l'oiſiveté le rend non-ſeulement malheureux, mais ſouvent criminel. Vous n'avez pas lieu d'appréhender qu'il s'élève de nouveaux troubles dans le nord & vers l'orient de l'Europe. Nos envieux prennent leurs rêves pour des réalités & débitent des ſottiſes ; mais il faut être autant ſur ſes gardes ſur les ſottiſes politiques que ſur les théologales. Votre monarque, s'il aime la paix comme vous le ſuppoſez, pourra en donner des preuves en tranquilliſant ſes voiſins & pacifiant des diſſentions qui ſont près d'embrâſer le ſud de l'Europe. Ce prince paroît meſuré & ſage dans ſes démarches ; c'eſt un phénomène rare à ſon âge de réunir & de poſſéder des qualités qui ne ſont que le fruit d'une longue expérience.

Il paroît ici une pièce en vers ſous le titre de *Louis XV aux Champs-Élyſées*. Peut-être l'avez-vous déjà vue à Paris. Louis y eſt équitablement jugé par Minos ; ce ſont des poliſ-

ſonneries, & peut-être eſt-il contre l'étiquette de poliſſonner à l'occaſion de la mort d'un grand monarque ; mais tout ſert à ceux qui aiment à s'amuſer.

Je ne vous parle plus de M. de Crillon, que je reſpecte & honore comme un preux chevalier. Accordez-moi cependant qu'on peut avoir de bonnes qualités & être un brin ennuyeux, & il accompagnoit un prince de Salm qui étoit réellement aimable : celui-ci attiroit tous les regards, on s'entretenoit avec lui & on abandonnoit l'autre à ſes profondes méditations. Il faut creuſer votre Crillon pour y trouver ces tréſors cachés ; mais tout le monde n'aime pas à creuſer, principalement ſi c'eſt un oiſeau de paſſage ; tout le mal qui m'en arrivera, c'eſt que je ne connoîtrai pas à fond M. de Crillon.

J'ai entendu faire l'éloge de M. Turgot. On dit que c'eſt un homme ſage, honnête & appliqué. Tant mieux pour vos pauvres payſans, qu'il ſoulagera du fardeau des ſubſides, s'il a des entrailles. Le bon choix des perſonnes en place eſt ſans doute l'application la plus importante d'un ſouverain. Pour juger du règne d'un prince, il ne faut pas décider ſur un début de trois mois. Je recueille les actions du XVIe de vos Louis, & ſi je vis encore deux ou trois ans, ce ſera alors que je pourrai dire ce que j'augure de ſon règne. Je me rappelle les pro-

phéties de Voltaire au ſujet du roi de Danemarck ; elles n'ont pas été heureuſes : le plus ſûr eſt de prophétiſer après l'événement.

Voici une atteſtation de la conduite d'un jeune officier ; Voltaire la demande, & je vous l'envoie pour en faire je ne ſais quel uſage ; elle eſt du commandant de Wéſel : comme elle eſt en allemand, je vous en envoie la copie vidimée ſur l'original. Catt a des coliques, des courbatures, des fluxions, des eſquinancies, des hémorrhoïdes, des crampes, des veſſies, & je ne ſais quoi encore ; il ne m'a pas dit le mot du ſculpteur, ainſi j'ignore entiérement de quoi il eſt queſtion. Je fais des vœux pour votre ſanté, proſpérité & conſervation. Sur ce &c.

LETTRE CXIX.

A M. d'Alembert.

Paris, ce 31 octobre 1774.

SIRE,

MOnſieur Grimm, qui n'eſt de retour ici que depuis très-peu de jours, m'a remis de la part de V. M. un paquet contenant certain Dialogue entre deux dames, qui chacune de leur côté & à leur manière ont fait une fortune bien grande & bien ineſpérée, toutes deux d'ailleurs auſſi pucelles l'une que l'autre,

& même que la pucelle d'Orléans. Ce Dialogue m'a beaucoup diverti (*a*), & me feroit désirer beaucoup de voir un autre Dialogue en vers dont V. M. me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de sa part. Je ne doute pas que le grand seigneur qu'on y fait parler, & la grande reine (car elle avoit l'honneur de l'être) qui a l'honneur encore plus grand de se trouver dans certaine brillante généalogie, quoiqu'un peu suspecte; je ne doute point, dis-je, que ces deux illustres interlocuteurs ne conservent parfaitement leur personnage.

J'aimerois bien mieux lire ce Dialogue, que d'être occupé comme je le suis en ce moment, des *dissentions prêtes à embrâser le sud de l'Europe*, dont V. M. me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrois qu'ils fussent tous aussi pacifiques que V. M., & en même temps aussi prêts à faire la guerre; c'est le plus sûr moyen de l'éviter. Dieu nous préserve de ce fléau! Puisse-t-il au moins donner le temps à M. Turgot, notre nouveau contrôleur-général, de réparer le mal que nous souffrons depuis si long-temps! On a eu raison d'en faire l'éloge à V. M.; c'est assurément un des hommes

(*a*) C'est le *Dialogue entre la Vierge & la Pompadour*; il n'a jamais été imprimé.

les plus inſtruits, les plus laborieux, & les plus juſtes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, & d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il adminiſtre nos finances. Comme le roi paroît aimer la juſtice, la vérité, les honnêtes gens, & qu'il déteſte les flatteurs, les frippons & les hypocrites, j'eſpère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé & vertueux, & toute la France le ſouhaite pour le bonheur des peuples & pour la gloire du roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que ſon prédéceſſeur avoit caſſé. Celui qu'on y avoit ſubſtitué, étoit trop mal compoſé pour pouvoir ſubſiſter avec la confiance & la conſidération publiques, néceſſaires à des magiſtrats. Mais l'ancien avoit auſſi des reproches très-graves à ſe faire. Il faut eſpérer que la diſgrace où il a été pendant quatre ans, le rendra raiſonnable & ſage. Les fanatiques gémiſſent beaucoup de ſon rétabliſſement. C'eſt une raiſon pour qu'il ne ſoit plus à l'avenir ſuperſtitieux & fanatique, comme il ne l'a que trop été.

Je viens de mander à M. de Voltaire que V. M. a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à M. d'Étallonde, qu'il me paroiſſoit attendre avec impatience. Il eſt digne de V. M. de rendre juſtice à la conduite de ce

jeune-homme, ſi cruellement perſécuté, & je ne déſeſpère pas qu'un tel certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux.

Toutes les lettres de Rome & d'Italie aſſurent que la mort du pape eſt un chef-d'œuvre de l'apothicairerie jéſuitique. V. M. ne pourroit-elle pas fonder pour ces honnêtes gens dans leur collège de Breslau une chaire de pharmacie, dans laquelle ils paroiſſent être ſi verſés? L'élection du ſucceſſeur de Clément XIV ſera un grand événement pour eux; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connoiſſent ſi bien le ſavoir-faire de la ſociété, ne ſe réuniſſent pour engager le pape futur à laiſſer ce tréſor aux princes qui ne vont point à la meſſe, & qui n'auront point à craindre en communiant le ſort du pauvre empereur Henri VII, ſi bien régalé par le frère Sébaſtien de Monte-Pulciano.

Je ſuis très-affligé de l'état du pauvre Catt; c'eſt un fidèle ſerviteur de V. M., & bien digne de l'intérêt qu'elle prend à ſon malheur. Je lui écris en détail au ſujet du ſculpteur, ne voulant pas importuner V. M. de ce détail. Ce ſculpteur, Sire, a pris le parti d'aller lui-même inceſſamment à Berlin, à ſes propres frais & riſques, pour avoir l'honneur de ſe préſenter à V. M., pour s'aſſurer ſi ſes ſervices lui conviennent, & pour avoir l'honneur de lui propoſer lui-même ce qu'il déſire d'ob-

tenir d'elle en s'attachant à ſon ſervice. Il ſera parti dans le temps où V. M. recevra cette lettre, & il ne tardera pas à la ſuivre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CXX.

Du Roi.

Ce 15 novembre 1774.

J'Ai été d'autant plus fâché de la maladie de Catt, qu'elle eſt d'un genre ſingulier. Des hémorrhoïdes qui ne vouloient pas fluer, l'avoient mis dans l'état de Tiréſias, ſans qu'aucune déeſſe s'en fut mêlée. Les chirurgiens, qui ſe moquent des maux comme des déeſſes, prétendent le guérir par l'uſage des mouches cantharides qu'on lui applique ; il commence à revoir, mais la guériſon n'eſt pas encore complette. Peut-être la Vierge l'a-t-elle puni d'avoir fait copier je ne ſais quel Dialogue, & qu'ainſi je ſuis en partie cauſe de ce qui lui eſt arrivé. Ces ſottiſes que je vous envoie ne ſont bonnes qu'autant qu'elles amuſent celui qui les compoſe & qu'elles font rire ceux qui les liſent ; ce ſont les hochets de ma vieilleſſe qui me procurent quelques momens de gaieté.

Je ne ſais ce que je puis vous avoir mandé des troubles qui menacent le ſud, mais c'eſt à Tiréſias à les prédire. Moi, pauvre reclus

au fond du nord, je ne ſais pas trop ce qui ſe fera demain, bien moins encore dans un terme plus éloigné. Pour votre jeune roi, il ſe conduit ſagement ; ce que j'approuve ſur-tout en lui, c'eſt la volonté qu'il a de bien faire ; voilà tout ce qu'on peut prétendre de lui. Il a une grande tâche à remplir, & il ne pourra ſuffire à ſes devoirs qu'en ſe mettant bien au fait des choſes & en entrant dans un détail qui lui paroîtra étranger & nouveau, vu l'éducation qu'il a reçue. Que l'ancien parlement revienne, que le nouveau reſte, c'eſt un ſpectacle qui trouvera en moi un eſprit neutre & qui ne décidera qu'après qu'on aura vu la ſomme du bien ou du mal qui en réſultera. Nous autres acataleptiques, ne ſommes pas gens à précipiter nos jugemens. Nous ſommes convaincus que nos raiſonnemens nous trompent ſouvent, & qu'il n'eſt preſqu'aucune matière qu'on puiſſe diſcuter juſqu'au bout ; c'eſt par une ſuite de ce ſcepticiſme que je vous prie de ne pas ajouter foi légérement aux calomnies qu'on répand contre nos bons pères ; rien de plus faux que le bruit qui a couru de l'empoiſonnement du pape ; il s'eſt fort chagriné de ce qu'en annonçant aux cardinaux la reſtitution d'Avignon, perſonne ne l'en a félicité, & de ce qu'une nouvelle auſſi avantageuſe au ſaint-ſiège a été reçue avec autant de froideur. Une petite fille a prophétiſé qu'on l'empoiſonneroit tel jour :

mais croyez-vous cette petite fille inſpirée ? Le pape n'eſt point mort en conſéquence de cette prophétie, mais d'un deſſéchement total des ſucs : il a été ouvert, & l'on n'a pas trouvé le moindre indice de poiſon, mais il s'eſt ſouvent reproché la foibleſſe qu'il a eue de ſacrifier un ordre tel que celui des jéſuites à la fantaiſie de ſes enfans rebelles. Il a été d'une humeur chagrine & bruſque les derniers temps de ſa vie, ce qui, avec les débauches qu'il a faites, a contribué à raccourcir ſes jours. Voilà la ſociété juſtifiée, & ce qui en reſte n'aura beſoin ni d'arſenal pour le coutelet, ni de pharmacie pour les potions expéditives.

Après avoir fait l'apologie de l'innocence de ces prêtres, il me ſera bien permis d'y ajouter celle d'un pauvre officier que je vous ai adreſſée ; je ne m'attends pas qu'on y faſſe attention : ni plus ni moins nous aurons fait notre devoir. Cette abominable ſuperſtition eſt plus enracinée encore en France que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Vos évêques & vos prêtres n'en démordront pas ſi facilement ; ce ne ſera pas la raiſon qui les convertira ; la néceſſité qui les forcera à ne point perſécuter, eſt l'unique moyen qui reſte pour les réduire à la tolérance. Je ſouhaiterois bien que ma lettre fût ouverte & qu'elle tombât entre les mains de votre archevêque ; il béniroit Dieu de ce que ſa providence ne m'a pas fait naître ſur le trône des

Welches, & il en aimeroit d'autant plus Louis XVI.

Nous jouiſſons ici d'une tranquillité parfaite, & je me flatte que cette heureuſe ſituation pourra continuer ſi l'on eſt ſage. La paix eſt la mère des arts, il faut que le temple de Janus ſoit fermé pour les cultiver. C'eſt le temps que votre ſculpteur devoit prendre pour venir ici : les morceaux que j'ai vus de ſa façon ſont élégans & de bon goût. Il trouvera d'abord de l'ouvrage en arrivant : pourvu que ſa tête ſoit auſſi ſage que ſes mains ſont adroites, nous nous comporterons fort bien enſemble.

S'il vous faut des vers, en voici ; ce ſeront vos étrennes, cela eſt bon pour amuſer un moment & voilà tout. Je n'apprends rien de votre ſanté, ce qui me fait ſoupçonner qu'elle eſt bonne : conſervez-la ſoigneuſement, c'eſt l'unique vrai bien dont nous puiſſions jouir. Perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation de Protagoras que le philoſophe de Sans-Souci. Sur ce, &c.

LETTRE CXXI.

Du Roi.

Ce 14 décembre 1774.

LE ſculpteur eſt arrivé avec la lettre dont vous avez bien voulu le charger. Nous ferons notre accord & il ne manquera pas d'ouvrage. Je vous ſuis obligé du choix que vous en avez fait. Les morceaux que j'ai vus de lui ſont beaux, & je crois ſur votre témoignage ſa cervelle mieux organiſée que celle de ſon prédéceſſeur. J'aime mieux, s'il faut choiſir, moins d'art & un eſprit tranquille, que plus d'habileté & une inquiétude & une fougue perpétuelles, dont un artiſte déſole tous ceux qui ont à faire avec lui. A mon âge la tranquillité eſt ce qu'il y a de plus déſirable, & l'on ſent de l'éloignement pour tout ce qui la trouble.

Grimm qui eſt jeune, penſe autrement. Je le crois tout déterminé à ſe jeter dans les grandes aventures. Je ne m'attendois pas qu'il eût mon portrait en porcelaine, j'ignorois même qu'il exiſtât tel. Il faut être Apollon, Mars ou Adonis pour ſe faire peindre; & comme je n'ai pas l'honneur d'être un de ces meſſieurs, j'ai dérobé mon viſage au pinceau autant qu'il a dépendu de moi. Si pourtant vous voulez avoir de cette porcelaine, j'en ferai une petite pacotille à Ber-

lin, & je vous la ferai tenir la mieux conditionnée qu'il ſera poſſible. Tiréſias commence à recouvrer la vue, les organes n'ont pas été viciés, ſon mal n'a eu de cauſe qu'un ſang ardent porté avec véhémence à la tête par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes. Voilà des accidens auxquels la malheureuſe humanité eſt aſſujettie. Et qu'on nous diſe après cela, qu'il ne faut pas de philoſophie dans un des pires globes de cet univers ; il en faut beaucoup, mais plus pratique que ſpéculative ; la première eſt un beſoin, la ſeconde un luxe. Paſſez-moi, mon cher Pythagoras, cette aſſertion en faveur de l'eſtime que j'ai pour vous. Sur ce, &c.

LETTRE CXXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 15 décembre 1774.
(Anniverſaire de la bataille de Keſſelsdorf.)

SIRE,

IL faut, & je n'ai pas de peine à le croire, que tous les commis de toutes les poſtes d'Allemagne, ſans compter ceux des poſtes de France, aient été curieux de lire les vers que V. M. me fait l'honneur de m'envoyer ; car le paquet qui contenoit ces vers, & la lettre du 15 novembre qui y étoit jointe, ne me ſont parvenus qu'à plus de trois ſemaines de date. Ce retard, joint à un

rhumatiſme qui m'a privé pendant quelques jours de l'uſage de mon bras droit, m'a empêché de faire plus tôt à V. M. mes très-humbles & très-ſincères remerciemens ſur la charmante pièce dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'eſt en même temps un ouvrage plein de poéſie & d'imagination, & une ſatyre très-piquante & très-philoſophique de tous les déſordres dont nous autres malheureux Welches avons été les témoins & les victimes ; ſatyre qui a d'ailleurs un mérite très-rare dans des ouvrages de cette eſpèce, celui de n'exagérer rien, & de ne point paſſer les bornes de la juſtice & de la vérité. Je l'ai lue & relue, Sire, avec le plus grand plaiſir : je la relirai encore ; c'eſt à V. M. qu'il appartient de donner à ſes pareils de ſi utiles leçons (*a*). Je ſuis ravi de la bonne opinion que V. M. paroît avoir de notre jeune roi ; il la juſtifie tous les jours par de nouveaux actes de juſtice & de bienfaiſance. Je ne l'approcherai vraiſemblablement jamais, & ſûrement je n'aurai jamais rien à lui demander ; mais je fais des vœux pour ſa conſervation, & je ne puis m'empêcher de remarquer combien il eſt heureux pour l'humanité, que de toute la maiſon de Bourbon, les deux princes les plus dignes du trône ſoient préciſément les deux qui l'oc-

(*a*) C'eſt *Louis XV aux Champs-Élifées* ; cette pièce ſe trouve ci-devant tome VIII.

cupent aujourd'hui, le roi de France & le roi d'Eſpagne. Comme notre roi a le cœur droit & vertueux, on ne craint pour lui ni la ſéduction des flatteurs, ni celle des frippons; on ne craint que celle des hypocrites qui pourroient prendre le maſque de la vertu; mais heureuſement ces hypocrites ont ſi mal-adroitement montré ce qu'ils ſont, par la conduite ſcandaleuſe qu'ils ont eue dans la maladie du feu roi, qu'on eſt perſuadé que le jeune prince les a bien connus, & ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les inſtituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il ſe plaint lui-même. On eſpère au moins qu'il ne leur donnera pas ſa confiance.

Nous attendons un pape, & nous eſpérons qu'il ne laiſſera de jéſuites que dans les États de V. M., puiſqu'elle veut bien les y ſouffrir. Je ne ſuis point étonné que V. M. ne croie pas à l'empoiſonnement du pauvre pontife; elle ne pourroit garder un moment de ſi habiles apothicaires; mais toutes les nouvelles d'Italie ſont ſi poſitives & ſi bien circonſtanciées à ce ſujet, qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter. V. M. me fait l'honneur de me demander ſi je crois *cette petite fille inſpirée*. Je me flatte qu'elle me connoît aſſez pour ne pas me ſoupçonner d'ajouter foi à de pareilles inſpirations; mais ce que je crois plus volontiers, c'eſt que les frippons qui lui ont fait prédire la mort du pape, avoient

d'avance pris leurs meſures, ou étoient bien réſolus de les prendre, pour que la prédiction fût vraie. Ainſi, n'en déplaiſe à V. M., je dirai toujours comme Caton, qu'il faut *détruire Carthage*; mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoiſonneurs, s'ils ſont convaincus, il ſeroit barbare de rendre malheureux, & de réduire à la misère & au déſeſpoir les individus qui habitoient Carthage, & qu'il faut tâcher de transformer en bons & honnêtes citoyens ceux qui auroient été des jéſuites ambitieux & intrigans.

J'eſpère que le ſculpteur ſera arrivé, quand V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que V. M. ſera auſſi contente de ſa perſonne, qu'elle me paroît l'être de ſes talens & de ſes ouvrages; c'eſt un bon Flamand, droit & honnête, qui n'aura rien de plus à cœur que de ſe montrer digne des bontés de V. M. Il a dû remettre à V. M. une lettre dans laquelle je lui demande inſtamment une grâce, que je la prie de ne pas me refuſer : c'eſt de vouloir bien me donner ſon portrait, fait à ſa belle manufacture de porcelaine, & pareil au portrait en petit, très-beau & très-reſſemblant, que j'ai vu entre les mains de M. Grimm. Ce portrait, Sire, ſera pour moi l'étrenne la plus précieuſe que j'aie reçue de ma vie, & le préſent le plus cher dont V. M. puiſſe me gratifier & m'honorer.

Je travaillerai, Sire, avec tout le zèle poſ-

ſible, à faire rendre juſtice à l'officier auquel V. M. s'intéreſſe. J'ai déjà fait à ce ſujet, conjointement avec quelques amis honnêtes & auſſi zélés que moi, mais plus conſidérables & plus accrédités, des démarches qui, à ce que j'eſpère, ne ſeront pas infructueuſes; mais il faut du temps & de la prudence pour mener à bien cette affaire. Quand il en ſera temps, je ſaurai faire valoir, ſi je le crois néceſſaire, l'intérêt que V. M. veut bien y prendre, & j'eſpère que ſon nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux que je fais pour vous au commencement de l'année, qui va être, ſi je ne me trompe, la 36e de votre glorieux règne, & qui ne ſera qu'accroître les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance & de profond reſpect, avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE CXXIII.

Du Roi.

Ce 6 janvier 1775.

JE ſerois fort flatté, s'il étoit ſûr que mes mauvais vers vous euſſent amuſé un moment. Je crois que les commis des poſtes les auront lus, car ils ſont dans l'uſage d'ouvrir tous les paquets. Cette lettre-ci ne ſera pas ouverte,

puiſque Taffart, avec lequel le contrat eſt paſſé, vous la rendra, ainſi qu'une plus ancienne dont il eſt le porteur également. Je félicite les François de pouvoir être contens de leur roi ; je leur en ſouhaite toujours de ſemblables. Le poſte que ce prince occupe, eſt ſcabreux ; il a à faire à des milliers d'hommes, qui ont intention de le duper & de le pervertir ; s'il échappe aux uns, il eſt bien difficile qu'il ne devienne la victime des autres ; mais lorſque dans les ſouverains le cœur eſt bon & les intentions ſont droites, il faut avoir plus d'indulgence pour eux que pour d'autres individus, qui ſe trouvant moins expoſés aux embûches, peuvent les éviter plus facilement.

Vous voulez donc que le pape ait été empoiſonné ? Je ſais de ſcience certaine que toutes les lettres d'Italie qui arrivent chez nous ſe récrient contre le poiſon, & ne trouvent rien d'extraordinaire dans la mort de Ganganelli, à moins que ces Italiens n'aient double poids & double meſure, en écrivant en France ce qui peut y plaire, & ici ce qui nous convient le mieux : je n'y comprends rien ; toutefois il eſt ſûr que mes bons pères Siléſiens & Pruſſiens n'ont point trempé dans toutes ces horreurs. Pour Carthage je vous la ſacrifie, j'entends ce que Calvin nommoit Babylone, la hiérarchie & toutes les ſuperſtitions qui en dépendent : ce ſeroit un bien pour l'humanité que d'en déli-

vrer les hommes ; mais ni vous ni moi ne verrons cet heureux jour ; il faut des siècles pour l'amener, & peut-être qu'alors une nouvelle superstition remplacera l'ancienne ; car je suis persuadé que le penchant à la superstition est né avec l'homme.

Vous aurez ce portrait qui ne vaut pas certainement la peine de vous être envoyé & dont la matière fait tout le prix. Je crains avec raison que la philosophie protectrice de l'innocence n'échoue contre vos présidens à mortier, hérissés de formalités, & trop opiniâtrément attachés à leurs anciennes décisions pour se prêter à en modifier la rigueur. Ce pauvre Étallonde m'a la mine de demeurer déshérité, pour n'avoir pas bien su faire la révérence à une mauvaise confiture qu'un prêtre promenoit en cérémonie dans les rues d'Amiens ; il n'en est pas moins affreux que le sort des hommes dépende de telles niaiseries. Je vous souhaite, mon cher Anaxagoras, non-seulement une bonne nouvelle année, mais encore toutes les prospérités que vous pouvez désirer vous-même, sur-tout la santé, sans laquelle le reste se réduit à zéro. Sur ce, &c.

LETTRE CXXIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 7 février 1775.

SIRE,

JE me proſterne aux pieds de V. M., & je n'ai point d'expreſſions pour lui témoigner ma vive & tendre reconnoiſſance. M. Taſſart vient de me remettre les ſuperbes porcelaines que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer ; j'étois déjà trop content & trop honoré de l'écritoire qu'elle voulut bien me donner il y a quinze ans, le même jour où elle ſe couvroit de gloire dans les plaines de Lignitz ; mais V. M. veut ſans doute, & en cela elle n'aura point de violence à me faire, que je penſe à elle non-ſeulement en écrivant, mais en faiſant tous les matins mon déjeûné frugal, que j'accompagnerai d'actions de grâces pour elle, après avoir écrit ſur la belle boîte qui renferme ces porcelaines les deux mots ſi chers à mon cœur : *Dedit Fredericus.* Mais ſi je ne puis, Sire, vous exprimer ma ſenſibilité pour un ſi beau préſent, que pourrois-je vous dire pour peindre toute ma reconnoiſſance du beau portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre ? Je le porterai ſur moi ſans ceſſe, & la nuit je le mettrai au chevet de mon lit, à l'endroit où les dévots placent leur

crucifix & leur bénitier. Je conſerve précieuſement le portrait que V. M. voulut bien me donner il y a près de douze ans, & qui la repréſente à la tête de ſes armées ; celui que je viens de recevoir, Sire, vous repréſente dans votre cabinet, comme le philoſophe le plus aimable, & de la phyſionomie la plus auguſte & la plus noble ; j'admirerai toujours le premier, & j'adorerai toujours le ſecond. Tous mes amis, à qui j'ai dit combien ce nouveau portrait eſt reſſemblant, lui ont déjà rendu le plus tendre hommage, & veulent en faire faire des copies, pour partager mon plaiſir & mon bonheur.

M. de Voltaire vient de m'envoyer une tragédie de Dom Pèdre, où il y a encore des tirades & même des ſcènes entières dignes de lui. Il a mis à la ſuite un *Eloge de la raiſon*, qui eſt, à mon avis, une des choſes les plus charmantes qu'il ait faites. J'imagine qu'il l'aura envoyé à V. M. A 80 ans, quel homme ! Mais ce qui l'occupe ſur-tout, c'eſt l'atroce & ridicule affaire du jeune-homme auquel V. M. s'intéreſſe, & qui m'en paroît bien digne par tout ce que M. de Voltaire m'écrit de ſon caractère & de ſon application. Un très-grand nombre d'honnêtes gens ſont actuellement occupés de cette affaire abominable, qui rend nos Welches des juges auſſi odieux que mépriſables ; V. M. doit bien compter ſur mon zèle,

& ſur tout ce qui dépendra de moi pour laver l'affront dont nous ſommes couverts par cet infame jugement.

Notre jeune roi continue à ſe faire aimer, à vouloir le bien, enfin à nous donner les plus heureuſes eſpérances. On ne cite de lui que des actions honnêtes, & des mots pleins de ſens & de raiſon. Il a pris pour miniſtres des hommes très vertueux, & ſur-tout un contrôleur-général qui rétablira nos finances, ſi la cupidité, l'envie, la calomnie veulent bien le laiſſer faire.

Je ſuis très-affligé de l'état du pauvre M. de Catt, dont les ſervices doivent d'autant plus manquer à V. M., que je connois la tendre vénération qu'il a pour elle.

M. Taſſart eſt enchanté d'entrer au ſervice de V. M.; il voudroit déjà être à Berlin; il y ſeroit reſté ſans quelques affaires indiſpenſables qu'il lui faut terminer en France, & il eſt bien décidé à ſe rendre aux pieds de V. M., ſelon la promeſſe qu'il lui en a faite, à la fin de juillet au plus tard. Je crois pouvoir aſſurer à V. M. qu'elle ſera très-contente de ſa capacité, de ſon travail & de ſon caractère, & qu'elle le trouvera plus ſage & plus honnête que la plupart des artiſtes François dont elle a eu lieu d'être ſi peu contente. Pour rendre ſon bonheur parfait, il auroit une grâce à demander à V. M., ce ſeroit de vouloir bien lui accorder, outre l'attelier qu'elle lui a donné,

un logement où elle voudra, pour lui & pour ſa famille. Je lui ai fait eſpérer que V. M. ne lui refuſeroit pas cette grâce, ne doutant point qu'elle n'ait dans ſa capitale quelqu'appartement dont elle puiſſe diſpoſer. Cette faveur mettroit le comble aux bienfaits de V. M., & à la reconnoiſſance de M. Taſſart. J'y joindrois, Sire, toute la mienne, par l'intérêt que je prends à lui, & par la certitude où je ſuis que V. M. ne ſe repentira pas d'avoir rendu la ſituation de cet artiſte douce & heureuſe.

Je ſuis avec la plus tendre reconnoiſſance, & le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CXXV.

Du Roi.

Ce 22 février 1775.

JE ſuis bien aiſe que les bagatelles que je vous ai envoyées vous aient fait plaiſir ; au moins pourrez-vous vous ſouvenir de moi quand vous prendrez le café ; c'eſt toujours un objet intéreſſant pour moi, que mon nom raviſſe un inſtant d'attention au cerveau d'Anaxagoras, occupé des plus profondes méditations de philoſophie. Je noterai qu'on mette dans mon oraiſon funèbre, que mon ſouvenir a dérobé une minute au calcul infinitéſimal, & ce ſera ce qu'on pourra dire de plus flatteur pour ma mémoire. Je viens de

voir le comte de Czernichef, qui m'a beaucoup entretenu de vous & de Louis XVI; nous nous ſommes cependant plus arrêtés ſur le philoſophe que ſur le monarque, parce que l'un a une réputation faite & que l'autre doit encore travailler à ſe faire un nom.

On dit le roi fâché contre ſon parlement; & je le ſuis auſſi; car je n'aime point du tout les atrocités jointes à l'injuſtice; & non-ſeulement je crois que ces robins doivent réparer le tort qu'ils ont fait à Étallonde, mais je les condamnerois de plus à reſſuſciter ce malheureux La Barre. Toutes les lettres qui me viennent de Paris diſent que vous y verrez inceſſamment Voltaire, que la reine le veut voir, & que la nation doit le récompenſer de l'honneur qu'il a fait réjaillir ſur elle. Je ne connois point les nouvelles pièces de ſa façon dont vous me parlez; ce ſont des ouvrages dignes d'être envoyés dans la Grèce moderne à l'Athènes de Paris, non pas aux Vandales ni aux Oſtrogoths; mais cela nous viendra par la Hollande. Nous n'avons ici qu'une traduction admirable du Taſſe, avec un avant-propos unique. Il eſt sûr que Voltaire ſe ſoutient merveilleuſement; quoique ſon corps ſe reſſente de l'âge, ſon eſprit a toute la fraîcheur & tous les agrémens qu'il avoit dans ſa jeuneſſe; mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'avoir comme lui une ame immortelle. Nous avons eu ici le duc de

Lauzun & le plus ancien baron de l'Europe, Montmorency-Laval : ce ſont des lumières qui viennent éclairer nos ténèbres tudeſques, qui paſſent rapidement comme des comètes, pour retourner aux ſphères bienheureuſes où leur deſtin les fixe, & qui par leur départ nous replongent dans notre obſcurité ordinaire.

Vous autres Pariſiens, vous allez vous remettre en pourpoints, vous aurez de ſaintes ampoules, des ſacres, des cavalcades de ſacre, des fêtes & des choſes admirables avec des coëffures de vingt-deux pouces de hauteur, & nous n'aurons que le ſculpteur Taſſart, auquel même nous ne pouvons pas trouver de logement, parce qu'il y a long-temps que j'ai donné à occuper tout ce qui étoit logeable. Cela n'empêchera pas que nous ne trouvions des expédiens, il faudra bâtir ; mais la difficulté ſera de trouver une place. C'eſt mon affaire, & j'y pourvoirai le mieux que poſſible. En attendant conſervez votre ſanté ; ayez la noble émulation de joûter contre Voltaire, & de réſoudre après quatre-vingts ans paſſés, un beau problême de géométrie ; c'eſt ce que l'hermite de Sans-Souci ſouhaite à ſon cher Anaxagoras.

Sur ce, &c.

LETTRE CXXVI.

Du Roi.

Ce 16 mars 1775.

M'Ayant paru que vous trouviez la porcelaine de Berlin à votre goût, je vous envoie un morceau repréſentant le buſte d'un des hommes les plus célèbres de l'Europe; il a le mérite de la reſſemblance, ce qui en fait le prix. Vous voyez par cet eſſai, que juſqu'à nos artiſtes honorent le mérite & les talens des grands hommes en leur genre; & que tout épais que ſont nos bons Germains, ils ſont cependant aſſez éclairés pour rendre aux hommes ſupérieurs les hommages qui leur ſont dûs. Nous avons vu paſſer ici des colonies Ruſſes qui voyagent, dit-on, pour ſe former le cœur & l'eſprit. Le duc de Lauzun, qui a ſéjourné aſſez long-temps chez nous, pour ſe déſennuyer, eſt allé faire l'amour à Varſovie, & je crains que nous ne nous rouillons inceſſamment, ſi Paris, par un généreux effort, ne nous renvoie quelqu'un pour nous décraſſer. Les froides côtes de la Baltique glacent les eſprits comme les corps, & nous ſerions gelés, ſi de temps en temps quelque Prométhée Gaulois n'apportoit du feu de l'éther pour nous ranimer. J'en ſaurois bien un qui pourroit nous rendre ce

ſervice ; mais il n'en fera rien, car on dit qu'il eſt ſecrétaire perpétuel de l'académie, & depuis peu intendant des eaux & des rivières. Si vous le voyez, faites-lui mes complimens, & aſſurez-le que perſonne ne s'intéreſſe plus à ſa conſervation que l'Anachorète de Sans-Souci. *Vale.*

Sur ce, &c.

LETTRE CXXVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 12 avril 1775.

SIRE,

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui 12 avril, la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 16 mars, & par laquelle elle veut bien m'annoncer elle-même un buſte de porcelaine qu'elle a encore la bonté de m'envoyer, après m'avoir comblé des plus beaux préſens de cette porcelaine, & ſur-tout après m'avoir envoyé ſon portrait, qui ne me laiſſe rien à déſirer, & que j'ai fait monter plus ſuperbement qu'il n'appartient à un philoſophe, afin de pouvoir le porter toujours avec moi ſans crainte de l'endommager. V. M. me fait l'honneur de me dire que le buſte qu'elle veut bien me donner eſt celui d'un *des hommes les plus célèbres de l'Europe*. Je déſirerois bien vivement, Sire, que ce fût encore le buſte de V. M.; mais elle ne

parleroit pas ainſi d'elle-même, toute l'Europe l'en diſpenſe, & la louange ſeroit d'ailleurs bien modeſte pour le plus grand & le plus illuſtre prince de nos jours, pour celui que le peu d'hommes *célèbres* qui exiſtent aujourd'hui regardent comme leur chef & leur modèle. Si ce buſte eſt celui de Voltaire, comme je l'imagine, j'écrirai au bas : *Portrait d'un grand homme, donné par un plus grand.* Enfin, Sire, j'attends avec la plus vive impatience cette nouvelle preuve des bontés dont V. M. m'honore, & je ne manquerai pas, dès que je l'aurai reçue, de lui en témoigner de nouveau ma vive & reſpectueuſe reconnoiſſance, dont je n'ai point voulu retarder les expreſſions. Je ſupplie V. M. de vouloir bien les recevoir avec cette bonté qu'elle m'a fait éprouver tant de fois, & ſur-tout de croire ces expreſſions fort au-deſſous des ſentimens de mon cœur.

M. le comte de Czernichef, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler dans ſa dernière lettre, & avec qui je me ſuis ſouvent entretenu de la gloire, des talens ſuprêmes, & des vertus de V. M., & ſur-tout de mon admiration & de mon dévouement pour elle, aura ſans doute rendu juſtice à ces ſentimens, lorſqu'il a bien voulu parler de moi à V. M., pour laquelle il m'a paru pénétré de la vénération qu'elle inſpire à toute l'Europe.

Je ne crois pas que nous voyions Voltaire à

Paris ; je doute que ſa ſanté le lui permette, & encore plus que la cour ſoit fort empreſſée de le voir. Il nous trouveroit tels qu'il nous a laiſſés il y a vingt-cinq ans, faiſant & diſant beaucoup de ſottiſes. Une des plus férieuſes, parce que les ſuites en ont été exécrables, eſt l'affaire du malheureux Étallonde, dont beaucoup de gens honnêtes continuent à s'occuper ; mais nous avons à faire à une compagnie qui eſt encore bien abſurde & bien barbare. Il faut que la juſtice & la raiſon combattent ici contre la ſuperſtition, l'atrocité & l'orgueil réunis, & le combat n'eſt pas égal.

Le ſieur Taſſart, que je vois de temps en temps, ne ceſſe de me témoigner combien il eſt ravi d'entrer au ſervice d'un grand homme, & de l'appréciateur le plus éclairé des talens. Il eſt ſi empreſſé de ſe rendre à ſon devoir, qu'il avancera beaucoup ſon départ ; il compte ſe mettre en route dans un mois, & arriver dans les premiers jours de juin, c'eſt-à-dire environ ſix ſemaines plus tôt qu'il ne comptoit pouvoir faire. Je prends la liberté de le recommander à V. M. pour le logement qu'il déſire, & qui en mettant le comble à ſon bonheur, augmenteroit encore, s'il eſt poſſible, ſon ardeur & ſon zèle pour le ſervice de V. M.

Je ne prends guère d'intérêt, Sire, à tous nos brillans François, qui ne voyagent guère que pour rendre notre nation ridicule. Elle l'eſt

déjà assez sans sortir de chez elle, & sans aller porter ailleurs sa sottise & sa frivolité.

Je suis bien plus touché de l'intérêt que V. M. m'a marqué pour l'état de M. de Catt. Il me paroît pénétré de reconnoissance de vos bontés ? il m'en parle sans cesse dans toutes ses lettres, & j'ose dire qu'il les mérite par sa fidélité inviolable & son dévouement sans bornes pour V. M. Ce sont, Sire, les sentimens que doivent prendre pour V. M. tous les hommes vertueux qui l'approchent : ceux qui ne le sont pas peuvent penser autrement ; mais leurs plaintes font l'éloge de V. M. J'ose pourtant réclamer ses bontés pour un malheureux qui assure qu'on l'a calomnié auprès de vous ; c'est le Sr. E***, qui supplie V. M. de vouloir bien écouter les preuves qu'il désire lui donner de son innocence. Je l'ai vu de temps en temps pendant son séjour à Paris ; il m'a paru avoir une conduite sage & honnête, & je n'ai rien appris qui puisse me donner de lui des idées peu favorables. Il ne demande à V. M. que la permission de se justifier auprès d'elle. Mille pardons, Sire, de la liberté que je prends de lui présenter la requête de ce malheureux, dont je n'aurois pas osé lui parler, si je le croyois coupable. Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE CXXVIII.

Du Roi.

Ce 8 mai 1775.

VOus avez deviné juſte ſur le buſte qui vous a été envoyé, c'eſt celui de Voltaire. Le mérite de ce morceau conſiſte dans la reſſemblance ; c'eſt Voltaire lui-même, il ne lui manque que la parole. Vous direz qu'il y manque donc ce qu'il y a de mieux ; mais la porcelaine & la ſculpture ne vont point juſqu'à cette perfection, & pour avoir l'enſemble, il faut regarder le buſte en liſant la Henriade. Si nous pouvions vous poſſéder ici, nos artiſtes ne reſteroient pas oiſifs, & je ſuis ſûr que votre buſte feroit dans peu le pendant de celui de Voltaire ; mais nous aurons ici des ducs & des plus anciens barons de France, ſans que ceux qu'on leur préféreroit de beaucoup, s'abaiſſent juſqu'à éclairer notre horizon de leur lumière. Je me doute que vous prenez pour des plaiſanteries les éloges que je vous ai faits des ſeigneurs qui n'ont pas dédaigné de viſiter nos foyers ruſtiques ; ce ſont des Chriſtophe Colomb, qui ont bien voulu traverſer les forêts Hercyniennes, pour examiner les ſauvages qui habitent les bords de la Mer-Baltique. Ils ont été étonnés de nous voir marcher ſur nos deux pieds de derrière, mais nous leur

avons confeſſé que nous devions cet avantage au zèle de Louis XIV, qui nous a pourvus d'une colonie de huguenots, laquelle nous a rendu autant de ſervices que la ſociété d'Ignace en a rendu aux Iroquois ; mais avec tout cela nous ſommes bien ruſtres ; nous ignorons une multitude de phraſes néologiques, dont la fécondité & l'imagination élégante des gens du bon ton ont enrichi la langue françoiſe. Nous voudrions nous façonner au langage des toilettes, nous voudrions ſavoir differter ſur les pompons & les panaches, ſoutenir une converſation intéreſſante ſur la manière d'appliquer les mouches, de bien placer le rouge, & ſur cent choſes de cette nature, auxquelles notre ſtupidité ſe refuſe. Nous ſommes ſi humiliés quand on nous parle du grand ou du petit couvert, du débotté, des petites entrées, de l'honneur de porter le bon jour, que nous ſommes anéantis devant ces gens du grand monde qui nous en font les deſcriptions les plus impoſantes. Nous ne ſommes pas dans le cas de dire comme ce philoſophe Grec, qu'*il remercioit les dieux de l'avoir fait homme & non pas bœuf, de l'avoir fait naître à Athènes, plutôt que dans la Béotie, & de lui avoir fait voir le jour dans un ſiècle éclairé, plutôt que dans un ſiècle d'ignorance.* Nous ne ſommes pas même Béotiens ; nous ſommes pis que des lices placés dans un carrefour ſeptentrional de l'Allemagne ſur les bords

de la Baltique. Ovide exilé dans le Pont ne vit jamais autant de frimats dans les lieux où le Danube, par ſept bouches, va ſe précipiter dans le Pont-Euxin, que nous en eſſuyons ici annuellement. Jugez donc quelle impreſſion doit faire ſur des habitans d'un pays auſſi diſgracié de la nature l'arrivée d'Athéniens modernes, étincelans de grâces, d'eſprit & de gentilleſſes? Que ceci me ſerve au moins d'apologie, & qu'on ne ſoupçonne plus de malignité un citoyen d'une nation célèbre, chez les anciens Romains mêmes, pour ſa candeur & pour ſa bonne foi.

Votre recommandation ne ſera certainement pas inutile au ſieur Taſſart. Pour de maiſon ni de logement, il n'en eſt point à ma diſpoſition; je n'ai de reſſource que celle de faire élever quelque bâtiment nouveau pour lui. Taſſart encore nous parlera du ſacre de Rheims, des ôtages pour la ſainte Ampoule, d'entrées, de chars de triomphe de ſix cent mille livres de valeur, & nous de nous extaſier & d'admirer des merveilles auxquelles notre imagination même ne pouvoit atteindre. Cette ſainte Ampoule qu'une colombe apporta du ciel pour oindre un roi de France, & qui ne ſe vide jamais, fera dire à nos bonnes gens: Hélas! quand notre huile de Provence eſt conſommée, il faut en acheter de nouvelle; mais auſſi n'y a-t-il qu'un roi très-chrétien dans le monde, & nous ſommes bien loin de l'être. Vous autres Pari-

ſiens qui vivez dans cette ſphère d'opulence & de grandeur, vous traitez de choſes communes celles qui nous paroiſſent extraordinaires, & vous ne concevez pas l'impreſſion qu'elles font dans le lointain & ſur la ſimplicité de nos mœurs. Je m'arrête en ſi beau chemin, de crainte de ſcandaliſer les mécréans. Soupçonnez-moi de tout ce que vous voudrez, mais au moins rendez juſtice à l'intérêt que je prends à votre perſonne, à l'admiration que j'ai pour vos talens, & aux vœux que je fais pour votre conſervation. Sur ce, &c.

LETTRE CXXIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 17 mai 1775.

SIRE,

JE viens de recevoir le nouveau préſent dont V. M. a bien voulu m'honorer, & je ne perds pas un moment pour lui en témoigner ma vive reconnoiſſance; ce buſte de M. de Voltaire, Sire, m'eſt encore plus cher par la main auguſte & chérie de qui je le tiens, que par l'ancien & illuſtre ami dont il me retrace ſi bien l'image. La reſſemblance eſt parfaite, & la fineſſe de l'exécution ne laiſſe rien à déſirer. L'inſcription *Immortalis*, eſt digne par ſa vérité, ſa ſimplicité & ſa nobleſſe, du grand homme à qui elle eſt

conſacrée, & du plus grand homme qui l'a imaginée : il ne manque, Sire, à cette inſcription que deux mots que je prendrai la liberté d'y ajouter, avec la permiſſion de V. M. ; c'eſt que cet homme *immortel* m'a été donné par un autre homme immortel, *ab immortali datus.* Puiſſe cet homme immortel joindre à tous ſes titres de gloire, ſi bien mérités, celui de pacificateur du nord & de l'Europe ! Puiſſe-t-il par ſon aſcendant & par ſon influence ſi puiſſante éloigner la guerre dont on dit que les taureaux menacent nous autres grenouilles ! Les pauvres Welches en particulier, Sire, tout Welches qu'ils ſont, n'ont pas beſoin de nouveaux malheurs ; V. M. aura ſans doute appris les troubles qu'il y a eu en différens endroits du royaume, au ſujet de la cherté du pain ; troubles dont cette cherté n'a été que le prétexte, car le pain a été beaucoup plus cher ſous le miniſtère précédent, ſans que perſonne ſe ſoit plaint ; mais les frippons qui faiſoient ſous ce miniſtère le commerce du bled au préjudice du peuple, ne peuvent ſouffrir un miniſtre qui ne les laiſſe pas fripponner, & ils ont prodigué l'or, les manœuvres perfides & les infamies de toute eſpèce, pour culbuter, s'ils le pouvoient, le plus honnête homme & le plus vertueux qui ait jamais été à la tête des finances. Heureuſement notre jeune roi, qui aime la vertu, & à qui les frippons n'en impoſent pas, a

connu le principe de tous ces troubles, & il y a mis ordre avec une fermeté, un courage & un calme, dont tous les bons citoyens ne doivent parler qu'avec reconnoiſſance & avec attendriſſement. Mais ce qui a dû lui paroître étrange, & ce qui ne le paroîtra pas à V. M., plus exercée à la connoiſſance des hommes & ſur-tout des prêtres, c'eſt que pas un de ces évêques qu'on voit par-tout à Verſailles, & dont les diocèſes ont ſouffert de ces troubles, n'ait élevé la voix pour les faire ceſſer. L'archevêque de Paris a donné l'exemple de ce ſilence édifiant, lui à qui les mandemens ne coûtent rien pour des choſes bien moins néceſſaires. Enfin V. M. croira-t-elle que le roi a été obligé de faire lui-même la beſogne de ces meſſieurs, & d'adreſſer aux curés une *inſtruction* qui leur apprend ce qu'ils ont à faire, & ce que les évêques auroient dû leur dire? Il eſt vrai que cette inſtruction eſt un chef-d'œuvre de ſageſſe & de bonté, & qu'aſſurément ni l'archevêque de Paris, ni le grand, ni le premier aumônier, ni tous les aumôniers de la cour n'étoient capables de la faire. Tous ces grands zélateurs de la religion, qui déclament tant à la cour contre les philoſophes, parce que les philoſophes les connoiſſent & les jugent, s'étoient déjà bien impudemment & bien mal-adroitement démaſqués dans la maladie du feu roi, qu'ils vouloient laiſſer mourir ſans ſacremens.

Cette nouvelle aventure achève de les faire connoître, & c'eſt un bien pour la raiſon & la vertu qu'ils perſécutent.

Voilà, Sire, un long verbiage qui n'intéreſſe peut-être guère V. M.; j'aime mieux lui parler du ſieur Taſſart, qui empreſſé de ſe rendre à ſon devoir, a hâté le moment de ſon départ de près d'un mois, pour ſe rendre auprès de V. M., au ſervice de laquelle il me paroît enchanté de conſacrer ſes travaux & ſes jours. Je ſuis bien ſûr que V. M. ſera contente des ſervices, de l'honnêteté & de la ſageſſe de ce bon Flamand, plus qu'elle ne l'a été de nos turbulens artiſtes Welches. Le ſieur Taſſart, Sire, ſe recommande aux bontés de V. M. pour le logement dont elle a bien voulu lui donner l'eſpérance dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire : ce logement, Sire, mettroit le comble à ſon bonheur, & à la reconnoiſſance dont il me paroît pénétré pour les bontés de V. M.

Après avoir parlé ſi long-temps à V. M. de nos ſottiſes *atroces*, je ne lui parlerai point de nos ſottiſes *ridicules*, de nos mauvais vers, de nos mauvais livres, & de la hauteur de nos coëffes. J'aime mieux lui parler de la hauſſe de nos fonds publics, qui eſt incroyable depuis que le nouveau contrôleur-général eſt en place, & que les troubles préſens n'ont pas même altérée, parce que toute la nation eſt pleine de

confiance dans la probité du miniſtre, & dans les vertus du roi.

Je ſuis avec tous les ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LETTRE CXXX.

Du Roi.

Ce 19 juin 1775.

UN petit voyage équivalent à trois cents lieues de France m'a empêché, mon cher Anaxagoras, de vous répondre plus tôt. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content du buſte de Voltaire; chacun veut l'immortaliſer comme il peut. La pâte de la porcelaine n'étoit pas une matière aſſez durable pour l'homme qu'elle repréſente; cependant nos artiſtes, zélés pour le mérite de l'original, ont voulu travailler autant qu'il étoit en eux à éterniſer ſa mémoire, & j'ai été bien aiſe qu'à Berlin on rendit juſtice aux talens ſupérieurs. Vous me croyez, mon cher, dans les nues, occupé à gouverner l'Europe. Vous vous trompez beaucoup. Je vis en ſolitaire & comme le plus pacifique des hommes. L'orient eſt pacifié, le nord reſpire, après avoir ſoutenu une cruelle guerre; & les Gaules, autant que j'en ſuis informé, n'ont aucun trouble à craindre. J'ai admiré la conduite de votre jeune roi, que

des ſéditions excitées par les cabales de mauvais ſujets n'ont point ébranlé, & qui n'a point cédé aux deſſeins pernicieux de quelques frondeurs. Ce trait de fermeté aſſurera à l'avenir ſon adminiſtration. Des gens avides de changemens l'ont tâté ; il leur a réſiſté, il a ſoutenu ſes miniſtres ; à préſent on ne haſardera plus de telles entrepriſes. Je ne m'étonne point de la mauvaiſe conduite de vos évêques & de vos prêtres. Quel bien peut-on attendre d'une telle engeance ? Ils n'ont que deux dieux, l'intérêt & l'orgueil. Il eſt bon que votre jeune roi ſe détrompe par ſa propre expérience des préjugés qu'on lui avoit inſpirés pour ces charlatans ſacrés. Heureux les Pentylvaniens qui ſavent s'en paſſer tout-à-fait !

J'ai vu ici un M. de Laval-Montmorency & un M. Clermont Gallerande, qui me paroiſſent des jeunes gens fort aimables, modeſtes & ſans fatuité ; ils ont été avec moi dans ce pays que j'appelle notre Canada, dans la Pomérellie. Je penſe qu'à leur retour ils en feront une belle deſcription aux Pariſiens. Des tailleurs & des cordonniers ſont des virtuoſes qu'on recherche dans ce pays, faute d'en avoir. J'établis à préſent cent quatre-vingts écoles tant proteſtantes que catholiques, & je me regarde comme le Lycurgue ou le Solon de ces barbares. Imaginez-vous ce que c'eſt ; on ne connoît point le droit de propriété dans ce

malheureux pays ; pour toute loi le plus fort opprime impunément le plus foible ; mais cela eſt fini, & on y mettra bon ordre à l'avenir. Les Autrichiens & les Ruſſes ont trouvé chez eux la même confuſion. Ce ne ſera qu'avec bien du temps & une meilleure éducation de la jeuneſſe qu'on parviendra à civiliſer ces Iroquois.

Taffart eſt arrivé. Je ferai ce qui ſera poſſible pour le contenter, ſur-tout en faveur de votre recommandation. A préſent qu'une partie de mes tournées eſt achevée, je me rejette à tête baiſſée au milieu des lettres, ſeul vrai aliment de l'eſprit & ſeuls amuſemens dignes des êtres qui forment quelques prétentions à la raiſon ; car dans le fond, il me ſemble que nous n'en avons que fort peu. Adieu, mon cher Anaxagoras, vous feriez une œuvre bien méritoire, ſi vous pouviez vous déterminer un jour à venir viſiter l'hermite de Sans-Souci. Cependant je ne vous preſſe point. Vous vivez dans un pays où il faut tant de conſidérations, de conſidérations, de conſidérations ! qu'un ſecrétaire perpétuel de l'académie n'y fait pas tout ce qu'il veut. Sur ce, &c.

LETTRE CXXXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 juillet 1775.

SIRE,

ON m'avoit alarmé beaucoup, il y a peu de temps, ſur la ſanté de V. M.; j'avois couru ſur le champ chez M. le baron de Goltz, qui m'avoit raſſuré par les nouvelles toutes récentes qu'il avoit reçues; la dernière lettre que V. M. a eu la bonté de m'écrire, a diſſipé tout-à-fait mes inquiétudes, & m'a prouvé que non-ſeulement V. M. jouiſſoit d'une ſanté parfaite, mais de cette gaîeté qui pour l'ordinaire en eſt la ſuite & la preuve. Jouiſſez-en long-temps, Sire, & pour votre gloire, & pour le bien de la philoſophie, à laquelle vous êtes ſi néceſſaire.

Vous avez bien raiſon, Sire, dans les éloges que vous donnez à la conduite de notre jeune monarque; il ne veut que le bien, & ne néglige rien pour y parvenir; il fait les meilleurs choix, & il vient encore de nommer pour ſucceſſeur au duc de la Vrillière (qui part enfin à la ſatisfaction générale) l'homme le plus reſpecté peut-être de notre nation, & avec le plus de juſtice, M. de Malesherbes, qui concourra avec M. Turgot à mettre par-tout la règle,

l'ordre & l'économie, bannis depuis ſi long-temps. Grande eſt l'alarme au camp des fripons ; ils n'auront pas beau jeu avec ces deux hommes ; mais toute la nation eſt enchantée, & fait des vœux pour la conſervation & la proſpérité du roi. Je parle de ces deux vertueux miniſtres avec d'autant moins d'intérêt, qu'aſſurément je ne veux & n'attends rien d'eux. Le contrôleur-général, à qui j'ai offert mes ſervices, à condition qu'ils ſeroient gratuits, me diſoit il y a quelques jours, qu'il voudroit bien faire quelque choſe pour moi : *Gardez-vous-en bien*, lui répondis-je ; *outre que je n'ai beſoin de rien, je veux que mon attachement pour vous ſoit à l'abri de tout ſoupçon.* Enfin, Sire, toute la nation dit en chorus : *Un jour plus pur nous luit ;* & elle eſpère que ſes vœux ſeront exaucés. Les prêtres ſeuls font toujours bande à part, & murmurent tout bas, ſans oſer trop s'en vanter ; mais le roi connoît les prêtres pour ce qu'ils ſont, ne fût-ce que par l'éducation qu'ils lui ont donnée. Il vient de récompenſer du cordon bleu le ſeul honnête homme qui ait été parmi ſes inſtituteurs ; il fera ſans doute juſtice des autres, en n'écoutant point leurs conſeils, s'ils s'aviſoient de lui en donner.

On dit qu'on a envoyé à V. M. le détail des cérémonies du ſacre ; elle aura été indignée ſans doute de l'affectation, & je pourrois dire de l'impudence, avec laquelle les prêtres ne ſont

faire au roi de ſerment que pour eux. On aſſure qu'ils ont mieux fait encore dans cette occaſion, & qu'ils ont ſupprimé l'endroit de la cérémonie où deux des évêques aſſiſtans demandent au peuple, *s'il reconnoît Louis XVI pour roi.* Ces bons citoyens briſeroient, s'il leur étoit poſſible, les liens les plus chers qui uniſſent le monarque aux ſujets, l'obéiſſance commandée par l'amour. Je ſais bien mauvais gré à l'auteur du *Syſtême de la Nature* du prétendu pacte qu'il imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples; ſi cet écrivain dangereux eût ſeulement ouvert l'hiſtoire eccléſiaſtique, il y auroit vu que de tout temps & en toute occaſion les prêtres ont été les plus grands ennemis des rois. Puiſſent tous les ſouverains, Sire, penſer comme vous ſur cette engeance, qui ne connoît, comme vous le dites ſi bien, que deux dieux, l'intérêt & l'orgueil!

Je ſuis bien ſûr que la Pomérellie ſe ſentira du gouvernement de V. M., que les lumières & la juſtice y règneront, & que vous rendrez ces Eſquimaux plus heureux & plus éclairés.

Je prends toujours la liberté de recommander le Sr. Taſſart aux bontés de V. M., & j'eſpère qu'il en ſera digne par ſon travail & par ſa conduite.

C'eſt un ſpectacle bien doux pour moi que de voir V. M., au milieu de tant d'occupations, trouver encore du temps à donner aux

lettres ; elles en recueilleront le fruit & par vos ouvrages & par votre protection ; & on pourroit frapper une médaille où Fréderic feroit d'un côté, & Minerve de l'autre, avec ces mots : *Ditat & defendit*, il *l'enrichit & la défend*. Pour moi, Sire, je ne puis plus guère être autre chose que le témoin des succès de la philosophie ; ma santé me permet à peine un léger travail ; elle commence cependant à prendre un peu plus de consistance, & je voudrois bien qu'elle en pût prendre assez pour me permettre d'aller encore présenter à V. M. le juste hommage de mon profond respect, de mon admiration, & de la vive reconnoissance que je dois à ses bontés. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, &c.

LETTRE CXXXII.

Du Roi.

Ce 5 août 1775.

ON vous avoit alarmé mal-à-propos, mon cher Anaxagoras ; je n'ai eu que quelques accès de fièvre & un rhume de poitrine dont le voyage de Prusse m'a entiérement guéri. Croyez-moi, il n'y a point de santé sans exercice. Un voyage est un remède plus efficace que l'ipécacuanha & le quinquina. Si vous veniez chez nous, vous regagneriez vos forces. Un vieillard assez gai

pour ſon âge, vous communiqueroit ſa bonne humeur, & vous retourneriez à Paris rajeuni de dix ans. Un milord au nom baroque, à l'eſprit aimable, m'a rendu une lettre de votre part. Pour moi j'ai dit d'abord : Eh ! comment ſe porte le prince des philoſophes, eſt-il gai ? Travaille-t-il ? L'avez-vous vu ſouvent ? — Moi point, je viens de Londres. — Mais d'Alembert eſt à Paris ? — Mais il m'a envoyé ſa lettre pour vous la rendre. — Ainſi d'explication en explication j'ai débrouillé qu'il a été précédemment à Paris, & qu'ayant fait votre connoiſſance, il avoit d'abord imaginé que pour être bien reçu ici, il lui falloit un paſſe-port d'Anaxagoras. Il ne s'eſt pas trompé, & je conviens que c'eſt un des Anglois les plus aimables que j'aie vus ; je n'en excepte que le nom, que je ne retiendrai jamais, & dont il devroit ſe faire débaptiſer, pour prendre celui de Stair qui lui convient également.

A préſent, grâce à l'inconſtance, on ne parle plus ni de pigeon céleſte, ni de ſainte ampoule, ni de ſacre, ni de toutes ces pauvretés qui rappellent le ſouvenir des ſiècles d'ignorance & de barbarie. On dit beaucoup de bien de votre nouveau roi. J'en ſuis charmé, pourvu qu'il perſévère & qu'il ne ſe laiſſe pas entraîner aux manigances de ſes courtiſans & de cette tourbe qui environne les rois & réunit ſes complots pour leur faire commettre des ſottiſes.

On vante fort le choix de ſes miniſtres. Pour moi, qui ne ſuis ni comme les ſinges qui imitent, ni comme les perroquets qui répètent, j'attends qu'ils aient été certain temps en activité pour juger d'eux par leurs actions. Je ne connois ni Turgot ni Malesherbes, mais bien un M. de Maleſieux, homme très-inſtruit & aimable, qui paſſoit ſa vie auprès de madame du Maine, à Seaux. Vos financiers & vos robins ne ſont connus que de ceux auxquels les uns donnent des billets payables au porteur, ou de ceux qui gagnent les procès par leur habileté; leur réputation ne paſſe pas le Rhin, à moins qu'il ne paroiſſe quelque factum bien fait ſur quelque cauſe célèbre. On aime dans l'étranger ceux qui ſont plaiſir, non ceux qui ennuient. L'auteur d'une bonne tragédie aura un nom plus généralement connu que le premier préſident aux enquêtes & que le chancelier même. Et puis tous ces miniſtres paſſent; ils ſont ſur un piédeſtal ſi mobile, que le moindre choc les renverſe, & l'on regrette d'en avoir fait la connoiſſance. J'ai vu, moi qui n'ai que ſoixante-trois ans, plus de quatre-vingts miniſtres en France. Ces productions de la faveur ou de l'intrigue n'intéreſſent guère, à moins qu'il ne ſe trouve dans leur nombre quelqu'homme bien ſupérieur. Je m'en tiens à un Voltaire, à un Anaxagoras; leur eſpèce n'a pas beſoin de décorations étrangères, elle vaut par elle-même;

je

je leur donne la préférence ſur les La Vrillière, les Amelot, les La Verdie, les Terray, les Rouillé, & toute leur ſéquelle; non pas qu'un miniſtre habile & honnête ne ſoit eſtimable, mais il doit ſe contenter de l'approbation du peuple auquel il fait du bien; au-lieu que les gens-de-lettres inſtruiſent, plaiſent & amuſent toute l'Europe; ils doivent donc de juſtice en recueillir les ſuffrages.

Je laiſſe à meſſieurs vos évêques la faculté de faire de leurs tours. Ce ſont des moules à ſottiſes; on ne peut attendre autre choſe d'eux; je les abandonne aux anathêmes encyclopédiques, & les dévoue eux & leur ſéquelle aux dieux infernaux, s'il y en a; mais non les bons pères jéſuites, pour leſquels je conſerve un chien de tendre, non comme moines, mais comme inſtituteurs de la jeuneſſe, comme gens-de-lettres dont l'établiſſement eſt utile à la ſociété. J'ai vu jouer Le Kain, & j'ai admiré ſon art. Cet homme ſeroit le Roſcius de ſon ſiècle, s'il étoit un peu moins outré. J'aime à voir repréſenter nos paſſions avec vérité, telles qu'elles ſont; ce ſpectacle remue le cœur & les entrailles; mais je me refroidis auſſi-tôt que l'art étouffe la nature. Je parie que vous penſez: Voilà les Allemands, ils n'ont que des paſſions eſquiſſées, ils répugnent aux expreſſions fortes, qu'ils ne ſentent jamais. Cela ſe peut; je n'entreprendrai pas de faire le pané-

gyrique de mes concitoyens ; il eſt vrai qu'ils ne ruinent les moulins ni ne gâtent les ſemailles, en ſe plaignant de la cherté des bleds ; ils n'ont point fait juſqu'ici de ſaint Barthélemi ni de guerres de la Fronde ; mais comme le monde s'éclaire de proche en proche, nos beaux eſprits eſpèrent que tout cela viendra avec le temps, ſur-tout ſi les Welches veulent bien nous honorer de la friction de leurs eſprits. Parmi ces Welches j'excepte toujours les Voltaire & les d'Alembert, deſquels je ſerai l'admirateur juſqu'au moment où la nature me fera rentrer dans la maſſe dont elle m'a tiré pour me produire. Sur ce, &c.

LETTRE CXXXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 13 août 1775.

SIRE,

MOnſieur de Voltaire vient de m'écrire, pénétré de reconnoiſſance des bontés de V. M. pour M. d'Étallonde Morival, & de la grâce que vous venez d'accorder à ce jeune-homme, ſi cruellement & ſi bêtement perſécuté par les fanatiques du pays des Welches. La protection, Sire, que vous accordez à M. d'Étallonde, eſt digne du génie & de l'ame de V. M., & ſera la honte éternelle des barbares abſurdes qui

n'ont pas rougi de le condamner à perdre la tête, pour n'avoir pas salué une procession de capucins. M. de Voltaire, & tous ceux qui ont vu ce jeune-homme à Ferney, assurent qu'il est bien digne des bontés de V. M. par la noblesse de ses sentimens, par la douceur de son caractère & de ses mœurs, & par son application à s'instruire. J'espère que M. d'Étallonde, par l'usage qu'il fera de ses connoissances & de ses talens au service de V. M., répondra aux bontés & à la protection dont elle l'honore. Je prends la liberté de lui en demander la continuation pour ce jeune-homme, innocente victime de la plus atroce & de la plus absurde superstition. C'est à César à réparer les sottises des druides & de leurs agens, & c'est à lui à donner tout-à-la-fois à son siècle des leçons de guerre, de paix, de philosophie, d'humanité & de justice. Recevez donc, Sire, par ma foible voix, les très-humbles remerciemens de tous les hommes honnêtes & éclairés pour ce que vous voulez bien faire en faveur de ce jeune-homme, & pour l'opprobre dont vous couvrez en ce moment la superstition & le fanatisme.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive admiration, & la plus sincère reconnoissance, &c.

LETTRE CXXXIV.

Du Roi.

Ce 9 septembre 1775.

LA religion n'eſt donc pas la ſeule qui ait ſes martyrs, & la philoſophie aura également les ſiens. *Divus Etallondus* va dans peu arriver ici, & protégé par vous & Voltaire; je tâcherai de lui faire un ſort dans ce monde juſqu'au temps où il fera des miracles après ſa mort. On dit que vous autres François commencez à prononcer ſans horreur le mot de tolérance: vous vous en aviſez un peu tard. Du temps de Louis XIV, ce mot n'étoit pas admis dans le dictionnaire théologique de ſon confeſſeur. Les Malesherbes & les Turgot vont donc faire des merveilles; ce ſeront les apôtres de la vérité, qui terraſſeront facilement l'erreur, mais qui trouveront de grands obſtacles à vaincre, les préjugés de l'éducation. Vous ſavez que lorſqu'on eſt très-chrétien, il eſt difficile d'être en même temps très-raiſonnable. J'abandonne ce problême à vos équations algébriques, qui ſans doute pourront le réſoudre.

Deux de vos jeunes François ont été en Siléſie, M. de Laval Montmorency & M. de Clermont Gallerande; je les ai chargés tous deux de vous faire mille complimens de ma

part. Ce ſont des gens aimables. Clermont a de l'eſprit, & je crois même quelques connoiſſances ; par diſcrétion je n'ai pas voulu ſonder ſes profondeurs. Mais, mon cher d'Alembert, ſi vous n'avez pas pu venir chez nous cette année, cela ne ſe pourra-t-il pas dans la prochaine ? Savez-vous bien que je ſuis vieux, & que ſi je ne vous revois pas dans ce monde-ci, je vous donnerai rendez-vous à pure perte dans la vallée de Joſaphat ? Croyez-moi, il n'y a pas de temps à perdre ; faiſons ce que nous voulons exécuter tant que nous en ſommes les maîtres, ou cela ne ſe fera jamais. Je ne puis point aller en France ; mais avec un congé vous pouvez vous rendre ici, ſans que vos académies aient à s'en plaindre. Combien de ſecrétaires perpétuels ont fait des abſences ? & je crois l'air de ce pays très-convenable à votre ſanté. Que je vous voie avant de mourir, & que je puiſſe encore vous aſſurer de mon eſtime, voilà mes ſouhaits. Sur ce, &c.

LETTRE CXXXV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 15 ſeptembre 1775.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur d'écrire il y a quelque temps à V. M. une lettre particulière en faveur de M. d'Étallonde Morival, pour remercier V. M. au nom de l'humanité & de la juſtice, de ce qu'elle veut bien faire pour ce jeune-homme, qui en eſt vraiment digne par ſon honnêteté, ſa douceur, ſon application, & ſon zèle pour votre ſervice. Tous ceux qui ont vu cet officier n'ont qu'une voix ſur ſon éloge, & regardent comme une des plus belles actions de V. M. la protection qu'elle veut bien accorder en cette occaſion à l'innocence & à la raiſon, perſécutée par l'abſurde & atroce fanatiſme. Ce ſera un nouveau trait à ajouter à votre hiſtoire, qui en a déjà de ſi glorieux & de ſi grands.

Je ſuis pénétré de reconnoiſſance de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu, Sire, accueillir milord Dalrymple, dont le nom eſt preſqu'auſſi difficile à écrire qu'à prononcer, mais qui ne m'a point trompé dans l'idée qu'il vous a laiſſée de lui. Il joint à l'amabilité à laquelle nos François prétendent à tort ou à droit,

une maturité de raiſon à laquelle malheureuſement ils ne prétendent pas. Je lui envie bien ſincérement le bonheur qu'il a eu d'approcher de V. M., & je déſirerois bien de jouir de ce bonheur au moins encore une fois, avant de rendre mon corps aux élémens qui ne tarderont pas à me le redemander. Mais je ſuis ſi peu sûr de ma ſanté, & une maladie en voyage me rendroit ſi malheureux, que je n'oſe pas même m'expoſer à des courſes beaucoup moindres que celle de Paris à Berlin, par exemple à celle de Hollande, que j'aurois pourtant grande envie de faire, & que je n'oſe entreprendre. Cependant je ſuis en général un peu moins mécontent de mon individu, & dès que je croirai pouvoir m'y fier, je me traînerai encore, s'il m'eſt poſſible, aux pieds de V. M., pour y mettre les dernières & les plus vives expreſſions des ſentimens que je lui ai voués à ſi juſte titre.

Notre jeune roi continue à aimer les honnêtes gens, à leur donner ſa confiance, & à faire le bien tant par lui-même que par ſes miniſtres. Il n'y a point de jour où l'on ne faſſe ceſſer quelque vexation ou quelqu'abus ; mais la pelote étoit ſi énorme, qu'à peine paroît-elle encore dégroſſie. Ce ſera l'ouvrage du temps ; auſſi faiſons-nous tous des vœux pour la conſervation de ce jeune prince. On dit pourtant que les prêtres ont juré d'empêcher tout le

bien qu'ils pourront, & qu'ils propoſent aux parlemens de ſe joindre à eux pour cette belle œuvre. Grâce aux magiſtrats vertueux qui ſont dans le conſeil, ce projet d'iniquité ne s'accomplira pas.

V. M. a très-bien jugé Le Kain, au moins ſi j'en crois mon petit ſens & ma ſévérité géométrique. Cet acteur a des momens de vérité, mais dans tout le reſte il eſt d'une lenteur qui rend ſon jeu fatigant & monotone. Je voudrois que V. M. eût vu jouer Mlle. Clairon. Elle n'avoit pas ce défaut, & je ſuis preſqu'aſſuré, Sire, qu'elle vous auroit plû bien davantage.

J'ai fait mettre il y a quelques jours au carroſſe de Strasbourg un exemplaire deſtiné à V. M. du catalogue de feu M. Mariette, amateur très-curieux & très-éclairé, qui avoit la plus ſuperbe collection de deſſins & d'eſtampes. La vente commencera dans deux mois; & peut-être V. M. voudra-t-elle y faire quelques acquiſitions. C'eſt ce qui a engagé les héritiers à me prier de vous faire parvenir cet ample & curieux catalogue.

M. Taſſart doit être à préſent en pleine fonction au ſervice de V. M., & je me flatte qu'elle ſera contente de ſon travail & de ſa conduite.

Il ne me reſte, Sire, en finiſſant cette lettre, qu'à renouveller mes vœux pour la conſervation de V. M., pour ſon bonheur & pour ſa gloire; qu'à ſouhaiter qu'elle puiſſe faire goûter à ſes

peuples, & par contre-coup à l'Europe, les fruits d'une paix douce & durable ; qu'elle continue long-temps à protéger les ſciences, les arts, les lettres & la philoſophie, & qu'elle contribue toujours elle-même à leurs progrès par des écrits pleins de lumière, de grâce & de force. Ne pouvant plus, Sire, vous ſuivre même de loin dans cette carrière, je vous ſuivrai du moins des yeux, & j'applaudirai à vos brillans ſuccès.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE CXXXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 octobre 1775.

SIRE,

IL n'y a que très-peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. ; & ce que je crains le plus, c'eſt de l'importuner par des lettres trop fréquentes qui lui déroberoient un temps ſi précieux pour elle. Mais la lettre pleine de bonté que je viens d'en recevoir, exige de ma part, Sire, de nouvelles expreſſions de toute la reconnoiſſance & de toute la vénération que je vous dois à tant de titres. V. M., en honorant de ſes bienfaits le malheureux & intéreſſant d'Étallonde, va donc venger d'une manière

éclatante & digne d'elle l'innocence opprimée par le fanatiſme des prêtres, & l'atrocité des parlemens ! Ils ne valent pas mieux, Sire, les uns que les autres, & ce qui le prouvera bien à V. M., c'eſt que ces mêmes hommes qui ſe ſont déchirés avec tant de fureur pour des ſottiſes ſous le règne du feu roi, font actuellement entr'eux une ligue offenſive & défenſive, qu'ils ont l'inſolence d'annoncer publiquement, pour s'oppoſer à l'autorité royale, qui ſans doute ne le ſouffrira pas ; & pour empêcher, s'ils le peuvent, le bien que des miniſtres éclairés & vertueux voudroient faire. Je diſois l'autre jour à quelqu'un, & je crains bien d'avoir raiſon, qu'en chaſſant le parlement nouveau pour reprendre l'ancien, nous n'avions fait que changer notre bête puante en une bête venimeuſe. Quant aux prêtres, qui ſont actuellement aſſemblés, comme ils le ſont par malheur tous les cinq ans, & qui dans cette aſſemblée ſe dévorent & ſe déchirent entr'eux, ils partent delà pour aller à Verſailles conjurer le roi de renouveller les édits atroces & abſurdes qui ordonnent la perſécution des proteſtans. Voilà ce qu'ils ont fait jurer à ce prince dans la cérémonie de ſon ſacre. Je ne ſais ſi V. M. a reçu l'ouvrage imprimé qui a pour titre : *Formules & cérémonies pour le ſacre de S. M. Louis XVI.* Je voudrois, Sire, que vos occupations, à la vérité trop importantes pour que des ſottiſes les inter-

rompent, vous permiſſent de jeter les yeux ſur ce livre, qui a indigné tous les bons & fidèles ſujets de notre jeune & vertueux monarque ; vous y verriez à la page 60 que les prêtres recommandent à Dieu le nouveau roi, *que nous éliſons*, diſent-ils, pour ſouverain de ce royaume. Comment ſouffre-t-on cette inſulte impudente au monarque & à la nation ? Comment ſouffre-t-on que dans cette ridicule & révoltante cérémonie, il ne ſoit jamais queſtion que des prêtres, de leurs privilèges, de leurs biens, de leurs prétentions, & point du tout des droits du roi & du peuple ? Il ne reſte plus aux patriotes éclairés & fidèles qu'une conſolation, c'eſt d'eſpérer que pendant le règne de Louis XVI, dont nous ſouhaitons tous le bonheur & la durée, les lumières feront aſſez de progrès pour que cette cérémonie biſarre & abſurde, dont la religion n'eſt que le prétexte & nullement l'objet, ſoit enfin abolie ſans retour. Le premier miniſtre du roi de Naples, M. le marquis Tanucci, homme très-éclairé, qui connoiſſoit apparemment en détail tout ce qu'il y a d'odieux & d'inſolent dans les formules ſacerdotales pour le ſacre des rois, a empêché que le roi de Naples d'aujourd'hui ne ſe ſoumît à cette eſpèce d'humiliation ; puiſſions-nous en faire de même à l'avenir !

L'indignation contre les prêtres m'a emporté ſi loin, Sire, qu'à peine me laiſſe-t-elle de la place

pour des objets plus intéreſſans. M. Margraff, très-habile chymiſte de votre académie, Sire, eſt, dit-on, près de ſa fin ; & auroit beſoin d'un ſucceſſeur. Si V. M. n'avoit perſonne en vue pour le remplacer, & qu'elle voulût bien me témoigner ſur ce ſujet la même confiance qu'elle a bien voulu déjà me marquer en d'autres occaſions, je trouverois peut-être quelqu'un qui pourroit lui convenir, & j'aurois peut-être le bonheur de réuſſir dans ce choix, comme dans quelques autres qui ont eu l'agrément de V. M. J'ai appris auſſi la mort de M. Heinius, directeur de la claſſe de philoſophie. Je crois que M. Béguelin ſeroit très-digne de cette place par ſon honnêteté, ſes travaux & ſes lumières ; & je prends la liberté de le recommander aux bontés de V. M. Que ne puis-je, Sire, aller vous dire moi-même tout ce que je ſuis forcé de ne vous dire que par lettres ? V. M. a la bonté de me faire à ce ſujet des invitations nouvelles, & qui me pénètrent de tendreſſe & de reconnoiſſance. Que ne ſuis-je en état d'y répondre ! Ma place de ſecrétaire ne m'empêcheroit pas d'aller paſſer encore quelque temps auprès de V. M. & de mettre à ſes pieds, avant que de mourir, tous les ſentimens qui ſont depuis ſi long-temps dans mon cœur. Mais, Sire, une ſanté très-foible, & qui craint de ne pouvoir réſiſter à la fatigue, des amis malades à qui je ſuis cher, & qui ont beſoin de moi, ne

me permettent pas de former ſur ce ſujet des projets arrêtés. Je ne déſeſpère pourtant pas tout-à-fait de remplir mes vœux à ce ſujet, & de pouvoir renouveller à V. M. les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CXXXVII.

Du Roi.

Ce 23 octobre 1775.

QUoi qu'en diſe Poſidonius, la goutte eſt un mal phyſique très-réel. Cette maudite goutte m'a tenu quatre ſemaines tous les membres garrottés, & m'a empêché de vous répondre. Votre dernière lettre m'a fait bien du plaiſir, parce qu'elle me fait eſpérer de voir & d'entendre encore le ſage Anaxagoras avant de boire du fleuve Léthé. Croyez-moi, jouiſſons de la liberté de nous voir tant que nous pouvons. Dès que je ſaurai la route que vous aurez choiſie, je prendrai le contre-pied des prêtres qui sèment la route du paradis d'épines & de ronces, pour ſemer la vôtre de roſes & d'œillets. A la vérité vous ne ſerez pas chez nous dans le paradis, mais dans une contrée bien ſablonneuſe, où cependant les vrais philoſophes ſont plus eſtimés que ne le ſont chez les Juifs les chérubins & les ſéraphins.

Je vous félicite du miniſtère philoſophique dont le XVIeme des Louis a fait choix. Je ſouhaite qu'il ſe maintienne long-temps ce miniſtère, dans un pays où l'on veut ſans ceſſe des nouveautés & où la ſcène eſt toujours mobile; gare que leur règne ne ſoit de courte durée. *Divus Etallondus* vient d'arriver. Nous lui préparons une niche comme martyr de la philoſophie & du bon ſens, & nous eſpérons qu'il opérera inceſſamment des miracles; par exemple, qu'il rendra complétement ſous ſes perſécuteurs, qu'il fera mettre les fanatiques aux petites maiſons, qu'il reſſuſcitera La Barre & Calas, enfin qu'il décorera dignement la tête de tous vos ſorbonniqueurs. Si vous voyez là-bas quelque commencement de pareils miracles, ne manquez pas de m'en avertir, pour qu'on les note dans la légende du ſaint.

Quant à ce que vous me propoſez touchant notre académie, je crois que la place a été donnée avant l'arrivée de votre lettre; cela n'empêche pas qu'à la première occaſion je ne puiſſe y déférer. Enfin venez vous-même, comme vous me le faites eſpérer, pour rendre la vie à cette académie, dont vous êtes l'ame quoiqu'abſent, & recueillez ici les approbations ſincères & les marques d'amitié d'un peuple Obotrite, qui vous rend plus de juſtice que vos compatriotes. Sur ce, &c.

LETTRE CXXXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 15 décembre 1775.
(Anniverſaire de la bataille de Keſſelsdorf.)

SIRE,

JE ſuis abſolument de l'avis de V. M., & nullement de celui du charlatan Poſidonius ; je penſe que la goutte eſt un grand mal, non-ſeulement pour ceux qui la ſouffrent, mais même pour ceux qui s'intéreſſent aux ſouffrans. Celle dont V. M. a été ſi cruellement attaquée, m'a cauſé les plus vives alarmes, même depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir d'elle ; il a couru les plus mauvais bruits à ce ſujet, & ce n'a été qu'à force d'informations que je ſuis parvenu à calmer un peu mes inquiétudes. Cependant, Sire, je n'en ſerai entiérement délivré, que quand V. M. aura bien voulu me faire donner des nouvelles de ſon état (car je n'oſe lui en demander à elle-même), & ne me laiſſer plus aucun doute ſur le rétabliſſement d'une ſanté auſſi précieuſe à mon cœur.

J'ai reçu une lettre de *divus Etallondus*, comme V. M. l'appelle ; il me paroît pénétré de reconnoiſſance des bontés de V. M., & bien réſolu de ne rien négliger pour s'en rendre digne. J'eſpère que ſon application, ſa con-

duite & ſes mœurs, prouveront à V. M. ou plutôt aux fanatiques abſurdes & atroces, à qui vous avez arraché cette malheureuſe victime, qu'on peut être digne des bienfaits & de l'eſtime d'un grand roi, quoiqu'on ait paſſé à 18 ans devant une proceſſion de capucins en temps de pluie, ſans avoir l'honneur de ſaluer.

Sur l'eſpérance que V. M. veut bien me donner, d'avoir égard dans une autre circonſtance à la requête que j'ai eu l'honneur de lui préſenter en faveur de M. Béguelin, je prends la liberté de recommander de nouveau à ſes bontés cet homme eſtimable, que j'en crois digne par la ſageſſe de ſa conduite, & par ſon aſſiduité au travail. J'avois eu l'honneur auſſi d'offrir à V. M. de lui chercher quelqu'un pour ſuccéder à M. Margraff, dans le cas où l'académie viendroit à perdre cet habile chymiſte. Comme je ne fais acception de perſonne, quand il eſt queſtion de ſervir V. M., & de faire le bien de ſon académie, j'ai appris il y a peu de temps qu'il y avoit à Stockholm un très-habile chymiſte, nommé M. Schéele, membre de l'académie des ſciences de cette ville, & qui, ſans m'être d'ailleurs connu, me paroît fort eſtimé par les plus habiles chymiſtes de la France. V. M. pourroit faire prendre à ce ſujet des informations, & faire l'acquiſition de ce ſavant, qui peut-être ne ſeroit pas difficile. On m'a dit auſſi que M. Michaelis de Gœttingue, avec

lequel

lequel je n'ai d'ailleurs aucune relation, mais qui eſt un ſavant très-diſtingué, & que V. M. déſiroit il y a douze ans d'attirer à Berlin, ſeroit aujourd'hui plus diſpoſé à cette tranſplantation, par quelques dégoûts qui diminuent ſon attachement pour le pays de Hanovre. C'eſt encore un avis que mon zèle ſeul me dicte, & dont V. M. fera l'uſage qu'elle jugera à propos, ſuivant ſa ſageſſe & ſes lumières.

Je reçus il y a quelques jours, Sire, une lettre de madame la marquiſe d'Argens, qui me paroit pénétrée de douleur du mécontentement que lui a, dit-elle, marqué V. M. de ce que le mauſolée de ſon mari eſt à Aix, & non pas à Toulon. Elle me mande que l'évêque de Toulon n'a pas voulu que ce monument fût érigé dans ſon diocèſe, quoique la manière dont eſt mort le marquis, muni des ſacremens de l'Égliſe Romaine, ait dû calmer les ſcrupules des ames les plus timorées. Sa veuve n'auroit pu, ce me ſemble, oppoſer de réſiſtance à cette vexation, ſans avoir contre elle toute la horde des pénitens bleus, blancs, rouges, &c. dont ce malheureux pays eſt inondé, & ſans compromettre en quelque ſorte V. M. vis-à-vis des prêtres Provençaux, qui ne valent pas mieux que les autres, & qui, grâce à leur ſoleil, ſont encore plus près de la folie & des ſottiſes.

Nos évêques viennent de demander au roi que les enfans des proteſtans ſoient déclarés

bâtards, & que les vœux monaſtiques puiſſent ſe faire à ſeize ans. Voilà des demandes bien dignes de nos évêques. Le roi y a répondu avec ſageſſe, & toute la nation eſpère que ce prince ſe rendra ſur ces deux points aux vœux que tous les bons citoyens font depuis long-temps, qu'on accorde à tous les François ſans diſtinction l'*état civil*, & qu'on ne puiſſe pas diſpoſer de ſa liberté à un âge où on ne peut pas diſpoſer de ſon bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire, & ſur-tout dans la maiſon du roi, qui étoit juſqu'ici un objet de grande dépenſe ſans aucune utilité. Les intéreſſés, qui ſont en grand nombre, jettent déjà les hauts cris, mais la nation bénit le prince & ſon miniſtre.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire les vœux que je fais pour V. M. dans l'année qui va commencer. Puiſſe-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres, & recevoir long-temps l'hommage des ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration, avec leſquels je ſuis ! &c.

LETTRE CXXXIX.

Du Roi.

Ce 30 décembre 1775.

JE vous avoue que je ne ſuis pas auſſi grand ſtoïcien que Poſidonius. Si Zénon d'Élée avoit eu comme moi quatorze accès conſécutifs de goutte, je ne ſais s'il n'auroit pas confeſſé que la goutte eſt un mal très-réel. Que le corps ſoit l'étui de l'ame, ou qu'il en conſtitue la machine organique, il n'en eſt pas moins certain que la matière influe prodigieuſement ſur la penſée, & que ſes ſouffrances à la longue attriſtent & abattent l'eſprit. La nature nous a faits des êtres ſenſibles, & le portique par des raiſonnemens alambiqués ne ſauroit nous rendre impaſſibles, à moins que de ſubſtituer d'autres êtres en notre place. J'ai eu des douleurs très-vives; & quoique mon mal n'ait pas été dangereux, ſa durée a fait croire que j'enfilerois la route qui aboutit au gouffre du néant; mais mon heure n'étoit pas arrivée, & je reſpire encore pour honorer les lettres & pour applaudir à ceux qui, comme un certain Anaxagoras, s'y diſtinguent par leur éclat. Si ce ſage vient ici, ſa préſence achevera de me débarraſſer des reſtes de mes infirmités, & nous nous entretiendrons enſemble de votre roi, de ſes

bonnes qualités, du gouvernement des philoſophes, & des belles eſpérances qu'en conçoit le royaume des Welches.

On dit que Voltaire eſt devenu marquis & en même temps intendant du pays de Gex; mais j'aimerois mieux qu'il n'eût point ces diſtinctions & qu'il n'eût pas en même temps à craindre une rechûte d'apoplexie. Si l'Europe perd ce beau génie, c'en ſera fait de la littérature. Des auteurs médiocres voudront le remplacer, le public leur applaudira faute de mieux, & le bon goût ſe perdra tout-à-fait: on peut prévoir cette marche ſans être voyant. Pour moi qui aime vraiment les lettres, j'enviſage leur décadence avec douleur. Il faudra des ſiècles avant que la nature produiſe un Voltaire, & qui ſait encore dans quel climat elle en ſemera le germe? peut-être en Ruſſie, peut-être ſur les bords de la Mer-Caſpienne; nous deux ne le verrons pas. Il faut me contenter des grands hommes que j'ai connus; leur eſpèce a été rare dans tous les pays & dans tous les ſiècles; je rends du moins grâces à mon heureux deſtin qui m'a fait naître ſur la fin du grand ſiècle de Louis XIV.

Je vous donnerai pleine ſatisfaction ſur le ſujet de M. Béguelin. Margraff vit encore, & je ne crois pas qu'il ait envie d'aller ſi-tôt travailler au laboratoire de l'autre monde. Morival eſt un bon garçon, ç'auroit été une cruauté

de barbare que de le griller pour l'omiſſion d'une petite révérence. Ah ! mon cher d'Alembert, votre religion eſt une étrange créature, qui a cauſé bien des maux au genre-humain. Vos prêtres Welches ſont plus fanatiques que ceux du ſaint-empire Romain de Germanie. La ſuperſtition diminue à vue-d'œil dans les pays catholiques ; pour peu que cela continue, les moines retourneront de leurs cellules dans le ſiècle, les préjugés du peuple ne ſeront plus entretenus & nourris, & la raiſon pourra paroître en plein jour, ſans craindre la perſécution ni les bûchers. L'enthouſiaſme du zèle s'eſt perdu ; tant de bons livres qui ont dévoilé l'abſurdité des fables que le public regardoit comme ſacrées, ont abattu les cataractes qui aveugloient les yeux des principaux miniſtres ; ils rougiſſent de leur culte inſenſé, & travaillent ſourdement à la chûte de la ſuperſtition. Que le Ciel les béniſſe ! En revanche, un évêque de Toulon réduit le tombeau du marquis d'Argens à un cénotaphe, que l'on eſt obligé d'ériger à quelques lieues de l'endroit où repoſe le corps de ce pauvre philoſophe : il ne manquoit plus, pour rendre la choſe complète, que de voir ce moine barbare faire déterrer le marquis pour le jeter à la voirie. Et lorſque de telles indignités s'exercent, on aura encore l'effronterie d'appeller ce dix-huitième ſiècle le ſiècle des philoſophes ? Non, tant que les ſou-

verains porteront des chaînes théologiques, tant que ceux qui ne ſont payés que pour prier pour le peuple, lui commanderont, la vérité opprimée par ces tyrans des eſprits n'éclairera jamais les peuples, les ſages ne penſeront qu'en ſilence, & la plus abſurde des ſuperſtitions dominera dans l'empire des Welches. J'eſpère que nous diſcuterons enſemble toutes ces matières, & que je pourrai vous aſſurer de vive voix de toute mon eſtime & de mon amitié. Sur ce, &c.

LETTRE CXL.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 23 février 1776.

SIRE,

JE ne ſais s'il y a quelque ſympathie phyſique entre V. M. & moi ſon ſerviteur indigne, qui lui ſuis d'ailleurs ſi attaché par la ſympathie morale; mais les 14 accès de goutte de V. M. ont été ſuivis chez moi d'un long accès de rhumatiſme que j'ai eu ſucceſſivement dans toutes les parties de mon foible corps, & qui a totalement détruit le peu d'amélioration que je commençois à éprouver dans ma frêle machine. Il eſt vrai que nous avons éprouvé, pendant plus de trois ſemaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire

d'homme ; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins ſi on s'en rapporte aux obſervations qui paroiſſent les plus exactes ; heureuſement il ne réſultera pas la même calamité du froid de 1776, parce que la terre étoit couverte de neige, & que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui ſont morts de froid & de faim. Notre jeune roi, qui eſt la bienfaiſance & la juſtice même, a ſauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connoître, & n'a point mis de bornes à ſa charité. On nous aſſure que le froid a été à proportion auſſi vif dans le nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, V. M. n'en ait cruellement reſſenti les effets. Je la ſupplie de vouloir bien me raſſurer elle-même ſur ſa ſanté, quoique toutes les nouvelles que j'en apprends ſoient très-conſolantes pour moi.

Il eſt faux que Voltaire ſoit devenu marquis & intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à V. M. Il n'eſt pas plus marquis & intendant qu'auparavant. Mais il a profité de la circonſtance d'un contrôleur-général vertueux & zélé pour le bien, pour demander que le pays de Gex où il habite ne ſoit plus dévoré par les financiers ; & il a obtenu cette grâce, qui fait en même temps l'avantage du roi & celui du peuple. Du reſte, il ſe porte bien, & j'eſpère que malgré ſon âge de 82 ans, les lettres &

l'humanité le conſerveront encore. Quelle perte, Sire, comme l'obſerve très-bien V. M., quand nous aurons le malheur de la faire ! J'en détourne ma penſée, & quand je dis tous les matins, comme je dis depuis deux ans, *Domine, ſalvum fac regem*, j'y ajoute un mot de prière pour un autre roi, que je vous laiſſe, Sire, à deviner, & un petit *oremus* pour le philoſophe de Ferney.

Puiſque V. M. veut bien avoir quelqu'égard à la recommandation que j'ai pris la liberté de lui faire pour M. Béguelin, je prends celle de lui demander de nouveau ſes bontés pour cet homme de mérite, lorſqu'elle trouvera occaſion de les lui faire éprouver.

Je lui demande auſſi les mêmes bontés pour M. d'Étallonde, & avec d'autant plus de confiance, que je ſais combien V. M. y eſt diſpoſée, & combien ce jeune homme le mérite. V. M. a bien raiſon ; on ne peut penſer à l'affaire malheureuſe de ce jeune-homme, ſans être indigné contre les tigres en ſoutane & en longue robe, dont le fanatiſme imbécille & barbare a cauſé ſon malheur. Voilà nos Midas du parlement qui recommencent leurs ſottiſes ; les voilà qui font de belles remontrances contre les édits les plus juſtes, les plus faits pour ſoulager le peuple. Les voilà qui font brûler de plats ouvrages, oubliés depuis ſix ans, & à qui ils donnent la vie par leur condamnation. Les

voilà qui pourſuivent un malheureux auteur, parce que ſon libraire n'a pas voulu donner pour rien, à un ſot janſéniſte du parlement, toute l'édition d'un livre ignoré, mais qui déplaît à ce plat janſéniſte, quoique revêtu d'un approbation. Enfin les voilà qui commencent à nous faire regretter les faquins, du moins paiſibles, à la place deſquels on les a mis ; car nous aimons encore mieux les crapauds que les aſpics.

Il me ſemble que les affaires des Anglois vont mal en Amérique. Quoiqu'une guerre à deux mille lieues m'intéreſſe moins que celle de 1756, j'ai toujours peur que cette tache d'huile ne s'étende, & ne nous arrive. J'ai beſoin d'être raſſuré par V. M. ſur ce fléau.

Notre littérature, toujours aſſez pauvre, l'eſt beaucoup en ce moment-ci. Il ne paroît rien qui mérite même la critique ; & nous rempliſſons, comme nous pouvons, les places vacantes à l'académie françoiſe, de la même manière que le feſtin du père de famille dans l'Évangile, par les eſtropiés & les boiteux de la littérature. Mais elle doit ſe conſoler, tant que Fréderic & Voltaire vivront.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'aſſurance de tous les ſentimens qui ſont depuis ſi long-temps dans mon cœur pour V. M., de l'admiration profonde, de la reconnoiſſance éternelle, & de la tendre vénération avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CXLI.

Du Roi.

Ce 17 mars 1776.

DEpuis la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai encore eſſuyé deux accès de goutte. Cela eſt un peu dur ; cependant à préſent j'ai fait divorce avec cette vilaine maladie, dont je me crois entiérement délivré. Je ſuis fâché d'apprendre que vous ſoyez incommodé du rhumatiſme ; mais notre frêle machine va en baiſſant avec l'âge, & c'eſt en dépériſſant inſenſiblement qu'elle ſe prépare à ſa deſtruction totale. Cependant ma goutte ſalue votre rhumatiſme. Je ſouhaite & j'eſpère que vous en ſerez bientôt délivré.

L'hiver dernier a été violent. Le baromètre eſt monté les jours où le froid étoit exceſſif, à 18 degrés, à deux de plus que l'année 1740 ; mais il n'y a eu que trois jours de cette force, ni les bleds ni les arbres fruitiers n'ont ſouffert, & le dégel qui eſt ſurvenu le 20 de février, n'a point endommagé les digues du Rhin, de l'Elbe, de l'Oder, ni de la Viſtule, ce qui arrive d'ailleurs aſſez ſouvent & cauſe des pertes conſidérables. Je n'attribue pas cependant ma maladie à l'intempérie de la ſaiſon ; lorſque l'on eſt jeune, ni les froids de la zone glaciale, ni

les chaleurs de la zone torride n'altèrent un corps robuſte & vigoureux. J'ai été curieux de ſavoir combien de temps les horloges de fer qui ſont aux clochers peuvent durer ; les experts m'ont aſſuré que tout au plus cela alloit à vingt ans. N'eſt-il donc pas étonnant que notre eſpèce, dont les organes ſont de filigrane & les chairs compoſées de boue & de fange, réſiſtent plus de temps & parviennent à une durée plus que triplée de celle de ces horloges compoſée de la matière la plus dure que nous connoiſſions ? La différence des horloges à nous, eſt que nous ſouffrons, & qu'elles n'éprouvent aucune ſenſation douloureuſe en ſe détraquant : en revanche nous avons goûté des plaiſirs dans notre jeuneſſe, & malgré l'âge il en reſte encore dont les perſonnes raiſonnables peuvent jouir.

Je ſuis perſuadé que les bonnes actions de votre jeune roi vous font plaiſir, & que vous ne m'avez pas écrit avec indifférence ſur ſon ſujet. Si meſſieurs les robins intervertiſſent ſes bons deſſeins, c'eſt la faute de ceux qui les ont rappellés; il faudroit les borner à l'objet de leur deſtination : ils ſont payés pour juger les procès & non pas pour tenir leurs ſouverains ſous tutelle. Vous verrez que peut-être la cour ſera réduite à les exiler une ſeconde fois. Vous m'avertiſſez un peu tard que Voltaire n'eſt ni marquis ni intendant ; je l'en avois déjà félicité ; il n'y a pas

de mal, il s'appercevra facilement que mon ignorance eſt involontaire. Si l'on ment d'une chambre à une autre, on peut débiter de même bien des menſonges à Potsdam de ce qui ſe fait à Paris.

Vous vous plaignez de la difficulté de remplir par de bons ſujets votre académie ; c'eſt la faute du ſiècle. Nous avons beaucoup plus de gens médiocres qu'il n'y en avoit dans le ſiècle paſſé ; mais il nous ſurpaſſoit en génies ; il ſemble que le moule en ſoit caſſé. Lorſque la France aura perdu le patriarche de Ferney & un certain Anaxagoras, il ne lui reſtera plus perſonne. Pour M. Weguelin, dont je connois le mérite, je ne négligerai pas en temps & lieu d'avoir égard à votre recommandation ; il ſeroit peut-être un Monteſquieu, ſi ſon ſtyle répondoit à la force de ſes penſées.

Je vous raſſurerai facilement ſur l'appréhenſion que vous cauſent les Anglois animés des fureurs du dieu Mars ; s'ils ont la fièvre-chaude, il n'y a pas d'apparence que l'épidémie franchiſſe les mers, pour ſe communiquer au continent ; leurs guinées l'ont fait paſſer à quelques *principi di Germania biſognoſi di ſcudi.* Sans doute cela s'arrêtera-là, & la guerre de l'Amérique ſera pour les Européens ce qu'étoient pour les anciens Romains les combats des gladiateurs.

Je fais des vœux pour que vous ſoyez promp-

tement délivré de votre ſciatique. Je ne renonce pas encore à la conſolation de vous revoir dans ce monde-ci, aſſuré que nous ne nous reverrons plus dans un autre: vous ne devez pas y trouver à redire. Quand on a fait votre connoiſſance, on voudroit jouir de votre préſence plus ſouvent & toujours davantage. En attendant je prie Dieu, &c.

LETTRE CXLII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 26 avril 1776.

SIRE,

QUoique les dernières nouvelles que V. M. a bien voulu me donner d'elle-même de ſa ſanté & de ſon état aient calmé mes inquiétudes; cependant il n'a pas tenu au public, & ſur-tout au public de ce pays-ci, que je n'en euſſe encore d'aſſez ſérieuſes; mais j'ai mieux aimé en croire V. M. que le public, & je m'en ſuis d'autant mieux trouvé, que le public a fini par où il auroit dû commencer, c'eſt-à-dire par ſe taire. Jouiſſez, Sire, de votre ſanté & de votre gloire, & jouiſſez-en long-temps encore pour la conſolation de votre fidèle Anaxagoras. Il en a plus que jamais beſoin dans ce moment, ayant ſous ſes yeux le ſpectacle d'une ancienne amie, avec laquelle il demeure depuis douze ans, &

qui dépérit d'une maladie de langueur. Cette raiſon, Sire, ſans parler de ma ſanté, ni de quelques affaires qui exigent ma préſence, m'empêchera d'aller, comme je le déſirois, mettre aux pieds de V. M. tous les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle. Ma pauvre machine eſt d'ailleurs ſi ébranlée, & par les ſecouſſes de cet hiver, & par les affections morales qui s'y joignent, qu'elle eſt hors d'état de ſe déplacer. Elle ſe borne donc à regret aux vœux qu'elle fait pour V. M., ne pouvant aller les lui préſenter elle-même.

Je ne ſais ſi V. M. eſt informée qu'on a imprimé dans quelques gazettes d'Allemagne, & depuis dans quelques journaux de France, une prétendue lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, ſelon meſſieurs les gazetiers, & dans laquelle les François ſont vilipendés, Voltaire traité *de vieille femme*, & l'académie de Berlin de *bête*. Ce même ſot public, qui a voulu ſi long-temps que V. M. fût bien malade, ne demanderoit pas mieux que de croire à la réalité de cette lettre; j'ai cru devoir le déſabuſer, en imprimant à mon tour dans les journaux, que meſſieurs les gazetiers en avoient menti. C'eſt à V. M. à leur faire répondre autrement, ſi elle juge qu'ils en ſoient dignes.

Notre jeune roi mérite toujours la bonne opinion que V. M. a de lui. Il aime le bien, la juſtice, l'économie & la paix. Mais les frippons,

les courtiſans, les prêtres ſont bien tout ce qu'ils peuvent pour s'oppoſer aux réformes & aux réglemens que lui propoſent les miniſtres vertueux & éclairés dont il a eu le bonheur & la ſageſſe de s'entourer. Je ne ceſſe de faire des vœux pour lui, bien perſuadé que de tous les princes de ſa maiſon ſans exception, il eſt celui que nous devrions déſirer pour roi, ſi la deſtinée propice ne nous l'avoit pas donné. Je n'en fais pas autant pour les parlemens, qui ſe montrent de jour en jour plus mal-intentionnés, plus ignorans, & plus oppoſés au bien. Les voilà, dit-on, qui veulent faire revivre & faire valoir par leurs arrêts les principes abſurdes des théologiens ſur l'intérêt de l'argent; il ne leur manque plus que ce ridicule, dont je voudrois bien qu'ils ſe couvriſſent, pour leur faire perdre le peu de crédit qui leur reſte encore, & pour n'avoir plus même les ſots & les frippons dans leur parti.

J'aurai peut-être dans quelque temps une grâce à demander à V. M. Des gens-de-lettres ont entrepris de donner une édition de Froiſſard, hiſtorien du quatorzième ſiècle, dont on n'a juſqu'ici que de mauvaiſes éditions. On leur a dit qu'il y avoit à Breslau un excellent manuſcrit de cet hiſtorien; peut-être leur ſera-t-il néceſſaire, & dans ce cas ils prendroient la liberté de prier V. M. de vouloir bien donner ſes ordres pour qu'ils en euſſent communica-

tion ; ils oſent ſe flatter de cette grâce, de la part du protecteur & de l'ami le plus éclairé que les lettres aient encore eu ſur le trône.

Je vois par la réponſe que V. M. veut bien me faire au ſujet de M. Béguelin, qu'elle a cru que je lui parlois en faveur de M. Wéguelin, dont je connois d'ailleurs le mérite, mais qui n'eſt point l'objet des demandes que j'ai pris la liberté de faire à V. M. Celui que j'ai eu l'honneur de recommander à ſes bontés eſt M. Béguelin, mathématicien & philoſophe de ſon académie, diſtingué dans l'un & dans l'autre genres par ſes lumières & par ſes écrits, & digne de la protection de V. M. par ſes ſentimens & par ſa ſage conduite.

V. M. me tranquilliſe beaucoup en m'aſſurant que les coups qui ſe frappent en Amérique ne viendront pas juſqu'en Europe, & ſurtout juſqu'en France. Mon refrain eſt celui de l'Évangile : *Paix ſur la terre aux hommes*, je n'ajoute pas même *de bonne volonté* ; car je craindrois que la paix ne fût pour un trop petit nombre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & la plus tendre reconnoiſſance, &c.

LETTRE

LETTRE CXLIII.

Du Roi.

Ce 16 mai 1776.

J'Ignore ce qui ſe débite à Paris au ſujet de ma maladie, & je me trouve glorieux d'être dans le cas des Anglois dont on exagère les pertes, tandis qu'ils n'en ont point fait de conſidérables. Ma ſanté eſt celle d'un vieillard qui a eſſuyé dix-huit accès de goutte, & qui ne recouvre pas ſes forces auſſi vîte qu'un jeune-homme de dix-huit ans; mais on me fera mourir par allégorie, comme on me fait écrire en ſtyle de charretier des lettres, où l'on me prête des idées que jamais je n'ai eues. Je vous ſuis obligé d'avoir donné un démenti au compilateur de ces bêtiſes qui a voulu les mettre ſur mon compte. Pour moi, je pourrois demander que le gouvernement fît des recherches contre l'auteur de cette impoſture; mais je n'aime point à me venger, & ce n'eſt pas cette ſorte d'athlètes qu'il me convient de combattre. Je lis les réflexions de l'empereur Marc-Antonin, qui m'enſeigne que je ſuis dans le monde pour pardonner à ceux qui m'offenſent, & non pas pour uſer du pouvoir de les accabler.

Je compâtis, mon cher Anaxagoras, aux chagrins que vous cauſe l'amitié; c'eſt un des

plus ſenſibles. Je ne ſais quel ancien a très-bien dit, que les amis n'avoient qu'une ame en deux corps. Je ſouhaite que mademoiſelle d'Eſpinas ſe rétabliſſe pour la conſolation de vos vieux jours. Mais ſi ſa ſanté ſe remet, & ſi un jour vous vous portez mieux, faudra-t-il que je renonce à jamais au plaiſir de vous voir, ou me reſte-t-il encore quelqu'eſpérance ? C'eſt ce que je vous prie de me marquer.

Comme j'ignore ſi l'ouvrage de Froiſſard ſe trouve dans les bibliothèques de Breslau, j'en ai fait écrire à l'abbé Baſtiani, qui me dira les choſes au juſte. S'il s'y trouve, celui qui veut écrire ſur ce ſujet pourra recevoir tous les éclairciſſemens qu'il déſirera. Je ſuis ſur le point de faire mes tournées dans les provinces ; ce qui m'occupera juſque vers le 15 de juin, où je pourrai avoir le plaiſir de vous écrire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ſommes les gens les plus pacifiques du monde. La ſcène qui ſe paſſe en Amérique & ce qui peut-être ſe prépare encore ailleurs, eſt pour nous comme ces combats de gladiateurs que les Romains (tant ſoit peu barbares à cet égard) voyoient de ſang-froid dans leur cirque, & dont ce peuple-roi faiſoit ſon amuſement. Les mêmes acteurs ne paroiſſent pas toujours ſur la ſcène : nous y avons été aſſez long-temps ; à préſent le tour eſt à d'autres. Votre philoſophie pourra donc réfléchir à ſon aiſe ſur la cauſe & ſur les

effets de ce fléau deſtructeur qui ravage actuellement l'Amérique. Portez-vous bien, c'eſt le principal, & abandonnez les hommes à leurs folies & à leurs paſſions, que ni vous ni moi ne parviendrons à adoucir. Sur ce, &c.

LETTRE CXLIV.

Du Roi.

Ce 9 juillet 1776.

JE compâtis au malheur qui vous eſt arrivé de perdre une perſonne à laquelle vous vous étiez attaché. Les plaies du cœur ſont les plus ſenſibles de toutes, & malgré les belles maximes des philoſophes, il n'y a que le temps qui les guériſſe. L'homme eſt un animal plus ſenſible que raiſonnable. Je n'ai que trop, pour mon malheur, expérimenté ce qu'on ſouffre de telles pertes. Le meilleur remède eſt de ſe faire violence, pour ſe diſtraire d'une idée douloureuſe qui s'enracine trop dans l'eſprit. Il faut choiſir quelqu'occupation géométrique qui demande beaucoup d'application, pour écarter, autant que l'on peut, des idées funeſtes qui ſe renouvellent ſans ceſſe & qu'il faut éloigner le plus que poſſible. Je vous propoſerois de meilleurs remèdes, ſi j'en connoiſſois. Cicéron, pour ſe conſoler de la mort de ſa chère Tullie, ſe jeta dans la compoſition, & fit pluſieurs trai-

tés dont quelques-uns nous ſont parvenus. Notre raiſon eſt trop foib'e pour vaincre la douleur d'une bleſſure mortelle ; il faut donner quelque choſe à la nature, & ſe dire ſurtout qu'à votre âge comme au mien on doit ſe conſoler plutôt, parce que nous ne tarderons guère de nous rejoindre aux objets de nos regrets.

J'accepte avec plaiſir l'eſpérance que vous me donnez de venir paſſer quelques mois de l'année prochaine chez moi. Si je le puis, j'effacerai de votre eſprit les idées triſtes & mélancoliques qu'un événement funeſte y a fait naître. Nous philoſopherons enſemble ſur le néant de la vie, ſur la philoſophie des hommes, ſur la vanité du ſtoïciſme & de tout notre être. Voilà des matières intariſſables & de quoi compoſer pluſieurs in-folio. Faites, je vous prie, cependant tous les efforts dont vous ſerez capable, pour qu'un excès de douleur n'altère point votre ſanté ; je m'y intéreſſe trop pour le ſupporter avec indifférence. Sur ce, &c.

LETTRE CXLV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 15 août 1776.

SIRE,

MOn ame & ma plume n'ont point d'expreſſions pour témoigner à V. M. la tendre & profonde reconnoiſſance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire ; lettre ſi pleine de vérité & d'intérêt, de ſentiment & de raiſon tout enſemble ; enfin, Sire, permettez-moi cette expreſſion, ſi remplie même d'amitié ; car pourquoi n'oſerois-je employer avec un grand roi le mot qui rend ce grand roi ſi cher à mon cœur ? Je n'aurois pas tardé un moment à répondre à cette nouvelle marque, ſi touchante pour moi, des bontés dont V. M. m'honore, & à lui réitérer plus vivement que jamais l'expreſſion des ſentimens que je lui dois à tant de titres, ſi cette expreſſion n'avoit dû entraîner malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que V. M. ſans doute eût bien voulu pardonner à ma ſituation, mais qui peut-être auroit troublé un moment, par une image affligeante, la ſatisfaction ſi douce & ſi juſte dont V. M. vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du grand-duc de Ruſſie à Berlin, & l'union que va contracter avec vous ce jeune

prince, digne, à ce qu'on assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. J'ai attendu le moment de son départ, pour répandre encore une fois mon ame dans celle de V. M., & pour lui rendre sur-tout les plus sensibles actions de grâces de cette lettre qui est si peu celle d'un roi, & qui n'en est pour moi que plus précieuse & plus chère. V. M. n'a pas besoin de dire qu'*elle n'a que trop éprouvé, pour son malheur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimoit.* On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si sensible & si vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, & lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous mes amis cherchent comme vous à me consoler, tous me disent, comme vous, qu'il faut chercher à me distraire ; mais aucun ne sait ajouter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami & d'un sage, que *notre raison est trop foible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la nature, & se dire sur-tout qu'à l'âge où nous sommes l'un & l'autre, nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets de nos regrets.* Hélas ! Sire, c'est aussi le seul espoir qui me console, ou plutôt qui me fera supporter le peu de jours qui me restent à vivre. Je ne désire plus de les voir prolongés, que pour me mettre encore aux pieds de V. M., & il faudra que ma santé soit bien mauvaise au printemps prochain, si je ne vais pas avec le

plus grand empreſſement m'acquitter d'un devoir ſi précieux & ſi ſacré pour moi. J'écrivois il y a quelques années à V. M., dans un moment où ma frêle machine dépériſſoit de jour en jour, que je ne déſirois plus rien qu'une pierre ſur ma tombe avec ces mots : *Le grand Fréderic l'honora de ſes bontés & de ſes bienfaits*. Cette pierre & ces mots ſont aujourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois, le ſeul déſir qui me reſte ; la vie, la gloire, l'étude même, tout eſt devenu inſipide pour moi ; je ne ſens que la ſolitude de mon ame, & le vide irréparable que mon malheur y a laiſſé. Ma tête, fatiguée & preſqu'épuiſée par quarante ans de méditations profondes, eſt aujourd'hui privée de cette reſſource qui a ſi ſouvent adouci mes peines. Elle me laiſſe tout entier à ma mélancolie ; & la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupations. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir ſi long-temps de mes maux, lorſque vous avez à ſoulager ceux de tant d'autres ? Pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorſque je ne devrois vous parler que des lauriers que vous cueillîtes, il y a ſeize ans, à pareil jour, dans les plaines de Lignitz ? Pourquoi vous parler enfin de mes triſtes intérêts, au milieu des grands intérêts qui vous occupent ? Puiſſent ces intérêts, Sire, ſatisfaits & remplis, ajouter encore à votre gloire & à l'éclat de votre règne ! Puiſſe la nature,

qui vous a fait le plus grand des rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes ! Puiſſe-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrois qu'elle retranchât aux miens ! Puiſſé je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de V. M., répandre dans ſon ſein mes dernières larmes, & mourir entre ſes bras, plein de reconnoiſſance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir & de l'entendre, de la trouver ſenſible à ce qui pénètre & remplit mon ame, de l'aſſurer ſur-tout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis ſi long-temps inſpirée, & qui eſt en ce moment plus juſte & plus profonde que jamais ! C'eſt avec ce ſentiment que je ſerai tout le reſte de ma vie, &c.

LETTRE CXLVI.

Du Roi.

Ce 7 ſeptembre 1776.

VOtre lettre, mon cher d'Alembert, m'a été rendue à mon retour de Siléſie. Je vois que votre cœur tendre eſt toujours ſenſible, & je ne vous condamne pas. Les forces de nos ames ont des bornes, il ne faut rien exiger au-delà de ce qui eſt poſſible. Si l'on vouloit qu'un homme très-fort & robuſte renverſât le Louvre, en y appuyant fortement ſes épaules, il

n'en viendroit pas à bout; mais ſi on le chargeoit de ſoulever un poids de cent livres, il pourroit y réuſſir. Il en eſt de même de la raiſon; elle peut vaincre des obſtacles proportionnés à ſes forces, mais il en eſt de tels qui l'obligent à céder. La nature a voulu que nous fuſſions ſenſibles, & la philoſophie ne vous fera jamais parvenir à l'impoſſibilité : & ſuppoſé que cela pût être, cela ſeroit nuiſible à la ſociété; on n'auroit plus de compaſſion pour le malheur des autres, l'eſpèce humaine deviendroit dure & impitoyable. Notre raiſon doit nous ſervir à modérer tout ce qu'il y a d'exceſſif en nous, mais non pas à détruire l'homme dans l'homme. Regrettez donc votre perte, mon cher; j'ajoute même que celles de l'amitié ſont irréparables, & que quiconque eſt capable d'apprécier les choſes, vous doit juger digne d'avoir de vrais amis, parce que vous ſavez aimer. Mais comme il eſt au-deſſus de l'homme & même des dieux de changer le paſſé, vous devez ſonger d'autre part à vous conſerver pour les amis qui vous reſtent, afin de ne leur point cauſer le chagrin mortel que vous venez de ſentir. J'ai eu des amis & des amies; j'en ai perdu cinq ou ſix, & j'ai penſé en mourir de douleur. Par un effet du haſard, j'ai fait ces pertes pendant les différentes guerres où je me ſuis trouvé, & obligé de faire continuellement des diſpoſitions différentes. Ces diſtractions de

devoirs indiſpenſables m'ont peut-être empêché de ſuccomber à ma douleur. Je voudrois fort qu'on vous propoſât quelque problême bien difficile à réſoudre, afin que cette application vous forçât à penſer à autre choſe. Il n'y a en vérité de remède que celui-là, & le temps. Nous ſommes comme les rivières qui conſervent leur nom, mais dont les eaux changent toujours : quand une partie des molécules qui nous ont compoſés, eſt remplacée par d'autres, le ſouvenir des objets qui nous ont fait du plaiſir ou de la douleur s'affoiblit, parce que réellement nous ne ſommes plus les mêmes, & que le temps nous renouvelle ſans ceſſe. C'eſt une reſſource pour les malheureux, & dont quiconque penſe doit faire uſage.

Je m'étois réjoui pour moi-même de l'eſpérance que vous me donnez de vous voir ; à préſent je m'en réjouis encore pour vous. Vous verrez d'autres objets & d'autres perſonnes. Je vous avertis que je ferai ce qui dépendra de moi pour écarter de votre ſouvenir tout ce qui pourroit vous rappeller des objets triſtes & fâcheux, & je reſſentirai autant de joie de vous tranquilliſer que ſi j'avois gagné une bataille : non que je me croie grand philoſophe, mais parce que j'ai une malheureuſe expérience de la ſituation où vous vous trouvez, & que je me crois par-là plus propre qu'un autre à vous tranquilliſer. Venez donc,

mon cher d'Alembert. Soyez sûr d'être bien reçu, & de trouver, non pas des remèdes parfaits à vos maux, mais des lénitifs & des calmans. Sur ce, &c.

LETTRE CXLVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 7 octobre 1776.

SIRE,

DEs maux de tête violens & continuels, qui durant près de trois semaines, m'ont empêché d'écrire & de penser, & qui sont la triste suite de ma disposition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre sur le champ à l'admirable lettre que V. M. a bien voulu m'écrire encore sur mon malheur. Quelle lettre, Sire ! & combien peu, je ne dis pas de rois (car ils ne connoissent guère ce langage), mais d'amis, savent aussi bien parler que vous à une ame oppressée & souffrante ! Je lis & relis tous les jours cette lettre si bien faite pour adoucir mes maux, je la lis à tous mes amis, qui en sont comme moi pénétrés de reconnoissance pour V. M. ; je me dis sans cesse en la lisant & après l'avoir lue : *Ce grand prince a raison*, & je continue pourtant à m'affliger. V. M. n'en sera point sur-

priſe, & ne déſeſpérera pourtant pas de ma guériſon, malgré le peu d'eſpérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde ſeroient le ſeul moyen de l'accélérer ; & V. M. me propoſe avec autant de raiſon que de bonté ce puiſſant remède ; mais ma pauvre tête n'eſt plus capable d'en faire uſage. C'eſt donc du temps ſeul que je dois attendre quelque ſoulagement à mes peines ; & je crains bien que ce temps cruel ne me dévore au-lieu de me guérir. La comparaiſon que V. M. fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent ſans ceſſe en conſervant leur nom, eſt auſſi ingénieuſe que philoſophique, & explique avec autant de raiſon que d'eſprit pourquoi le temps finit par nous conſoler ; mais juſqu'à préſent, Sire, ma triſte rivière ne ſent que la peine de couler, & ne voit point encore l'eſpoir d'avoir enfin un cours plus heureux & plus paiſible. Si j'avois vingt-cinq ans de moins, j'aurois peut-être le bonheur de former quelqu'autre attachement qui me feroit ſupporter la vie ; mais, Sire, j'ai près de ſoixante ans, & à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante, par une perte nouvelle dont je ſuis encore menacé, ou plutôt que j'éprouve déjà avant qu'elle ſoit conſommée. Une femme reſpectable, pleine d'eſprit & de vertu, dont

le nom eſt sûrement parvenu juſqu'à V. M., madame Geoffrin, qui depuis trente ans avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qui tout récemment encore m'avoit procuré dans mon malheur toutes les conſolations ou les diſtractions que cette amitié lui avoit fait imaginer, eſt frappée depuis plus d'un mois d'une paralyſie qui l'a preſqu'entiérement privée du ſentiment & de la parole, & qui ne me laiſſe aucune eſpérance, non-ſeulement de la conſerver, mais même de la revoir encore. Sa famille, qui ne lui reſſemble guère, dévote ou feignant de l'être, mais plus ſotte encore que dévote, & affichant (ſans ſavoir pourquoi) une haine ſtupide des philoſophes & de la philoſophie, m'ôte en ce moment juſqu'à la déplorable conſolation d'être auprès de cette digne femme, de lui rendre tous les ſoins que ma tendreſſe pour elle pourroit me ſuggérer, & que peut-être la pauvre malade ne ſentiroit pas, mais qui du moins ſatisferoient mon cœur. Je perds ainſi dans l'eſpace de quelques mois les deux perſonnes que j'aimois le plus, & dont j'étois le plus aimé. Voilà, Sire, la malheureuſe ſituation où je me trouve, le cœur affaiſſé & flétri, & ne ſachant que faire de mon ame & de mon temps.

Mais je me reproche encore d'entretenir V. M. de ma douleur, lorſque je ne devrois lui parler que de ma vive reconnoiſſance pour toutes ſes bontés, de l'admiration profonde que

m'inſpire ſa philoſophie ſi vraie & ſi peu commune, ſi raiſonnable & ſi ſenſible tout-à-la-fois, & ſur-tout du déſir que j'ai d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſentimens qu'elle m'inſpire. Ma ſanté ſeule pourroit s'oppoſer à ce voyage; mais il m'eſt trop précieux & trop cher pour ne pas donner à cette ſanté chancelante tous les ſoins dont je ſuis capable, & que vous avez la bonté d'exiger de moi. Hélas! Sire, ce voyage eſt preſque le ſeul objet qui m'attache encore à la vie, & je ne regretterois en ce moment, ſi je venois à la perdre, que d'être privé de témoigner encore une fois à V. M. ma tendre & profonde vénération. Puiſſe V. M. jouir elle-même, pendant la mauvaiſe ſaiſon où nous allons entrer, d'une ſanté meilleure qu'elle n'a fait le dernier hiver! Je crains plus que jamais pour elle ces violentes attaques de goutte dont elle étoit il y a quelques mois ſi cruellement tourmentée. Je crains plus encore, je crains les nouvelles de guerre prochaine qui retentiſſent ſans ceſſe à mes oreilles & qui pourroient engager V. M. dans de nouvelles fatigues, plus redoutables pour elle que jamais. Tout affligé & tout philoſophe que je ſuis, je ne puis m'empêcher de m'intéreſſer encore aux malheurs de la triſte eſpèce humaine, qui n'ont pas beſoin d'être augmentés, & j'y joins ſur-tout les vœux les plus ardens pour la conſervation, le bonheur & le repos de

V. M. Elle a bien voulu me raſſurer plus d'une fois ſur les guerres dont je croyois l'Europe menacée, & elle m'a rendu la tranquillité par cette aſſurance. Puiſſe-t-elle me la rendre encore en ce moment, où j'en ai plus beſoin que jamais, & bien plus encore pour V. M. que pour moi! Je ſuis, &c.

LETTRE CXLVIII.

Du Roi.

Ce 22 octobre 1776.

VOus voilà accablé de vers dont je crois que vous vous bien feriez paſſé. J'ai cru cependant que quelques réflexions aſſez graves pourroient convenir à la douce mélancolie où je vous crois plongé. Ces vers ne demandent qu'à être déchirés avant ou après leur lecture, c'eſt tout ce qu'ils méritent. Pour moi, je vois avec impatience la belle automne dont nous jouiſſons; je demande quand arrivera l'hiver, pour demander enſuite quand viendra le printemps, enfin cet été qui me procurera le plaiſir de vous revoir, & je dis:

Volez, volez heures trop lentes
Pour mes impatiens déſirs.

Lorſque quelqu'un vient de France, par exemple M. de Rouillère, je ne m'informe

pas de ce que font vos providences dans leur troiſième ciel de Verſailles, je ne demande point ſi vos Mars ſubalternes à ſix ſous par jour ſont encachottés ou roſſés à coups de plat d'épée, ſi vos ports regorgent de vaiſſeaux, ſi les manches & les poches des hommes hauſſent ou baiſſent, ſi l'on ſe friſe en bec de corbin ou en ruiſſeau ? Enfin je paſſe cent choſes de cette importance, pour demander : Que fait le duc de Nivernois ? Comment ſe porte Anaxagoras ? Aurons-nous bientôt l'Enéide de Delille ? Voilà ce qui m'intéreſſe en France, le reſte ne m'eſt rien. Mais à propos : On m'aſſure que les garçons deviennent filles chez vous. On dit que pour parler correctement, au-lieu de Mr. d'Éon il faut dire Mlle. d'Éon ; enfin qu'il ſe fait dans la nature des changemens étonnans. Voilà un ſujet inépuiſable de pyrrhoniſme. Quoi ! me dis-je en moi-même, ſi la nation la plus éclairée de l'Europe ſe trompe ſur les ſexes, que ſera ce de nous autres ? Il faudra que M. de Vergennes faſſe venir du Vatican le fameux *ſterſicorium* de S. Pierre, pour qu'on y fouille tous ceux qui ſont deſtinés aux affaires étrangères, & qu'on ne les admette qu'après le grave témoignage, *Pater habet*. Je ne ſais où j'en ſuis avec notre marquis ou marquiſe de Pons ; je ſuis indécis devant lui, ſi je dois l'appeller Monſieur ou Madame : il eſt vrai qu'il a du poil ; mais on prétend

prétend que d'Éon en avoit auſſi. Enfin cette incertitude me chiffonne & m'embarraſſe l'eſprit, car que deviendra l'exactitude grammaticale, ſi l'on ne ſait plus s'il faut dire elle ou lui ? Si l'abbé d'Olivet vivoit encore, j'aurois recours à la plénitude de ſa ſcience : à préſent je ne ſais à qui m'adreſſer. Tout cela me rend ſi ignorant, ſi honteux, mon cher d'Alembert, que j'héſite à proférer une parole, crainte de dire une ſottiſe. Raſſurez-moi, rendez-moi le courage & l'effronterie de prononcer à tout haſard Monſieur ou Madame, faute de pouvoir faire autrement. Je n'avois pas trop haute opinion de mon ſavoir ; je croyois cependant que je connoiſſois clairement quelques vérités ; en voilà des plus triviales, & je les ignore. Je dirai donc, comme je ne ſais quel philoſophe, qu'après avoir bien étudié, j'ai appris à ne rien ſavoir. Bon Dieu ! ſi l'aventure de d'Éon étoit arrivée il y a dix-huit ſiècles, ç'auroit été un article de foi que de croire à ſa métamorphoſe. Le Ciel ſoit béni que ce miracle ſoit arrivé de nos jours ! c'eſt une ſottiſe de moins qu'on épargne à notre croyance, mais qui répondra des autres ?

Ayez pitié du plus ignorant des hommes, & venez l'été prochain l'éclairer de votre lumière, le raſſurer ſur ſes doutes, & ſur-tout le réjouir par votre préſence. C'eſt ce qu'attend de vous votre ancien admirateur. Sur ce, &c.

LETTRE CXLIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 novembre 1776.

SIRE,

J'Ai reçu preſqu'en même temps les deux nouvelles lettres du 22 & du 26 octobre (*a*) dont V. M. a bien voulu m'honorer. Ces deux lettres, Sire, & celle que j'avois eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a environ ſix ſemaines, ont été plus long-temps en chemin qu'à l'ordinaire. Les honnêtes commis des poſtes, qui par des ordres ſans doute fort reſpectables, mais dont j'aime mieux que d'autres ſoient chargés que moi, ouvrent les lettres ſur la route d'Allemagne (car je n'oſe dire ſur celle de France), ont été apparemment plus empreſſés encore qu'à l'ordinaire de lire, pour leur inſtruction ou pour leur triſte amuſement, ce qu'un grand roi veut bien dire à un pauvre philoſophe affligé, & ce que le pauvre philoſophe répond au grand roi. On ne peut nier, Sire, que ces commis ne ſoient vraiment & en tout ſens des *gens-de-lettres*, & des gens-de-lettres curieux de belles choſes; mais je crains bien que ces *littérateurs* ſi curieux, & ſur-tout ſi honnêtes, ne ſoient dignes ni de s'inſtruire en liſant vos

(*a*) Celle-ci ne ſe trouve pas.

lettres, ni même de s'attriſter en liſant les miennes. Quoi qu'il en ſoit, je leur ſerois au moins fort obligé de ne pas retarder de pluſieurs jours (& même de quelques heures) la conſolation ſi douce & ſi néceſſaire à mon cœur, que les bontés de V. M. me font éprouver dans la malheureuſe circonſtance où je me trouve. Je ne ſais plus, Sire, comment vous exprimer à quel point ces bontés ſi touchantes pénètrent mon ame, & combien cette ame qui ne ſe croyoit plus ouverte qu'à la douleur, trouve encore de ſenſibilité en elle pour la reconnoiſſance qu'elle vous doit à tant de titres. Cette reconnoiſſance n'eſt pas un ſentiment réſervé pour moi ſeul, tous mes amis le partagent avec la plus tendre vénération pour votre perſonne. Je voudrois que V. M., ſenſible comme elle eſt, à la véritable gloire, c'eſt-à-dire aux hommages des hommes éclairés & vertueux, pût entendre ce qu'ils diſent à la lecture de ces lettres; qu'elle pût apprendre de leur propre bouche, combien le grand Fréderic, depuis long-temps l'objet de leurs éloges & de leur admiration, leur paroît digne encore d'être aimé. J'oſe croire que ce concert unanime de louanges ſi douces & ſi vraies toucheroit autant V. M. que les cris de victoire de ſes ſoldats ſur les champs de bataille où il a triomphé tant de fois. Pour moi, Sire, je fais mieux encore que de vous admirer & de vous chérir; je

vous écoute, & je profite de vos leçons; je fais tout ce qui eſt en moi pour me diſtraire; j'eſſaie différentes ſortes de travaux, d'études, de lectures, d'amuſemens même; je raſſemble chez moi quelques amis certains jours de la ſemaine; je vais les chercher les autres jours; je prends le plus de part que je puis à leur converſation, je tâche de me perſuader que tout ce qui ſe paſſe autour de moi me touche, ou du moins m'occupe, je tâche même de le faire croire aux autres par la part apparente que j'y prends; mes amis me croient quelquefois ſoulagé & preſque conſolé; mais quand je ne les ai plus autour de moi, quand après les avoir quitté, je me trouve ſeul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement & de préférence, mon ame affaiſſée retombe douloureuſement ſur elle-même, & ne voit plus que le vide qui l'environne & qui la flétrit; je ſuis comme les aveugles, profondément triſtes quand ils ſont ſeuls, mais que la ſociété croit gais, parce que le moment où ils converſent avec les hommes eſt le ſeul ſupportable pour eux. J'ai beau ſuivre le conſeil que V. M. veut bien me donner, & dont elle m'apprend qu'elle fait uſage pour elle-même dans ſes momens d'affliction; j'ai beau lire les philoſophes & chercher à me conſoler avec eux, j'éprouve, comme le dit ſi bien V. M., que les maladies de l'ame n'ont point d'autres remèdes que des

palliatifs, & je finis par me répéter triſtement ce que m'ont dit ces philoſophes, que le vrai ſoulagement à nos peines, c'eſt l'eſpoir de les voir finir bientôt avec la fin de la vie. Cela n'eſt pas fort conſolant; mais comme le dit encore V. M., c'eſt un moyen que la nature nous donne de nous détacher de cette vie que nous ſommes obligés de quitter. Cela me rappelle le mot du ſolitaire qui diſoit aux perſonnes dont il recevoit quelquefois la viſite: *Vous voyez un homme preſqu'auſſi heureux que s'il étoit mort.* Je ſuis comme cette vieille femme qui vouloit à toute force devenir dévote & qui n'y pouvoit parvenir: *Je m'excède*, diſoit-elle, *de livres de dévotion, je m'en bourre, & rien ne paſſe.* J'éprouve dans un ſens, bien plus profond que le ſens ordinaire, combien *le malheur eſt un grand maître*, combien une perte irréparable fait naître de réflexions, cruelles à la vérité, mais que ſans elle on n'auroit jamais eue; combien une douleur pénétrante étend & agrandit l'ame, & combien une penſée eſt vaſte, quand on n'en a qu'une. J'ai été touché juſqu'aux larmes, Sire, par ces mots de votre dernière lettre, ſi pleins de bonté & d'intérêt: *Je vous avois écrit avant-hier, & je ne ſais comment je m'étois permis quelque badinage; je me le ſuis reproché en liſant votre lettre.* Ne vous reprochez rien, Sire, & croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per ſeria, per jocos eundem*

animum, une ame qui intéreſſe également mon cœur, quand elle eſt ſérieuſe & quand elle eſt gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la poéſie à ma conſolation, vous me dites en vers élégans & harmonieux ce que vous avez bien voulu me dire en proſe éloquente & philoſophique : votre proſe, Sire, devroit être ſignée *Sénèque*, *Montagne*, & vos vers *Lucrèce*, *Marc-Aurèle*.

La pauvre madame Geoffrin eſt toujours dans la même ſituation, entourée de médecins qui ne peuvent la ſoulager, de ſots & de dévots qui l'ennuient, privée de voir les perſonnes qui lui plaiſent le plus, & moi de la triſte douceur de mêler mes larmes avec les ſiennes.

V. M. veut bien me raſſurer ſur la guerre que je craignois pour elle & ſur-tout pour moi ; je déſirerois bien vivement qu'elle pût me raſſurer de même ſur ſa ſanté, dont l'état chancelant m'alarme & m'afflige. Ménagez-vous, Sire, & conſervez-vous pour vos peuples, pour la philoſophie & les lettres, & j'oſe ajouter pour ma conſolation. J'attends avec la plus grande impatience le printemps prochain pour m'aſſurer par moi-même de l'état de cette ſanté qui m'eſt ſi chère, & pour remplir les vœux de mon cœur, en mettant aux pieds de V. M. les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, de vénération & de tendreſſe, avec leſquels je ſuis plus que jamais, &c.

LETTRE CL.

Du Roi.

Ce 29 novembre 1776.

CEux qui ont le malheur d'être méfians, pouſſent ordinairement leur curioſité trop loin : on ouvre les lettres, on veut pénétrer les ſecrets des familles, & l'aſile des maiſons n'eſt plus ſacré. Soit Allemands, ſoit François, quiconque a ouvert nos lettres, n'y aura pas trouvé des alimens à ſa curioſité. Quelques réflexions morales qui nous regardent, & voilà tout, ou des poliſſonneries qui ne ſont bonnes que pour le moment ; nous n'avons qu'à continuer de même & nous les dégoûterons.

Je ſouhaite que mes lettres vous aient pu procurer quelque ſoulagement ; c'étoit l'intention pour laquelle elles étoient écrites. Vous faites très-bien de vous diſtraire ; il n'y a qu'à continuer, le temps fera le reſte : le grand point eſt d'empêcher l'eſprit de ſe fixer conſtamment à un ſeul objet. Cet objet, comme vous le dites fort bien, eſt plus vaſte qu'on ne penſe ; tout ce qui l'environne, eſt ſombre & très-propre à détruire les illuſions du monde, à nous détacher de cette auberge où nous ne faiſons que paſſer, à nous rappeller notre peu de durée, à rabaiſſer les prétentions de l'amour-propre, ainſi qu'à nous

convaincre de notre néant. J'avoue que ces idées ne conviennent guère aux fêtes d'un carnaval ; néanmoins il eſt bon de les avoir eues, pour ſavoir eſtimer les choſes d'après leur juſte valeur ; le plaiſir en devient moins vif, mais plus raiſonné ; on voit que le temps preſſe, & qu'on ſeroit bien fou de ne pas profiter d'un bien certain pour courir après des folies chimériques. Voilà comme il faut adoucir des réflexions noires, en y mêlant des nuances couleur de roſe, pour ſupporter le fardeau de la vie & ne le trouver pas tout-à-fait ſi révoltant.

Je viens de perdre un général, dont toutes les femmes doivent retenir le nom, quoique peu ſonore ; il s'appelloit Koſchenbar ; il y a un an que ſa femme mourut ; la tendreſſe qu'il avoit pour elle & la vive douleur avec laquelle il l'a regrettée, l'ont conduit au tombeau. Ce ſeroit un ſujet de tragédie, mais non un exemple à ſuivre. Tout ce qu'on doit à ſes amis, c'eſt un tendre ſouvenir de leur vertu, & ſi l'on peut, de ſecourir leur poſtérité & d'aſſiſter ceux qui leur furent chers. Mais je ne devrois pas toucher à ces matières, pour épeller ce que votre cœur ne vous dit que trop & avec plus de force.

Toutes les apparences annonceut que madame Geoffrin n'échappera pas de cette maladie ; mais quel eſt cet excès de fanatiſme qui exerce ſa rigueur ſur une femme mourante, qui l'empêche de voir ſes amis & de mourir

comme elle veut? Je ne reviens point de mon étonnement. Oui, la France a des philoſophes : mais je ſoutiens que le gros de la nation eſt plus ſuperſtitieux qu'aucun autre peuple de l'Europe; cette fougue s'échappe, comme dans le procès de Calas, de Syrven, de La Barre, ce qui s'eſt paſſé à Toulon à l'égard de d'Argens, les cris du public au ſujet de Necker; enfin cent exemples font connoître que le funeſte levain du fanatiſme agit encore en France, & que ce ſera le dernier pays de l'Europe où il ſe conſervera. Je bénis la fatalité de ce que l'Allemagne devient de jour en jour plus tolérante ; ce zèle pernicieux, cauſe de tant de ſcènes ſanglantes, s'éteint, & perſonne ne demande à ceux avec leſquels il vit quelle eſt leur religion. Voilà ce qui fait que l'Allemagne mérite que le philoſophe d'Alembert vienne jeter un coup-d'œil ſur elle. Je me réjouis d'autant plus de ſon apparition, que ce ſera pour lui une diverſion à ſa douleur, & pour moi une grande ſatisfaction de le voir.

J'ai eu l'éréſipèle à la jambe, où il s'eſt formé un gros abcès ſous le genou; j'ai été obligé de le faire opérer, la plaie ſe fermera dans quelques jours. Vous devinez juſte, que mon intention eſt d'être utile à ma patrie, ainſi qu'à mes contemporains, pendant le peu de temps que j'aurai à vivre; le devoir de l'homme eſt d'aſſiſter ſes ſemblables en tout ce qui dépend de lui, c'eſt l'abrégé de la morale ; & un cœur bien placé

ſera mécontent de lui-même, s'il ne remplit pas ce devoir. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre chagrin diminue, que votre ſanté ſe raffermiſſe, pour que je puiſſe aſſurer cet été le cher Anaxagoras de toute mon eſtime.

P. S. Voltaire m'écrit une lettre toute mélancolique, il ſe dit accablé de malheurs ; je vous prie de m'expliquer ce que c'eſt.

LETTRE CLI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 décembre 1776.

SIRE,

SI je ne reſpectois les occupations de V. M. preſqu'autant que ſa perſonne, ſi je ne ſavois qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiades ou mes ſottiſes, les lettres que je prends la liberté de lui écrire, ſeroient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le ſoient déjà que trop ; tant celles que V. M. a la bonté de me répondre, me rempliſſent de conſolation. Je commence à ſentir plus efficacement l'effet des conſeils qu'elle a bien voulu me donner, je me ſuis remis à la géométrie que j'avois comme abandonnée depuis long-temps, & j'en éprouve l'effet le plus ſalutaire ; ma vie n'eſt pas délicieuſe, il s'en faut beaucoup, mais elle commence à être tolérable, & j'eſpère que le temps,

l'étude, & ſur-tout le bonheur de voir bientôt V. M., m'aideront à ſupporter mon exiſtence. Celle de la pauvre madame Geoffrin, à laquelle V. M. veut bien s'intéreſſer, & par rapport à moi qui l'aime tendrement, & par rapport à elle qui en eſt bien digne; cette exiſtence, Sire, eſt toujours bien fâcheuſe, & ſans aucun eſpoir d'amélioration. Heureuſement elle ne paroît ſouffrir beaucoup ni de corps, ni même d'eſprit, & je bénis à cet égard ſa deſtinée; car il lui ſeroit bien amer, ſi ſa ſenſibilité morale avoit toute ſon énergie, d'être privée dans la triſte ſituation où elle eſt, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh! que V. M. a bien raiſon de dire que la France, avec tous les philoſophes dont elle ſe vante à tort ou à droit, eſt encore un des peuples les plus ſuperſtitieux & les moins avancés de l'Europe, & que vos bons Allemands, que nos petits meſſieurs ſe donnent les airs de dédaigner, ne ſont pas à beaucoup près auſſi ſots que nous! Je ne vois que les Eſpagnols à qui nous cédions les honneurs *du pas* en fait de ſottiſe religieuſe. Que dit V. M. de ce qui ſe paſſe actuellement dans ce malheureux pays, de la proceſſion ſolemnelle & brillante que l'inquiſition vient de faire à Cadix, des acclamations du peuple qui, proſterné à genoux dans les rues pendant cette belle cérémonie, crioit: *Viva la Fè de Dios*, du gouvernement qui la ſouffre, de la publication que

les inquiſiteurs ont oſé faire des bulles de Paul IV & de Pie V, qui déclarent que tout le monde ſera ſoumis à l'inquiſition, ſans *excepter le ſouverain*; du roi d'Eſpagne, qui permet cette inſolence, qui même, dit-on, l'autoriſe ? On aſſure que ce tribunal exécrable reprend toute ſa vigueur & toute ſon activité, & qu'un ſeigneur Eſpagnol très-conſidérable, eſt déja condamné (par grâce ſpéciale) à une *priſon perpétuelle*, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appellées d'Allemagne, pluſieurs cantons de ſon malheureux pays. Voilà bien, Sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ſes lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cauſe. On a imprimé, je ne ſais comment, & je ne ſais où, un ouvrage aſſez curieux, intitulé: *La Bible* ENFIN *expliquée & commentée, par pluſieurs aumôniers de S. M. le roi de P.* Vous devinez, Sire, qui eſt ce roi-là. On s'eſt aviſé, je ne ſais pourquoi, de croire & de dire que Voltaire étoit le ſacriſtain de ces *aumôniers*, & on ajoute que noſſeigneurs du parlement, gens auſſi éclairés que la ſainte Hermandad, & qui n'aiment pas que la Bible ſoit *expliquée* par des hérétiques, veulent brûler ſolemnellement cette *explication*, qui n'en ſera pas meilleure, & ſont aſſez mal intentionnés pour le ſacriſtain, qui pourtant eſt bien bon de les craindre. V. M. ne pourroit-elle pas lui rendre le ſervice de faire dire par ſon

miniſtre au premier préſident & aux gens du roi, que cet ouvrage maudit eſt en effet celui de ſes *aumôniers*, qui ſe ſont amuſés à cette beſogne, pour ſoulager l'oiſiveté *profonde* où V. M. les laiſſe? Elle feroit par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la philoſophie lui auroit une obligation ſignalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis ſi long-temps.

Je déſire beaucoup d'apprendre quelles ont été les ſuites de l'éréſipelle de V. M., & de l'abcès qui en a été la fin. Je connois un vieillard de plus de 80 ans, qui étoit fort tourmenté de la goutte, & qui depuis deux ans n'en entend plus parler, après avoir eu, comme V. M., des éruptions à la peau, qui ont fini par des abcès. Oh, combien je déſirerois que V. M. éprouvât le même ſoulagement, & combien je ſerois heureux de le lui avoir annoncé!

Recevez, Sire, les aſſurances de toute la part que je prends à la naiſſance du nouveau prince dont votre auguſte maiſon vient d'être augmentée. Recevez ſur-tout, je vous en ſupplie, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour votre conſervation & votre bonheur, pendant l'année où nous allons entrer, & qui ſera ſans doute heureuſe pour moi, puiſqu'elle me procurera le précieux avantage de mettre encore aux pieds de V. M. les ſentimens de vénération tendre & profonde, avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CLII.

Du Roi.

Ce 25 janvier 1777.

JE ſuis bien aiſe d'apprendre par vous-même que vous commencez à pouvoir vous occuper de la géométrie ; la forte application que les calculs demandent, accoutume inſenſiblement l'eſprit à s'occuper d'autres ſujets que de ceux qui cauſent la douleur, & le temps achevera le reſte. Je me flatte que le voyage que vous ferez dans nos contrées Obotrites ſera avantageux à votre ſanté ; c'eſt une diverſion de plus qui pourra affoiblir les profondes impreſſions que le chagrin avoit laiſſées dans votre ame. Pour moi, ce me ſera un plaiſir ſenſible de vous voir. Nous philoſopherons, nous métaphyſiquerons enſemble ; mais en même temps vous devez vous attendre que nous bannirons de la converſation toutes les idées lugubres qui faneroient les roſes & les fleurs de nos amuſemens.

Des lettres d'Eſpagne avoient annoncé il y a quelques mois, des marques d'aliénation d'eſprit qu'avoit données le roi d'Eſpagne ; c'eſt bien la plus grande marque de folie qu'un homme puiſſe donner que de s'abandonner à ſon confeſſeur. On croit que le prince des Aſturies n'attend que le moment où ſon père aura

fait quelque fauſſe démarche, pour l'enfermer & régner en ſa place. On frémit d'indignation en voyant cette inquiſition rétablie en Eſpagne. Hélas! mon cher Anaxagoras, le bon ſens eſt plus rare qu'on ne penſe. Pour expier ſes amours avec la vache blanche, ſa majeſté catholique ſe livre avec ſes fidèles ſujets aux mains des bourreaux tonſurés qui font plus de mal dans ce monde-ci, que jamais les diables n'en feront dans ces enfers imaginaires empruntés des Égyptiens.

Meſſieurs vos conſeillers au parlement ſeroient bien gens à protéger l'inquiſition; le zèle qui les anime contre Voltaire me paroît fort ſuſpect; ce pourroit bien être la ſuite du reſſentiment qu'ils lui conſervent d'avoir célébré en beaux vers leur expulſion; ils devroient rougir de honte. Quel honneur ont-ils à perſécuter un pauvre vieillard qui eſt au bord de ſa tombe? Et à bien examiner la choſe, Voltaire n'a fait que recueillir les ſentimens de quelques Anglois & leurs critiques de la Bible; lui-même il gémit de leur audace, & il paroît n'avoir fait cet ouvrage que dans le deſſein qu'on le réfute. On a tant dit de choſes dans ce ſiècle contre la religion! Ses Commentaires ſur la Bible ſont moins forts qu'une infinité d'autres ouvrages qui font crouler tout l'édifice, en ſorte qu'on a de la peine à le relever. Mais il eſt plus aiſé de condamner un livre à être brûlé que de le réfuter.

Si l'on parloit ſérieuſement en France de mes chapelains, on riroit au nez de mon miniſtre, tant ma réputation eſt mal établie en fait d'orthodoxie. Cependant Voltaire me fait de la peine, ſon abattement perce dans ſes lettres. Il faut qu'on le chicane ſur ſes établiſſemens de Ferney; il ajoute qu'il a perdu un procès, qu'il eſt ruiné, & qu'il terminera ſes vieux jours dans la misère. C'eſt l'énigme du Sphynx; il faudroit un autre Œdipe pour l'expliquer.

Tout ce qui arrive à Voltaire me fait venir une réflexion aſſez vraie malheureuſement, qu'on fait ſouvent des vœux inconſidérés en ſouhaitant une longue vie à ſes amis. Si Pompée étoit mort à Tarente, où il fut attaqué d'une fièvre-chaude violente, il auroit été enterré avec toute ſa réputation, & n'auroit pas vu périr ſa république. Si le fameux Swift étoit mort à temps, ſes domeſtiques ne l'auroient pas montré pour de l'argent, lorſqu'il devint imbécile. Si Voltaire étoit mort l'année paſſée, il n'auroit pas eſſuyé tous les chagrins dont il ſe plaint ſi amérement. Laiſſons donc agir les vagues deſtinées, & ſans nous embarraſſer de la durée de notre courſe, contentons-nous de ſouhaiter qu'elle ſoit heureuſe.

Le neveu dont vous me félicitez, n'a pas pouſſé ſa carrière au-delà de trois jours. Je penſe comme je ne ſais quel peuple de l'Afrique, qui pleuroit à la naiſſance des enfans, &

fêtoit

fétoit leur mort, parce qu'il n'y a que ceux qui meurent qui soient à l'abri des chagrins & des infortunes innombrables auxquelles les hommes sont sujets. Je ne vous dis rien au sujet de la nouvelle année ; elle sera assurément heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le plaisir de voir le sage Anaxagoras, & de l'assurer de vive voix de mon estime. Sur ce, &c.

LETTRE CLIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 17 février 1777.

SIRE,

JE suis toujours comblé & pénétré des bontés de V. M., & de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux progrès de ma convalescence morale. Ces progrès, Sire, sont toujours bien lents; l'étude profonde me distroit sans doute, & la conversation paroît quelquefois m'intéresser. Mais quand, fatigué de travail ou de société, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, & isolé comme je le suis dans ce meilleur des mondes possibles, ma solitude m'épouvante & me glace, & je ressemble à un homme qui verroit devant lui un long désert à parcourir, & l'abîme de la destruction au bout de ce désert, sans espérer de trouver là un seul être

qui s'afflige de le voir tomber dans cet abîme, & qui ſe ſouvienne de lui après qu'il y ſera tombé.

Mais je m'apperçois, toujours trop tard, que je fais toujours la ſottiſe d'entretenir V. M. de mes idées lugubres, qu'elle-même veut bien diſſiper. J'aime mieux lui parler du voyage que je projette, de la douceur que j'éprouverai à mettre à ſes pieds tous les ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration, dont je ſuis depuis ſi long-temps pénétré pour elle, & du bonheur que j'aurai encore une fois de la voir & de l'entendre. Quoique ma ſanté en ce moment ne ſoit pas trop bonne, & que le moindre dérangement à mon régime & à ma manière uniforme de vivre ſoit très-ſenſible à ma frêle & pauvre machine, j'eſpère cependant que cette ſanté & cette machine me permettront de jouir des bontés de V. M., & d'aller philoſopher avec elle ſur les grands maux & les petits biens de la vie.

Dans la triſte ſituation où je ſuis, je m'accroche où je puis pour me ſoulager, & je penſe quelquefois que j'ai du moins le bonheur de ne pas vivre en Eſpagne, & de n'avoir pas les inquiſiteurs à craindre. Il eſt en effet bien humiliant pour un ſouverain, comme le dit V. M., de ſe mettre ainſi, lui & ſes fidèles ſujets, à la merci d'un Jacobin; oh que la gent ſacerdotale a bien ſu tout ce qu'elle faiſoit en inſti-

tuant la confeſſion ! Vivent les princes qui ne ſe confeſſent pas !

Voltaire n'a point de *vache blanche* ; mais il a toujours grand'peur des gens qui font brûler les vaches. Je le crois cependant un peu plus tranquilliſé en ce moment ſur cette Bible expliquée & commentée par les *aumôniers* de V. M., qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puiſque V. M. ne juge pas à propos de ſe la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dont il eſt en ce moment très-affligé, c'eſt que ſon établiſſement de Ferney lui devient très-à-charge par le peu de ſecours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que M. Turgot n'eſt plus en place ; il écrit à V. M. *qu'il eſt ruiné ;* cela n'eſt pas tout-à-fait vrai, & il fait tant de bien à ſes malheureux vaſſaux, que je ſerois très-fâché que cela fût ; mais il eſt vrai que pluſieurs grands ſeigneurs ſur leſquels il a des rentes, ne jugent pas à propos de le payer ; par exemple, Mgr. le duc de Bouillon, Mgr. le maréchal de Richelieu, & avant tout, Mgr. le duc de Wurtemberg. Il n'y a pas, dit-on, juſqu'à un fermier-général qui ne ſe donne auſſi les airs de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, & de ſuivre les traces des Wurtemberg, des Bouillon & des Richelieu. Oh que V. M. a bien raiſon ſur les maux de toute eſpèce dont eſt ſemée notre

malheureuſe carrière, & ſur le bon ſens de ces peuples d'Afrique, qui pleuroient la naiſſance des enfans, & non pas leur mort! Tout ce que la philoſophie peut nous dire pour nous conſoler, c'eſt que ces maux finiront, & qu'*il vaut mieux*, comme on dit, *tard que jamais*. J'eſpère au moins, Sire, que mes maux ne finiront pas ſans avoir été adoucis par le bien que j'eſpère, celui de faire encore une fois ma cour à V. M., & de lui renouveller tous les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE CLIV.

Du Roi.

Ce 7 mars 1777.

LEs remèdes de l'ame opèrent lentement, mon cher Anaxagoras, à proportion de la violence du mal dont vous avez ſenti l'atteinte. Votre convaleſcence ne ſauroit être plus avancée qu'elle ne l'eſt. Il faut continuer à vous ſervir du tonique de la géométrie, auquel nous ajouterons l'exercice du voyage & la diſſipation que des objets nouveaux & variés vous préſenteront, & petit à petit nous rétablirons le calme dans votre ame, non pas au point d'effacer la mémoire précieuſe de ce qui vous étoit ſi cher, mais bien juſqu'à vous rendre la vie

plus ſupportable. Quand on eſt dans le bel âge, on répare la perte de ſes amis par de nouvelles connoiſſances: ceux qui comme nous ſe ſentent chargés du poids des années, ne contractent plus de nouvelles amitiés, parce qu'elles ne ſont ſerrées d'un nœud étroit qu'autant qu'on eſt contemporain, que les ſentimens, les inclinations & les goûts ſe rencontrent. La génération nouvelle eſt nuancée différemment de la nôtre, & de plus les inclinations d'une jeuneſſe brillante ne s'aſſimilent point avec le flegme qui gagne plus ou moins les vieillards; il faut donc nous borner à faire des connoiſſances & renoncer à étreindre des amitiés nouvelles, à moins que quelque confeſſeur ne nous ſubjugue par ſon aſcendant. Je réponds que je ne ſerai pas dans ce cas, ni vous non plus. Ce n'eſt qu'aux grands rois à faire de ces alliances offenſives avec des *cuculati*, pour conquérir par leur moyen l'empire de la Jéruſalem céleſte. Nous autres qui ſommes bornés & reſtreints à ce monde, nous ne formons pas d'auſſi vaſtes projets. Il y aura ſûrement quelqu'hérétique de brûlé en Eſpagne, pour compenſer les amours de la vache blanche. Convenons que ce ſujet eſt moins propre à être égayé qu'à cauſer de la compaſſion pour l'aveuglement de cette pauvre eſpèce humaine, pour laquelle certainement le bonheur n'eſt pas fait. L'inquiſition fera de nouveaux ravages en Eſpagne & étouffera le gé-

nie de la nation par ſon deſpotiſme tyrannique.

A Ferney le pauvre Voltaire ſouffre d'une autre eſpèce de perſécution. Je vous ſuis obligé de m'avoir mis au fait des choſes qui le chagrinent. Sans parler de ſes rares talens, ſon âge au moins devroit le mettre à l'abri de tout. Vous ne pouvez pas encore entiérement ſurmonter vos chagrins, & j'ai été pendant huit jours dans des inquiétudes mortelles pour la ſanté de mon frère Henri, qui étant allé voir notre ſœur de Brunſwick, a été ſubitement attaqué d'une péripneumonie; il a heureuſement triomphé de ſon mal, & ſa convaleſcence m'a rendu le calme. Voilà ce qui nous arrive à nous trois. Si l'on ſavoit le détail d'une multitude d'individus, on ne trouveroit pas mieux. La jeuneſſe inconſidérée, volage & turbulente, eſt la ſeule qui s'étourdit ſur tout ce qui lui arrive; elle eſt heureuſe, parce qu'elle ne réfléchit pas. Il faut s'étourdir ſur tout ce qu'on ne peut pas changer, nos malheurs ſont l'apologie de notre inconſtance, il faut en affoiblir l'idée & les oublier ſi l'on peut. Je vous avoue que je me fais un vrai plaiſir de vous voir ici & de vous entretenir; ce ſera un bon moment qui pourra entrer pour moi en compenſation d'autres momens déſagréables. Je vous devrai cette ſatisfaction, & je me propoſe bien de vous en témoigner ma reconnoiſſance. Sur ce, &c.

LETTRE CLV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 28 avril 1777.

SIRE,

MOnſieur de Catt a dû inſtruire V. M. des triſtes raiſons qui ne me permettent pas d'aller mettre à ſes pieds tous les ſentimens de reconnoiſſance, de vénération, & de dévouement que je lui dois. Je ne répéterai point à V. M. ce détail affligeant pour moi, & ennuyeux pour elle. La ſituation où je me trouve eſt d'autant plus ſenſible pour moi, qu'aſſurément je ne pourrai rien ſubſtituer au plaiſir que je me promettois, de paſſer quelques momens auprès de V. M., de la voir encore & de l'entendre, de philoſopher avec elle, & de lui parler de tout ce qui l'intéreſſe, bien plus que de ce qui m'intéreſſe moi-même. Je ne puis cependant, Sire, renoncer entiérement à l'eſpoir de revoir encore V. M.; mais je n'oſe plus former de projets, ni lui faire de promeſſes, dans la crainte de ne pouvoir encore les remplir. Comme je me flatte que je ne ſerai pas toujours languiſſant & malheureux, peut-être trouverai-je encore quelques momens de ma vie que je pourrai conſacrer à V. M., & ce ſeront à coup-sûr les plus agréables pour moi. Puiſſe la deſtinée m'accorder encore cette faveur!

V. M. a mis le comble à toutes ſes bontés pour moi par les facilités de toute eſpèce qu'elle a bien voulu me procurer pour ce voyage ; je n'en abuſerai jamais, quand je me trouverois dans le cas d'en profiter ; & un de mes plus grands regrets eſt de ne pouvoir en témoigner moi-même à V. M. ma tendre reconnoiſſance.

Je me reproche, Sire, d'entretenir ſi long-temps de moi V. M., & d'une manière ſi triſte ; j'aime mieux lui parler de ce qui ſe paſſe ici. Nous avons depuis quinze jours le comte de Falckenſtein, dont V. M. connoît le véritable nom. Je ne l'ai point encore vu, parce que je vis fort retiré, & vraiſemblablement je ne le verrai pas, à moins qu'il ne vienne à nos académies, ce qui eſt encore incertain. S'il nous rend viſite, je me propoſe de lui lire un petit éloge de Fénélon qui pourra l'intéreſſer, & à l'académie des ſciences, quelques réflexions ſur la théorie de la muſique. Ces deux petits morceaux ſont écrits il y a long-temps ; & tout médiocres qu'ils ſont, je ne ſerois pas en ce moment en état de les faire. Il me paroît qu'en général ce prince réuſſit aſſez bien ici, qu'on le trouve honnête, affable, & cherchant à s'inſtruire. Il a déclaré que s'il venoit aux académies, il ne vouloit point de complimens, & quoique notre métier ſoit d'en faire, nous lui obéirons. Il va par-tout ſans être annoncé, ni même attendu ; nos ſpectacles paroiſſent le

toucher peu, il aime mieux voir les établiſſemens utiles, ou faits pour l'être. Il alla l'autre jour à l'hôtel-Dieu, & fut ſaiſi d'horreur de la cruauté avec laquelle les malades ſont traités dans cette maiſon, étant entaſſés juſqu'à ſix dans un même lit, le mort à côté du mourant, & celui-là à côté d'un convaleſcent. Ce n'eſt pas que l'hôtel-Dieu ne ſoit très-riche, & en état par conſéquent de faire beaucoup mieux; mais cet hôtel-Dieu a des *adminiſtrateurs*, & c'eſt en dire aſſez. On aſſure que l'empereur ira viſiter nos ports; il trouvera notre marine, non pas dans l'état brillant où elle a été quelques momens ſous Louis XIV, mais du moins dans un état ſupportable, & bien meilleur que celui où la mauvaiſe politique du cardinal de Fleury l'avoit laiſſée. Les citoyens honnêtes ſe flattent ici, que ce prince fera connoître au roi ſon beau-frère l'état horrible de l'hôtel-Dieu, ſans doute ignoré de ce jeune prince, & que peut-être il en réſultera quelque remède à cet horrible abus. Dieu le veuille.

Nous ſommes ici fort occupés des inſurgens, & fort impatiens de voir quel ſera le ſuccès de la campagne déciſive qui va s'ouvrir. On dit que les Anglois dépeuplent l'Allemagne pour envoyer des troupes en Amérique; il me ſemble qu'il n'eſt pas fort honnête, & encore moins honorable à tous ces petits ſouverains germaniques, d'envoyer ainſi leurs ſujets ſe faire

égorger à deux mille lieues, pour procurer un opéra à leurs maîtres. Auſſi, dit-on, que la plupart reſtent en Amérique, & il me ſemble que c'eſt encore leur meilleur parti.

Voilà donc le tyran du Portugal diſgracié. Tout ce qu'on raconte de ſa tyrannie fait horreur, mais peut-être tout cela eſt-il exagéré. Quant à l'Eſpagne, on dit que l'inquiſition y continue ſes vexations, & elle fait ſon métier, puiſque le roi la laiſſe faire.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire tous les regrets que je ne puis vous exprimer aſſez de ne pouvoir aſſurer que par écrit V. M. du tendre & profond reſpect avec lequel je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE CLVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 23 mai 1777.

SIRE,

JE crois devoir rendre compte à V. M. de la converſation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. le comte de Falckenſtein, & dans laquelle V. M. eſt intéreſſée. Il vint ſamedi dernier, 17 de ce mois, à l'académie françoiſe, & après avoir entendu les différentes lectures qui lui furent faites, il eut la bonté de s'approcher de moi; il me dit d'abord des choſes très-obli-

geantes, & ajouta : On dit que vous vous proposez d'aller cette année en Allemagne, on ajoute même que vous allez devenir tout-à-fait Allemand ? — Je répondis que j'avois en effet formé le projet de faire ma cour cette année à V. M., & d'aller passer auprès d'elle quelques mois de la belle saison ; que j'avois fort désiré de faire ce voyage, mais que le mauvais état de ma santé ne me permettoit pas de l'entreprendre, ce qui m'affligeoit d'autant plus, que V. M. avoit bien voulu m'y inviter avec toute la bonté possible. — Il me semble, dit-il, que vous avez déjà été voir le roi de Prusse ? — Deux fois, répondis-je, une en 1756 à Wésel, où je ne restai que peu de jours, & l'autre en 1763, où j'eus l'honneur de passer trois à quatre mois auprès de lui. Depuis ce temps, ajoutai-je, j'ai toujours désiré d'avoir l'honneur de revoir ce prince, mais les circonstances m'en ont empêché ; j'ai surtout beaucoup regretté de n'avoir pu lui faire ma cour l'année où il vit l'empereur à Neisse, mais en ce moment je n'ai plus rien à désirer là-dessus. — Il étoit bien naturel, me répondit-il, que l'empereur, jeune & désirant de s'instruire, voulût voir un prince tel que le roi de Prusse, un si grand capitaine, un monarque d'une si grande réputation, & qui a joué un si grand rôle. C'étoit, ajouta-t-il en propres termes, un écolier qui alloit voir son maître. — Je désirerois fort, lui dis-je, que M. le comte

de Falckenſtein pût voir les lettres que le roi de Pruſſe me fit l'honneur de m'écrire après cette entrevue ; il y verroit que ce prince portoit dès-lors ſur l'empereur le jugement que la voix publique a confirmé depuis. — J'ai cru, Sire, que V. M. ne ſeroit pas fâchée d'être inſtruite de cette converſation. Je ne lui ferai pas un détail ennuyeux de ce que l'empereur eut la bonté d'ajouter relativement à moi-même ; je lui dirai ſeulement que j'avois lu dans l'aſſemblée deux morceaux ; l'un conſiſtoit en quelques ſynonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard, & parmi ces ſynonymes étoit celui de *ſimplicité*, *modeſtie*, qui finiſſoit par une application légère & indirecte à ce prince, & qu'il me parut ſentir avec plaiſir. L'autre morceau étoit un éloge très-court de Fénélon, dans lequel il y avoit auſſi pluſieurs choſes indirectes, qui lui étoient relatives, entr'autres un ſur les voyages que Fénélon avoit déſiré de faire faire au duc de Bourgogne ſon élève, & ſur le déſir qu'il avoit que ces voyages fuſſent ſans cortège & ſans appareil. Le comte de Falckenſtein a recueilli au ſpectacle le fruit de cette ſimplicité avec laquelle il voyage. Il alla voir *Œdipe* il y a quelques jours, & dans l'endroit où Jocaſte dit ces vers de la première ſcène du quatrième acte :

Ce roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignoit, comme vous, une pompe importune, &c.

tout le ſpectacle ſe tourna vers lui, & battit des mains à pluſieurs repriſes. Cette ſimplicité, Sire, eſt un bel exemple que l'empereur eſt venu donner à nos princes, qui en ce moment ne voyagent pas comme lui; & cet exemple lui a été donné par un autre roi, bien fait pour ſervir de modèle en tout à ſes confrères. L'empereur a vu avec intérêt tout ce qui mérite d'être vu ici, & il a marqué par-tout beaucoup de raiſon & d'envie de s'inſtruire. Il fut vendredi dernier à l'académie des belles-lettres, où on lui lut l'extrait des mémoires les plus intéreſſans qui avoient été donnés depuis ſix mois par les académiciens. Parmi ces mémoires il s'en trouva un ſur ce que penſoient les anciens de la fureur du jeu. Il ſe tourna vers M. Turgot qui préſidoit à l'aſſemblée, & lui dit : *Voilà un mémoire qui eſt aſſez de ſaiſon.* C'eſt qu'en effet la fureur du jeu eſt à la cour plus grande que jamais, malgré le bon exemple que le roi donne à ce ſujet.

Comme cette lettre, Sire, eſt uniquement deſtinée à parler à V. M. du voyage de l'empereur, je n'y mêlerai point *Childebrand* en vous parlant aujourd'hui de moi. Ma ſanté eſt toujours très-languiſſante, & juſqu'à préſent la belle ſaiſon y fait peu de changement; il eſt vrai que cette belle ſaiſon eſt affreuſe par les pluies continuelles qui tombent depuis ſix ſemaines.

Je finis en renouvellant à V. M. tous mes regrets de ne pouvoir moi-même aller mettre

à ſes pieds les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, & de profond reſpect que je lui dois à tant de titres, & avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CLVII.

Du Roi.

Ce premier juin 1777.

JE ſuis fâché d'apprendre le dérangement où ſe trouve votre ſanté ; cela arrive très-mal-à-propos pour moi qui m'étois fait une joie du plaiſir de vous voir. Il faut eſpérer que d'autres temps me ſeront plus favorables. Je comprends que toute la France n'eſt occupée préſentement que du comte de Falckenſtein. Depuis Charles-Quint c'eſt le premier empereur qui ait paſſé en France ; mais ſon voyage ne ſera ni auſſi coûteux ni auſſi haſardé que celui de ſon dévancier. L'Autriche & la France ſont alliées, & il n'y a point de maîtreſſe à qui donner des bagues de diamans. Ce prince marque beaucoup d'ardeur pour s'inſtruire ; c'eſt par cette raiſon qu'il néglige les bagatelles, & ne s'attache qu'aux choſes relatives au gouvernement ; il eſt très-affable, même un peu coquet.

Je devine tout ce que contiendra votre diſcours ſur M. de Fénélon. Vous n'oublierez pas ſon Télémaque, ce qui vous donnera matière

de traiter des perfections désirables dans un jeune prince, & chacun à ce portrait reconnoîtra le jeune monarque qui vous écoute ; cela est fin & ne pourra pas déplaire, parce que l'encensoir ne donnera pas à travers le visage de celui dont vous ferez le panégyrique. Je lus ces jours passés un ouvrage intitulé : *La Philosophie de la Nature*, d'un certain Delisle ; j'y ai trouvé de bonnes choses, quelques idées creuses, mais pas autant de méthode qu'on en désireroit dans un ouvrage philosophique. On dit que vos prêtres ont fait rage contre l'auteur & qu'il est banni de France ; certainement son livre ne méritoit pas une telle rigueur. Je suis sur le point de partir pour la Prusse. A mon retour mes lettres seront plus longues. Je me borne à présent à faire des vœux pour votre entier rétablissement, dans l'espérance de pouvoir vous assurer moi-même de toute mon estime. Sur ce, &c.

LETTRE CLVIII.

Du Roi.

Ce 23 juin 1777.

JE suis fâché d'apprendre que votre santé ne se remet point ; il faut espérer que le temps & le régime lui rendront sa première vigueur. Je vois qu'on devine mal. J'avois imaginé le

discours que vous feriez devant l'empereur. La façon dont vous vous y êtes pris, est encore plus fine & plus flatteuse. Je vous suis très-obligé de ce que vous avez dit à ce prince. Je ne suis pas surpris qu'il ait trouvé tant d'approbation à Paris; il a beaucoup d'esprit, il est affable & désire de s'instruire; il s'est trouvé dans un pays où il y a infiniment de choses à admirer, & ses applaudissemens ont été la suite de son jugement & non ceux d'une ignorance étonnée de voir des objets nouveaux. Les François sont accoutumés à voir souvent chez eux des Tudesques à peine sortis de l'école, qui fréquentent communément à Paris assez mauvaise compagnie; leur surprise aura été d'autant plus grande de voir le premier prince de cette nation mieux élevé qu'ils ne croient que des souverains peuvent l'être: si madame sa mère s'en va dans le pays dont on ne revient jamais, il ne tardera pas à faire parler de lui.

M. de Jaucourt, parent de l'encyclopédiste, est venu à Magdebourg voir les troupes: c'est un des aimables François que j'aie vus de longtemps. Nous avons beaucoup parlé de vous; il a des connoissances. Je me suis informé de son parent, qui par goût a étudié la médecine chez Boerhaave; une de ses parentes a élevé ma sœur de Suède, & une de mes sœurs qui est morte: il a été avec moi jusqu'en Poméranie; il part pour Vienne voir les troupes Autri-

Autrichiennes ; l'empereur lui a permis de s'y trouver. Pour moi j'ai pouſſé juſqu'à la patrie de Copernic ; ce n'eſt plus à préſent celle des philoſophes, mais ſi le ſol n'en eſt pas changé, j'eſpère qu'elle en produira de nouveaux.

Il paroît un Diſcours plein de dures vérités contre le gouvernement ; mais ce ſont des paroles qui ont pénétré les oreilles ſans affecter le cœur. L'on continuera donc de faire la guerre à ces pauvres Américains. A propos, Grimm repaſſera chez nous pour ſe rendre en France, d'où il retournera dans peu en Ruſſie. S'il n'apprend pas à connoître le monde, perſonne ne le connoîtra ; il ne lui manque que d'avoir vu la Suède & la Grœnlande pour avoir été par-tout. J'aime mieux m'inſtruire dans mon cabinet que de tant courir le monde. Les hommes dans les différens pays ſe reſſemblent tous, ils ont les mêmes paſſions ; les uns les ont plus vives, les autres moins, cela revient à peu-près à la même choſe, & la différence des mœurs & des uſages peut s'apprendre en liſant auſſi-bien qu'en voyant ; il n'y a que les Anaxagoras qui valent la peine qu'on les cherche. Adieu, mon cher d'Alembert, bonne ſanté & bon courage ; avec ces deux aſſiſtans je ne déſeſpère pas de vous revoir.

Sur ce, &c.

LETTRE CLIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 28 juillet 1777.

SIRE,

JE ſuis pénétré de reconnoiſſance de l'intérêt que V. M. veut bien marquer pour ma ſanté, & de la part qu'elle a la bonté de prendre à la peine que j'éprouve de ne pouvoir aller mettre à ſes pieds tous les ſentimens que je lui dois. Cette peine, Sire, eſt d'autant plus grande, que dans l'impoſſibilité où je ſuis de rien mettre à la place de la douce ſatisfaction que je me promettois, j'éprouve même le malheur de ne pouvoir goûter en ce moment les ſeuls & triſtes plaiſirs qui me reſtoient. La ſaiſon eſt ſi pluvieuſe & ſouvent ſi froide, que la promenade même m'eſt preſqu'entiérement interdite, quoiqu'elle ſoit ma ſeule reſſource, mes ſociétés d'hiver étant toutes diſperſées; je me trouve preſque tous les jours ſeul avec moi-même, ſentant plus vivement que jamais tout ce que j'ai perdu, & le malheur de ne pouvoir le remplacer. Mais je ſens que j'abuſe des bontés dont V. M. m'honore, en l'entretenant de ce douloureux objet. J'aime mieux lui parler de tout le plaiſir que j'ai eu en apprenant par M. de Catt que la ſanté de V. M. eſt dans le meil-

leur état, & que non-seulement elle réſiſte aux mouvemens prodigieux que V. M. ſe donne, mais qu'elle en eſt même affermie & fortifiée. M. le comte de Falckenſtein, que nous n'avons plus depuis la fin de mai, s'eſt donné auſſi de ſon côté bien du mouvement pour voir la France ; il profitera ſans doute pour ſon adminiſtration, du bien & du mal qu'il a vu preſque par-tout, à commencer par la capitale. J'ai déjà entendu dire à plus d'un bon juge (& je n'en aurois pas beſoin après V. M.) ce qu'elle me fait l'honneur de me dire ſur l'impératrice-reine ; n'ayant jamais eu l'honneur d'approcher de cette princeſſe, que d'ailleurs je n'aurois pas pris la liberté de juger, il me ſemble qu'elle mérite au moins des éloges pour avoir inſpiré à ſes enfans le goût de la ſimplicité & de l'affabilité qui rendent les princes ſi chers aux peuples. Je crois l'empereur en ce moment ſur le chemin de ſes États. Il a dû paſſer par Genève, & j'imagine qu'après avoir vu tant de choſes, dont quelques-uns n'en valoient guère la peine, il aura déſiré de voir auſſi le patriarche de Ferney, à qui cette viſite *impériale* donneroit pluſieurs années de vie. Il y a longtemps que je n'ai eu de ſes nouvelles, que je crois d'ailleurs aſſez bonnes ; j'imagine qu'il a en ce moment chez lui ce pauvre diable d'auteur de *la Philoſophe de la Nature*, qui a été ſi cruellement & ſi platement perſécuté par les

pitoyables janſéniſtes qui ſe mêlent de juger au Châtelet, de la vie & de la liberté des citoyens. Noſſeigneurs du parlement l'ont mieux traité, parce qu'ils ont eu peur du cri public ; cependant, pour l'honneur de la magiſtrature, ils n'ont oſé le renvoyer abſous, & ils ont cru lui devoir une petite réprimande, qu'il méritoit un peu à la vérité, pour n'avoir pas fait un meilleur livre. V. M. a très-bien jugé cette rapſodie, qui en vérité n'étoit pas digne du bruit qu'elle a fait.

On dit en effet que Grimm reviendra cet hiver en France, pour retourner encore à Pétersbourg. J'irois plus loin, il eſt vrai, pour chercher la ſanté ; mais j'aurois beau courir, je craindrois qu'elle n'allât toujours plus vîte que moi. Je ſuis pourtant un peu mieux en ce moment, grâce à la ſaiſon, toute mauvaiſe qu'elle eſt ; mais c'eſt l'hiver que mon malheureux eſtomac m'attend, pour me jouer ſes tours. Il faut ſe préparer à le combattre, & en attendant prendre patience.

Je ne vois plus depuis très-long-temps mon ancien confrère le chevalier de Jaucourt l'encyclopédiſte. Il vit dans la plus grande retraite, & s'occupe, dit-on, d'une nouvelle édition du Morery ; car il ne peut travailler qu'à des ouvrages en pluſieurs volumes in-folio. Les petits volumes de Racine & de La Fontaine ne contiennent pas tant de mots, & plus de choſes.

Du reſte, chacun fait comme il l'entend pour s'amuſer ; mais il n'eſt pas auſſi aiſé d'amuſer les autres. Encore le quaker Fréeport a-t-il raiſon dans l'*Ecoſſaiſe* de Voltaire, quand il dit qu'il eſt plus difficile de s'amuſer que de s'enrichir ; c'eſt bien pis quand on veut amuſer ceux qui s'ennuient.

J'ai lu le Diſcours de M. Pitt ou milord Chattam (qui auroit bien mieux fait de conſerver ſon premier nom). Ce Diſcours eſt en effet, comme le dit V. M., plein de vérités fâcheuſes, mais que le gouvernement Anglois n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réuſſira pas, & nous a donné le temps de mettre notre marine en état de réſiſter à la ſienne. Les dernières nouvelles qu'on a reçues, n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglois. Je déſirerois bien de ſavoir, s'il n'y a point d'indiſcrétion à faire de pareilles queſtions à V. M., ce qu'elle penſe de cette guerre, de la conduite politique & militaire des Anglois, & des manœuvres de Washington ; je n'oſerois pas lui demander ſon avis, ſi je n'étois bien ſûr qu'en une phraſe elle m'en dira plus que d'autres ne feroient en un volume. La netteté, la briéveté, la préciſion caractériſent ſous ſes jugemens politiques, militaires & littéraires, & l'avocat Vénitien lui diroit comme à ſes juges : *E ſempre ben.* Mais il me ſemble que ce même avocat, s'il liſoit cette longue

lettre, me diroit à moi de me taire, & de reſpecter les momens précieux de V. M. Je finis donc en la priant d'agréer, avec ſa bonté ordinaire, la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE CLX.

Du Roi.

Ce 13 août 1777.

JE commence ma lettre par des vers de Chaulieu, qui ſont une leçon pour les vieillards de notre âge :

Ainſi ſans chagrins, ſans noirceurs,
De la fin de mes jours poiſon lent & funeſte,
Je sème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reſte.

En penſant ainſi, les nuages de l'eſprit ſe diſſipent, & une douce tranquillité ſuccède aux agitations qui nous troublent. Ce n'eſt pas à moi à prêcher les ſages, c'eſt un poëte philoſophe qui leur parle. J'apprends que le comte de Falckenſtein a vu des ports, des arſenaux, des vaiſſeaux, des fabriques, & qu'il n'a point vu Voltaire. Ces autres choſes ſe rencontrent partout, & il faut des ſiècles pour produire un Voltaire. Si j'avois été à la place de l'empereur, je n'aurois pas paſſé par Ferney ſans entendre le vieux patriarche, pour dire au

moins que je l'ai vu & entendu. Je crois, ſur certaines anecdotes qui me ſont parvenues, qu'une certaine dame Thérèſe, très-peu philoſophe, a défendu à ſon fils de voir le patriarche de la tolérance. Ce que l'empereur a de bon, il le tient de lui-même; c'eſt ſon propre fonds, c'eſt ſon caractère à lui, qui a perfectionné ſon éducation. Le maréchal de Bathyani qui l'a élevé & que j'ai connu particuliérement, étoit un digne homme & capable de donner de bons principes à un jeune prince. Je le répète encore, Helvétius s'eſt trompé dans ſon ouvrage de l'Eſprit : il ſoutient que les hommes naiſſent à-peu-près avec les mêmes talens. Cela eſt contredit par l'expérience. Les hommes portent en naiſſant un caractère indélébile; l'éducation peut donner des connoiſſances, inſpirer à l'élève la honte de ſes défauts; mais l'éducation ne changera jamais la nature des choſes. Le fonds reſte, & chaque individu porte en lui les principes de ſes actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des loix éternelles; eſt-il donc probable, dès que quelque choſe eſt déterminé dans l'univers, que tout ne le ſoit pas? Je ſais que j'agite une grande queſtion, mais en m'adreſſant au plus ſage philoſophe des Gaules : c'eſt à lui à la réſoudre.

Vous voulez ſavoir ce que je penſe de la conduite des Anglois? Tout ce qu'en penſe

le public; qu'ils ont péché contre la bonne foi, en ne tenant pas à leurs colonies le pacte tel qu'ils l'avoient fait avec elles, en déclarant mal-adroitement, & contre les règles de la prudence, la guerre à un de leurs membres, dont il ne pouvoit réſulter que du mal pour eux; parce qu'ils ont ignoré ſtupidement la force de ces colonies, & ſe ſont imaginé que le général Gages pourroit les ſoumettre avec 5 ou 6,000 hommes qu'il commandoit; qu'ils ont pris des troupes à leur ſolde, ſans avoir ſongé aux vaiſſeaux qui devoient les tranſporter en Amérique; qu'ils ont acheté ſur le marché de Londres les proviſions & vivres pour cette armée qui devoit combattre en Penſylvanie; enfin il n'y a que des fautes à reprocher à ces inſulaires. Pourquoi ont-ils ſéparé à la diſtance de trois cents milles le corps que Carleton commandoit, & celui à la tête duquel eſt maintenant Bourgoyne? Comment ces corps pouvoient-ils dans cet éloignement ſe porter des ſecours mutuels? Falloit-il encore dans une telle ſituation ſe brouiller de gaieté de cœur avec les Ruſſes, indiſpoſer les Hollandois par leur inſolente arrogance, & multiplier le nombre de leurs ennemis par leur mauvaiſe conduite? Au reſte, je commence par vous déclarer que les voiles épais qui cachent l'avenir, le dérobent auſſi bien à mes yeux qu'à ceux des autres; mais ſi je voulois, à l'exemple de Cicéron, prévoir

ce que certaines combinaiſons ſemblent annoncer, je pourrois peut-être haſarder de dire qu'il paroît que les colonies ſe rendront indépendantes, parce que certainement cette campagne ne les écraſera pas, que le gouvernement des gottdams aura de la peine à fouiller dans les bourſes des particuliers, pour fournir à la campagne prochaine, qu'entre-ci & le printemps prochain la guerre ſera déclarée entre la France & l'Angleterre, qu'on ſe battra dans les colonies réciproquement, & que peut-être la France pourroit ſe remettre en poſſeſſion du Canada, ſi la fortune ne lui eſt pas trop contraire. Voilà des rêves, puiſque vous en voulez ; il en ſera ce qu'il plaira à la fatalité ; & quoi qu'il arrive, cela ne nous empêchera pas *de ſemer de fleurs le peu de chemin qui vous reſte.*

Je ne ſais ce que Grimm eſt devenu. On dit qu'il eſt parti de Pétersbourg avec un autre monarque qui voyage incognito ; il ſe pourroit donc bien qu'il fût actuellement à Stockholm ; je crois pourtant que vous le reverrez à Paris. Pour vous, mon cher d'Alembert, je ne ſais ſi je vous verrai ou ne vous verrai jamais. Cela ne m'empêche pas de vous ſouhaiter toutes ſortes de proſpérités, un plus beau temps que celui de cet été, une douce ſatisfaction intérieure, & un peu de cette gaieté qui eſt le bonheur de la vie. Sur ce, &c.

LETTRE CLXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 22 septembre 1777.

SIRE,

EN revenant de la campagne, où j'avois été passer quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guère, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, & le rêve très-philosophique qu'elle y a joint; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un & sur l'autre objets.

Je remercie très-humblement V. M. du conseil qu'elle me donne avec Chaulieu, de *semer de fleurs le peu de chemin qui me reste.* Vous en parlez, Sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, & à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme les pièces de bled, qui se passeroient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du peu d'empressement que le comte de Falckenstein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney; je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du

prince, qu'elle n'eſt pas réelle. On eſt au moins bien perſuadé que le conſeil ne vient pas de ſa ſœur, qui eſt, dit-on, remplie d'eſtime pour le patriarche, & qui plus d'une fois l'en a fait aſſurer.

Malgré la priſe de Ticonderago, & les nouveaux avantages que les Anglois s'en promettent, je penſe avec V. M. (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces inſulaires très-inſolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, & j'avoue que je ne ſerois pas fâché de leur voir ſubir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs ſottiſes. Il ne paroît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer, & s'ils tentent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraiſemblablement encore un an à reſpirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plus tôt qu'ils pourront, & je ſouhaite plus que je ne le crois, que nous ſoyons en état de la ſoutenir.

Grimm eſt en effet à Stockholm à la ſuite du roi de Suède; je ſais qu'il ſe propoſe d'aller à Berlin, & peut-être aura-t-il déjà fait ſa cour à V. M. C'eſt le ſeul bonheur que je lui envie, dont je ne veux pas déſeſpérer encore; c'eſt la ſeule idée flatteuſe qui me reſte, & que j'aime au moins à nourrir, ſi ma frêle machine ne me permet pas de la réaliſer.

Je viens à préſent, Sire, à l'excellent rêve dont V. M. m'a fait part. Que de gens, Sire, & que de princes même tout éveillés, qui ne penſent pas comme V. M. rêve? Hélas! pour le malheur de la pauvre eſpèce humaine, ce rêve ne l'eſt pas aſſez, & tout ce qui en eſt l'objet n'eſt que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les ſottiſes humaines, & en voyant avec quel agrément elles y ſont perſifflées, j'ai dit le vers de la comédie :

On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

Je prendrai à cette occaſion la liberté de faire une repréſentation à V. M.; elle a pour objet le progrès des lumières philoſophiques, qui va ſi lentement malgré vos efforts & ſur-tout votre exemple. Vous avez, Sire, dans votre académie, une claſſe de philoſophie ſpéculative qui pourroit, étant dirigée par V. M., propoſer pour ſujets de ſes prix des queſtions très-intéreſſantes & très-utiles; celle-ci, par exemple : *S'il peut être utile de tromper le peuple?* Nous n'avons jamais oſé à l'académie françoiſe propoſer ce beau ſujet, parce que les diſcours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raiſon, deux docteurs de Sorbonne pour cenſeurs, & qu'il n'eſt pas poſſible avec de pareilles gens d'écrire rien de raiſonnable. Mais V. M. n'a ni préjugés ni Sorbonne, & une queſtion comme celle-là ſeroit

bien digne d'être propoſée par elle à tous les philoſophes de l'Europe, qui ſe feroient un plaiſir de la traiter. De pareils ſujets vaudroient mieux, ce me ſemble, que la plupart de ceux qui ont été propoſés juſqu'ici par cette claſſe métaphyſique. Le dernier ſur-tout m'a paru bien étrange par ſon inintelligibilité ; je n'ai vu perſonne qui ne penſât comme moi là-deſſus, & je ſuis bien ſûr que mon ami La Grange n'a pas été conſulté. Il auroit certainement épargné à l'académie le déſagrément de voir ſes queſtions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre un mémoire ſur lequel je demande avec la plus grande inſtance à V. M. de vouloir bien faire faire une réponſe détaillée. L'objet eſt ſi intéreſſant, que je ne doute pas du ſuccès de ma demande. La ſociété royale de médecine, établie à Paris, eſt compoſée de ce qu'il y a dans la faculté de meilleur & de plus inſtruit, connoiſſant les bontés dont V. M. m'honore, elle s'eſt adreſſée à moi pour préſenter ce mémoire à V. M., & pour en obtenir les éclairciſſemens qu'elle demande. Je la ſupplie très-humblement de vouloir bien donner ſes ordres à ce ſujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu juſqu'au commencement d'août le plus vilain été. Je redoute l'approche de la mauvaiſe ſaiſon, & je commence même à me ſentir des approches du froid. Qu'il

faſſe de moi cependant tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la ſanté vraiment précieuſe de V. M. !

Je ſuis avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CLXII.

Du Roi.

Ce 5 octobre 1777.

JE ſuis perſuadé que l'air de la campagne vous aura été ſalutaire, ſur-tout le changement de lieu & la diſſipation qui chaſſe les idées qui attriſtent, & donne à ce qui penſe en nous la force de reprendre ſon aſſiette naturelle. Le colonel Grimm a paſſé ici : je l'ai chargé d'un autre griffonnage plus ſérieux que mon rêve, que je ſoumets à la cenſure de la philoſophie, qui ſeule eſt en droit de juger ſi les hommes raiſonnent bien ou mal. Vous me trouverez peut-être un grand barbouilleur de papier. Vous vous en étonnerez moins, ſi vous voulez vous rappeller que ma méthode eſt de méditer par écrit pour me corriger moi-même. Je m'en trouve bien, parce qu'on peut oublier ſes réflexions & qu'on retrouve ce qu'on a couché ſur le papier.

Mon ami, de la bonne humeur, c'eſt le ſeul lénitif qui faſſe ſupporter le fardeau de la vie. Je ne dis pas qu'on ſoit toujours maître de ſe procurer cette diſpoſition d'eſprit ; cependant en

gliſſant ſur la ſuperficie des maux, & en imitant Démocrite, on peut s'amuſer de ce qui paroîtroit inſipide à un miſanthrope. Par exemple, Voltaire peut conſerver ſa bonne humeur, ſans avoir vu le comte de Falckenſtein. Combien de ſages ont mis au nombre de leur bonheur de n'avoir pas vu des ſouverains ? La viſite d'un empereur peut flatter la vanité d'un homme ordinaire, Voltaire doit ſe mettre au-deſſus de ces petiteſſes.

Vous me parlez d'une queſtion à propoſer à l'académie. Hélas ! nous avons perdu encore récemment le pauvre Lambert, un de nos meilleurs ſujets. Je ne ſais qui pourra traiter la queſtion : *S'il eſt permis de tromper les hommes ?* Je crois que Béguelin ſeroit le ſeul capable de traiter philoſophiquement cette queſtion. Je verrai comment cela pourra s'arranger. Si nous conſultons la ſecte acataleptique, nous conviendrons que la plupart des vérités ſont impénétrables pour la vue des hommes, que nous ſommes comme dans un épais brouillard d'erreurs, qui nous dérobe à jamais la lumière. Comment donc un homme, excepté quelques vérités géométriques, peut-il être ſûr, étant trompé lui-même, de ne pas tromper ſes pareils ? Tout homme qui veut en impoſer au public de propos délibéré, pour ſon intérêt ou pour quelque vue particulière, eſt ſans doute coupable ; mais n'eſt-il pas permis de tromper les hommes,

lorſqu'on le fait pour leur bien ? Par exemple, de déguiſer une médecine à laquelle le malade répugne, pour la lui faire avaler, parce que c'eſt le ſeul moyen de le guérir ? ou bien de diminuer la perte d'une grande bataille, pour ne pas décourager une nation entière ? ou enfin de diſſimuler un malheur ou un danger auquel un homme ſeroit trop ſenſible, ſi on le lui annonçoit crument, afin d'avoir le temps de l'y préparer ? S'il s'agit de religion, il paroît par tout ce qui nous eſt parvenu de l'antiquité, que l'ambition s'en eſt ſervie pour s'élever. Mahomet & tant d'autres chefs de ſectes atteſtent cette vérité. Ils ont été ſans doute coupables; mais d'autre part conſidérez qu'il eſt peu d'hommes qui ne ſoient timides & crédules, & que ſi on ne leur avoit annoncé une religion, eux-mêmes ils s'en ſeroient fait une. Voilà pourquoi on a vu & trouvé des cultes établis preſque ſur la ſurface de tout notre globe. Si-tôt que ces religions ont pris racine, le peuple fanatique veut qu'on les reſpecte, & malheur à ceux qui voudroient l'en détromper, parce que très-peu d'hommes ont l'eſprit aſſez juſte pour raiſonner conſéquemment. Cela n'empêche pas que tout philoſophe ne doive combattre le fanatiſme, parce que ce délire produit des horreurs, des crimes, & les actions les plus abominables.

J'en viens au remède que vous me demandez.

dez. Vous recevrez ci-joint toutes les explications que vous désirez, & même une petite dose de cette préparation ; la chose est certaine, l'inventeur a opéré des cures merveilleuses, dont il y a des milliers de témoins. Il faudroit en faire prendre au parlement d'Angleterre, car il semble que quelque chien enragé l'a mordu. Ces gens se conduisent comme des insensés. Vous aurez sûrement la guerre avec ces gottdams ; les colonies deviendront indépendantes, & la France regagnera le Canada qu'on lui a enlevé. Je souhaiterois que cet oracle fût plus certain que ceux de Calchas.

Vous me laissez toujours ce qui étoit au fond de la boîte de Pandore, l'espérance de vous voir ; mais vous savez le proverbe : *On désespère quand on espère toujours*. Si je ne puis vous voir dans ce monde-ci, je vous appointerai aux Champs-Élysées, où vous serez entre Archimède, Cassini, Anaxagoras & Newton. Cependant ne vous hâtez pas de faire ce voyage, je m'intéresse trop à votre conservation pour le désirer. Sur ce, &c.

LETTRE CLXIII.

Du Roi.

Ce 26 octobre 1777.

IL y a, mon cher d'Alembert, un proverbe qui ſouvent n'eſt que trop vrai : *Un malheur ne vient jamais ſans l'autre* ; je ſerois fort embarraſſé d'en donner une raiſon paſſable. Ni plus ni moins l'expérience prouve que cela arrive ſouvent. Voilà madame Geoffrin attaquée de paralyſie, qui ſelon toutes les apparences, après avoir langui juſqu'à l'hiver, ſera emportée par un coup d'apoplexie foudroyant. J'en ſuis fâché pour vous, & pour les lettres qu'elle honoroit. Mais, mon cher d'Alembert, vous ſavez apparemment qu'elle n'étoit pas immortelle. A bien prendre les choſes, les morts ne ſont pas à plaindre, mais bien leurs amis qui leur ſurvivent. La condition humaine eſt ſujette à tant d'affreux revers, qu'on devroit plutôt ſe réjouir de l'inſtant fatal qui termine leurs peines, que du jour de leur naiſſance. Mais les retours qu'on fait ſur ſoi-même ſont affligeans ; on a le cœur déchiré de ſe voir ſéparé pour jamais de ceux qui méritoient notre eſtime par leur vertu, notre confiance par leur probité, & notre attachement par je ne ſais quelle ſympathie qui ſe rencontre quelquefois dans les humeurs & dans

la façon de penſer. Je ſuis tout-à-fait de votre ſentiment, qu'à notre âge il ne ſe forme plus de telles liaiſons ; il faut qu'elles ſoient contractées dans la jeuneſſe, fortifiées par l'habitude, & cimentées par une intégrité ſoutenue. Nous n'avons plus le temps de former de ſemblables liaiſons ; la jeuneſſe n'eſt point faite pour ſe prêter à notre façon de penſer. Chaque âge a ſon éducation, il faut s'en tenir à ſes contemporains, & quand ceux-là partent, il faut ſe préparer leſtement à les ſuivre. J'avoue que les ames ſenſibles ſont ſujettes à être bouleverſées par les pertes de l'amitié ; mais de combien de plaiſirs indicibles ne jouiſſent-elles pas, qui ſeront à jamais inconnus à ces cœurs de bronze, à ces ames impaſſibles (quoique je doute qu'il en exiſte de telles) ? Toutes ces réflexions, mon cher d'Alembert, ne conſolent point. Si je pouvois reſſuſciter les morts, je le ferois. Vous ſavez que ce beau ſecret s'eſt perdu. Il faut nous en tenir à ce qui dépend de nous. Lorſque je ſuis affligé, je lis le troiſième livre de Lucrèce, & cela me ſoulage. C'eſt un palliatif ; mais pour les maladies de l'ame nous n'avons pas d'autre remède.

Je vous avois écrit avant-hier, & je ne ſais comment je m'étois permis quelque badinage ; je me le ſuis reproché aujourd'hui en liſant votre lettre. Ma ſanté n'eſt pas trop raffermie encore. J'ai eu un abcès à l'oreille, dont j'ai

beaucoup ſouffert. La nature nous envoie des maladies & des chagrins, pour nous dégoûter de cette vie que nous ſommes obligés de quitter; je l'entends à demi-mot & je me réſigne à ſes volontés.

Vous me parlez, mon cher, de guerre & des avant-coureurs qui pronoſtiquent l'arrivée du dieu Mars. Ce que j'en ſais, c'eſt que les Portugais pouſſent à bout la patience eſpagnole, & qu'en conſéquence d'un certain pacte de famille, le plus chrétien des rois ſera dans le cas de ſeconder les alliés. Ce ſera probablement ſur mer que les parties belligérantes exhaleront leur fureur. Vous ſavez que ma flotte manque de vaiſſeaux, de pilotes, d'amiraux & de matelots; probablement elle n'agira point. Et quant à la guerre du continent, je ne vois pas comment elle auroit lieu. Votre jeune roi ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec tous ſes voiſins; s'il y a des puiſſances qui ont ce que les Italiens appellent *rabbia d'ambitione*, il eſt à préſumer qu'elle ne pervertira pas les bonnes & ſages diſpoſitions dans leſquelles ſe trouve votre jeune monarque: d'où je conclus qu'après s'être battus dans les mers des deux Indes, les auteurs des troubles, laſſés ou punis de leurs entrepriſes, feront la paix, ſans que Bellone, ſuivie de la Diſcorde, troublent le reſte de l'univers. Souvenez-vous en liſant ceci que ce n'eſt ni de Delphes, ni de l'antre de Tro-

phonius que part cet oracle, mais que ce ſont des combinaiſons humaines ſur des contingens futurs ſujets à l'erreur.

En attendant je me réjouis véritablement de vous voir ici ; j'eſpère même que ce voyage vous ſera ſalutaire, parce que tout l'eſt pour qui peut faire diverſion à la douleur. J'en reviens toujours à l'ouvrage, que je vous recommande. Mon ami Cicéron ayant perdu ſa fille Tullie qu'il adoroit, ſe jeta dans la compoſition : il nous dit qu'en commençant il fut obligé de ſe faire violence, qu'enſuite il trouva du plaiſir dans ſon travail, & qu'enfin il gagna aſſez ſur lui-même pour paroître à Rome, ſans que ſes amis le trouvaſſent trop abattu. Voilà, mon cher d'Alembert, un exemple à ſuivre ; ſi j'en ſavois un meilleur, je vous le propoſerois. Nous ſentons nos pertes par le prix que nous y mettons ; le public, qui n'a rien perdu, n'en juge pas de même, & il condamne avec malignité ce qui devroit lui inſpirer la plus tendre compaſſion. Toutes ces réflexions ne font pas aimer ce public. Faites-vous violence, mon cher, vivez, & que j'aie encore une fois le plaiſir de vous voir & de vous entendre avant de mourir. Sur ce, &c.

LETTRE CLXIV.

Du Roi.

Ce 11 novembre 1777.

J'Ai chargé Catt de vous informer de tout ce qui eſt relatif au remède trouvé contre la rage. Il n'eſt pas beſoin de permiſſion pour entrer en correſpondance avec notre académie ; elle reçoit les lettres de quiconque lui en adreſſe, & y répond. Au reſte je dois vous avertir que j'ai été ſurpris de voir imprimées des lettres que je vous ai écrites, & d'apprendre qu'il y en a d'autres qui courent manuſcrites à Paris. Je ne ſais ſi, comme quelques-uns le ſoutiennent, il eſt ſûr que Pythagore vécut du temps de Numa ; toutefois il eſt certain qu'il ne nous eſt reſté aucune lettre que Numa lui ait adreſſée. De même nous ne voyons pas que Platon, qui s'eſt trouvé à la cour de Denys, ait publié la correſpondance où il étoit avec ce tyran. Ariſtote ne nous a tranſmis aucune des épîtres qu'Alexandre lui avoit adreſſées. Les philoſophes de nos jours ſe conduiſent donc d'après d'autres principes que les anciens, ce qui doit obliger dans nos temps modernes les princes au ſilence. Sur ce, &c.

LETTRE CLXV.

Du Roi.

Sans date du jour, novembre 1777.

JE me ſers de l'occaſion de M. le colonel Grimm au ſervice de Ruſſie, qui retourne en France, pour vous envoyer un très-petit *Eſſai ſur le Gouvernement* (*a*). Je n'en ai fait tirer que huit exemplaires, dont je ſoumets celui-ci à votre cenſure. La matière eſt ſuſceptible d'une grande étendue ; je l'ai reſſerrée, parce qu'il vaut mieux donner à penſer au lecteur que de l'accabler par une répétition aſſommante de choſes connues & dites dans tous les livres. Si l'auteur mérite l'approbation d'Anaxagoras, c'eſt tout ce qu'il ambitionne. Le porteur vous dira le reſte. Qu'Anaxagoras ſe conſerve, que la force & la vigueur d'ame achèvent de cicatriſer les plaies de ſon cœur, & que ſa magnanimité l'élevant au-deſſus de tous les coups de la fatalité, lui procure l'heureuſe apathie des ſtoïciens. Sur ce, &c.

(*a*) Il ſe trouve ci-devant, tome VI.

madame Geoffrin, la ſeule véritable amie qui me reſtât; depuis la perte de l'amie avec laquelle je paſſois toutes mes ſoirées, j'allois, pour adoucir ma peine, paſſer les matinées avec madame Geoffrin, dont l'amitié étoit ma reſſource. Je ne ſais plus que faire à préſent de mes ſoirées ni de mes matinées, & tout ce qui les occupe n'eſt que du rempliſſage. Je demande pardon à V. M. de lui parler encore de moi, & je crains d'abuſer de ſes bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de propoſer à V. M. la queſtion importante: *S'il peut être utile de tromper le peuple?* mon intention n'étoit pas préciſément qu'elle ordonnât à ſon académie de traiter ce ſujet, mais qu'elle le fît propoſer par la claſſe métaphyſique pour ſujet du prix; ce qui ne ſera poſſible que pour le ſujet prochain, puiſqu'il y en a déjà un de propoſé, ſur lequel malheureuſement on ne peut revenir. Puiſque V. M. veut bien entrer avec moi dans quelque détail ſur cette grande queſtion, je penſerois, Sire, ſauf votre meilleur avis, qu'il faut diſtinguer les erreurs tranſitoires & paſſagères des erreurs permanentes; il eſt hors de doute qu'on peut & qu'on doit peut-être ſe permettre de laiſſer au peuple une erreur paſſagère pour un plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal; & V. M. en apporte des exemples inconteſtables. Les erreurs permanentes feroient plus de difficulté, & je ne ſais s'il ne doit pas y

avoir toujours plus d'inconvénient que d'avantage à les entretenir. Mais cet objet demanderoit de grandes diſcuſſions, & c'eſt pour cela que je déſirerois de voir cette queſtion propoſée à tous les philoſophes de l'Europe par le plus philoſophe des ſouverains.

V. M. a bien raiſon de dire que le parlement Anglois ne l'eſt guère, & que ſa conduite eſt celle d'une troupe d'inſenſés. Nous attendrons avec impatience les nouvelles intéreſſantes de la fin de cette campagne, qui, heureuſement pour les ennemis de l'Angleterre, & malheureuſement pour l'humanité, ne ſera pas vraiſemblablement la dernière. L'ouverture du parlement eſt un moment intéreſſant, & nous verrons ſi l'Angleterre conſentira à achever de ſe ruiner pour achever de dévaſter & de dépeupler ſes colonies.

Le Sr. Taſſart, ſculpteur, qui vient de m'écrire, me paroît plein de zèle pour le ſervice de V. M., & de déſir de mériter de plus en plus ſes bontés. Je prends la liberté de les lui demander pour cet honnête & habile artiſte, qui mérite un ſort heureux par ſes talens & par ſon caractère.

J'ai une propoſition à faire à V. M., qui pourra lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ſes lettres, avec eſtime, de l'ouvrage intitulé : *La Philoſophie de la Nature*, dont l'auteur, M. Delisle, a été ſi in-

dignement traité par les inquiſiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à ſon égard ; mais ce malheureux procès a détruit ſa fortune ; il auroit beſoin, pour échapper au malheur qui le menace, de s'attacher à un protecteur philoſophe, & il déſireroit ardemment que V. M. voulût bien être ce protecteur. C'eſt un homme de trente ans, d'une figure noble & diſtinguée, d'une grande douceur de caractère, d'une grande honnêteté de principes & de mœurs, qui a beaucoup de connoiſſances, comme ſon ouvrage le prouve, que V. M. aimeroit, ſi je ne me trompe, qui auroit pour elle la plus tendre vénération & le plus entier dévouement, qui par l'agrément & l'aménité de ſa converſation, pourroit lui être de quelque reſſource dans ſes momens de relâche. Si V. M. conſentoit à ſe l'attacher, & qu'elle voulût me dire à quelles conditions, je ne doute point qu'il ne les acceptât, pourvu que ces conditions, comme je n'en doute pas, fuſſent telles qu'il pût eſpérer un ſort heureux pour le reſte de ſes jours. M. de Voltaire doit ſe joindre à moi pour faire à V. M. la même demande, & nous attendons ſa réponſe.

Je ſuis avec le plus tendre & le plus reſpectueux dévouement, &c.

LETTRE CLXVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 28 novembre 1777.

SIRE,

JE dois à V. M. de nouveaux remerciemens des ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponſe aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, Sire, un plus preſſant intérêt m'occupe en ce moment, & ne me permet pas de différer la réponſe à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de V. M.

Elle ſe plaint qu'on a imprimé quelques-unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, & que d'autres courent manuſcrites à Paris.

Voici mon apologie & l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inſpiroit la perte que je fis l'année dernière, j'ouvris mon cœur à V. M., dont les bontés me ſont ſi connues. Elle eut la bonté de me répondre par deux lettres, ſi pleines de raiſon, de ſenſibilité, de ſageſſe, que je crus ſoulager ma douleur, en faiſant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture produiſit en eux, je n'exagère point,

Sire, la plus tendre vénération pour V. M., & quelques-uns en furent touchés juſqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien ſûrs de produire dans tous ceux qui les liroient les mêmes ſentimens dont ils étoient pénétrés eux-mêmes. Je leur refuſai ces copies, & je donnai ſeulement à deux ou trois d'entr'eux un extrait de ce qu'il y avoit dans ces lettres de plus intéreſſant, de plus moral, de plus ſenſible, de plus propre enfin à faire chérir & reſpecter l'auguſte auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal ſans ma participation ; & à vous dire le vrai, Sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit ſur tous ceux qui les ont lus. Si je ſuis coupable, c'eſt d'avoir donné à V. M., s'il eſt poſſible, un plus grand nombre d'admirateurs ; & je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ſes yeux. L'intention doit au moins faire excuſer l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'aſſurer que je n'en ai donné de copie à qui que ce ſoit au monde, ni en entier ni par extrait ; que je ne les ai même lues qu'à un très-petit nombre de ſages, à qui tout ce qui vient de V. M. eſt cher & précieux ; je n'ai point oui dire qu'il en court à Paris des copies manuſcrites, & s'il en couroit, j'oſe aſſurer, Sire, que ce ſeroit des copies factices & ſuppoſées.

Ce n'eſt pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que V. M. m'avoit, dit-on, adreſſées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces fauſſaires, & à la fin je m'en ſuis laſſé, en priant ceux qui les liroient à l'avenir de les regarder comme des impoſteurs.

Il ſe peut qu'on ait fait courir dans le public quelques phraſes tronquées & infidelles de ces lettres ; c'eſt ce que j'ignore ; mais V. M. peut ſe rappeller qu'à l'occaſion de quelques phraſes qu'on fit courir ainſi il y a quelques années, elle ſoupçonna qu'elles étoient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on ſait, toutes les lettres aux poſtes. Elle me fit l'honneur de me le mander, & ſi le fait dont elle ſe plaint eſt vrai, il ſe pourroit qu'il eût la même cauſe.

Soyez donc perſuadé, Sire, que s'il a couru, par ma faute ou par mon zèle, quelques extraits des lettres de V. M., ce ne ſont que des extraits qui ne peuvent bleſſer perſonne, & dont l'effet unique a été de faire chérir & reſpecter V. M., par ceux qui ne connoiſſoient en elle que le roi, & qui ne connoiſſoient pas l'homme & le ſage.

Platon n'avoit garde de publier des lettres du tyran Denys ; elles ne reſſembloient pas à celles du philoſophe Fréderic. Ariſtote nous a tranſmis une lettre de Philippe, père d'Alexandre ; & cette lettre honore plus la mémoire de

Philippe que toutes ſes victoires ſur les Athéniens.

Telle eſt, Sire, je vous le répète, l'exacte & pure vérité. Puiſſe-t-elle convaincre & toucher V. M., & me rendre ſes bontés, que je ne mérite pas d'avoir perdues ! Dans la triſte ſituation où je ſuis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, & qui n'eſt point affoiblie, il ne me manqueroit plus que ce malheur. Je n'aurois pas, Sire, le courage d'y ſurvivre ; & vous n'aurez pas celui d'aggraver ſi profondément mes maux. Je ſuis avec la plus grande déſolation, & la vénération la plus tendre, &c.

LETTRE CLXVIII

Du Roi.

Ce 20 décembre 1777.

JE me contente d'accuſer la réception de votre lettre ; & comme la mienne pourroit courir dans tout Paris, je me borne à vous répondre au ſujet du ſieur Delisle dont vous me parlez, qu'il n'y a point de place ici qui puiſſe lui convenir, & je crois que le meilleur parti qui lui reſte à prendre, eſt d'aller en Hollande, où le métier de ſolliciteur nourrit bien des gens de ſon eſpèce. Sur ce, &c.

S61
C11684